

S. G. M^{OR} PAUL-EUGÈNE ROY
Archevêque de Québec

Apôtres et Apostolat



QUÉBEC
SECRETARIAT DES ŒUVRES
105, rue Sainte-Anne.

1927

APÔTRES ET APOSTOLAT

S. G. M^{GR} PAUL-EUGÈNE ROY
Archevêque de Québec

Apôtres et Apostolat



QUÉBEC
SECRÉTARIAT DES ŒUVRES
105, rue Sainte-Anne.

1927

DU MÊME AUTEUR

Volumes de format in-12 et d'environ 300 pages:

- DISCOURS RELIGIEUX ET PATRIOTIQUES.— Discours de circonstance prononcés à l'occasion de certains événements patriotiques ou religieux...\$ 0.75
- ACTION SOCIALE CATHOLIQUE ET TEMPÉRANCE.— Ouvrage d'actualité permanente ; très utile à ceux qui s'occupent de questions sociales. 0.75
- APÔTRES ET APOSTOLAT.— Éloge de quelques apôtres et sermons ou conférences sur différentes formes de l'apostolat chrétien. 0.75
- D'UNE AME À UNE AUTRE.— Correspondance spirituelle et familière avec une âme consacrée à Dieu. Contient 12 hors texte et 13 photographies.
Prix. 1.00
Par la poste. 1.10
- A LA SUITE DU MAÎTRE.— Notes et pensées spirituelles. Jolie brochure de 32 pages, papier glacé.
L'unité. 0.10
La douzaine. 0.60
Le cent. 4.00
- S. G. MGR P.-E. ROY.— Notes biographiques et commentaires avec différentes photographies, 90 pages. 0.35

LE SECRÉTARIAT DES ŒUVRES

105, RUE SAINTE-ANNE

-

QUÉBEC

AU LECTEUR

Nous publions le troisième volume des œuvres oratoires de Monseigneur Paul-Eugène Roy.

Le titre : Apôtres et Apostolat, indique nettement le sens général des discours, sermons ou conférences que nous avons ici groupés. Dans le volume qui a précédé celui-ci : Action Sociale Catholique et Tempérance, ce sont les deux formes spéciales de l'apostolat auxquelles s'est si largement consacré Mgr Roy, qui sont exposées sous leurs aspects les plus variés et les plus pratiques. Mais Mgr Roy fut un apôtre tout court, c'est-à-dire dans le sens plein du mot, et il porta vers toutes les œuvres sa haute pensée et son grand cœur.

On verra, dans ce volume, avec quelle richesse d'idées, avec quelle chaleur d'émotion il pouvait traiter tant de sujets divers, et avec quelle générosité d'âme il contribua à toutes les bonnes causes qui sollicitaient l'autorité de sa parole ou le concours de son action.

Nous avons inséré dans la première partie de ce recueil la monographie trop peu connue que

Mgr Roy écrivit un jour de Carl Lueger, l'un des catholiques apôtres les plus éminents qu'ait produit l'Autriche. Mgr Roy a déployé dans ce récit des actions du bougmestre de Vienne, cette puissance d'analyse qui caractérise sa manière, et aussi cette force de raisonnement, d'image et de style qui captive l'attention. Il ne fallait pas laisser se perdre une page si précieuse. On la lira avec le plus vif intérêt.

Comme dans les volumes précédents, nous avons reproduit ici certains textes qui ne sont que des ébauches de sermons ou de discours. Tels quels, ils contiennent de si importantes considérations qu'on aimera à les connaître, et que l'on en pourra tirer profit.

A mesure que seront mieux connus tous les discours, tous ces fragments épars, mais cohérents, de l'action intellectuelle, sociale et religieuse, de Mgr Roy, on appréciera davantage les dons merveilleux de ce grand évêque, et on lui fera de plus en plus large sa place dans l'histoire de la pensée canadienne.

LES ÉDITEURS.

APÔTRES ET APOSTOLAT

OZANAM ET LA SOCIÉTÉ SAINT-VINCENT DE PAUL (1)

Un souvenir ému me vient au cœur et sur les lèvres, en prenant la parole, ce soir, dans les murs du Collège de Lévis, et vous me pardonnerez de vous l'exprimer avec une confiante sincérité. Il y aura bientôt dix-sept ans, je quittais le foyer paternel, et allais, jeune écolier de douze ans, m'asseoir pour la première fois sur les bancs d'un collège. Ceux qui ont passé par ces heures d'angoisse, savent combien vives sont les impressions que l'âme reçoit au premier contact de cette atmosphère de science et de piété, et avec quelle ténacité surtout ces impressions se gravent dans la mémoire. Hélas ! Les murs bénis qui abritèrent cette première année de mes études classiques, ont été démolis ; des maîtres qui ouvrirent à mon esprit les premiers horizons de la science, les uns ont disparu de la scène du monde, les autres ont été dispersés sous le souffle de la Providence. Et cependant, aujourd'hui, dans ces murs rajeunis,

(1) Conférence faite au Collège de Lévis, le 17 février 1888, devant les membres de la Société St-Vincent de Paul de Lévis. Mgr Roy était alors professeur de Rhétorique au Séminaire de Québec.

sous cet édifice somptueux qui a remplacé le vieux collège, au milieu de ces supérieurs et de ces professeurs qui ne sont plus les miens, en présence de cette nouvelle génération d'élèves qui ne touche même pas à celle de 1872, je retrouve avec toute leur vivacité, et tout leur charme, mes premiers souvenirs d'étudiant. Seize années de séparation n'ont pu rompre les liens qui m'attachent à ce berceau de mon éducation ; et voilà pourquoi, Messieurs, je suis heureux que des circonstances particulières m'aient offert l'occasion d'évoquer tous ces bons souvenirs ; voilà pourquoi la première parole qui me vient aux lèvres en commençant cette conférence, est une parole de sympathie pour la florissante maison qui nous donne l'hospitalité en ce moment, et à laquelle je tiens par les premières et les plus chères impressions de ma vie de collègue.

Mais en présence du brillant auditoire qui encombre cette salle, une autre pensée moins agréable me préoccupe l'esprit. J'ai peur de ne pas répondre à votre attente, et de ne pas m'acquitter assez dignement de la tâche trop honorable que m'ont confiée des membres de la Société St-Vincent de Paul, et j'ai, pour concevoir cette crainte, les meilleures raisons du monde. De toutes ces raisons, laissez-moi vous en donner une, non pas pour me justifier de l'ennui que je vais vous causer, — un conférencier n'est jamais excusable d'ennuyer son auditoire, — mais au moins pour vous prouver qu'il y a eu bonne volonté de ma part. Je n'ai eu que huit jours pour me préparer, et huit jours, au milieu des multiples occupations du professorat, ce n'est pas long.

Aussi Messieurs, ne vous attendez pas à trouver dans cette conférence une étude élaborée, pieusement méditée, et vingt fois remise sur le métier. Un jeune et brillant conférencier vint, il y a quelques années, vous parler de la charité, dans une circonstance à peu près semblable. Je sais quel enthousiasme il produisit au milieu de vous, et quels applaudissements accueillirent son magnifique discours. Si vous avez apporté ici ce soir les mêmes espérances, vous aurez la douleur de rapporter une amère désillusion.

Ainsi, c'est entendu, je ne viens vous donner ni de la belle littérature, ni de la haute éloquence ; je n'ai à vous offrir qu'une modeste causerie qui ne vise à rien autre chose qu'à vous faire mieux connaître et mieux apprécier une société digne de toutes vos sympathies.

*

* *

Depuis plusieurs années déjà, la Société St-Vincent de Paul exerce au sein de votre ville son action bienfaisante. Tous vous l'avez vue à l'œuvre, et vous savez de quel esprit de dévouement et de sacrifice elle est le foyer. Née d'une pensée de foi et de charité, créée par des hommes vraiment animés de l'esprit apostolique, composée de membres zélés qui ont cette foi agissante dont parle l'Apôtre, et dirigée dans ses voies par un pasteur dont la grande âme est ouverte à toutes les généreuses inspirations, cette Société grandit et prospère rapidement. La main de Dieu est étendue sur elle, sa sagesse préside

à ses conseils et sa grâce féconde toutes ses entreprises.

Vous devez vous réjouir, Messieurs, de ces progrès, et moi je dois vous en féliciter, car ils me disent avec éloquence combien vos cœurs sont charitables et combien les intérêts des pauvres vous sont sacrés. Pour vous confirmer dans ces pieux sentiments, et accroître encore, si c'est possible, vos sympathies pour la Société qui vous réunit ce soir, je voudrais vous faire remonter jusqu'aux origines de ces associations de charité qui couvrent aujourd'hui le monde entier de leurs puissantes ramifications, et qui donnent à la foi du Christ le plus beau témoignage qu'elle puisse recevoir, celui des bonnes œuvres.

C'était en 1833. La France était alors envahie par un déluge de doctrines philosophiques et hétérodoxes qui agitaient tous les esprits et ébranlaient bien des convictions. Au sein de ces chocs d'idées fausses et malsaines, les catholiques éprouvaient le désir et le besoin de fortifier leur foi contre les assauts que lui livraient les systèmes divers de la science erronée. Paris était naturellement le plus ardent foyer de toutes ces polémiques religieuses. Au pied des chaires de la Sorbonne et du Collège de France se pressait une jeunesse intelligente, aventureuse et passionnée pour ces nobles combats de la pensée. Cette jeunesse se trouva naturellement partagée en deux groupes. D'un côté les apôtres de l'erreur, Saint-Simoniens, matérialistes, fouriéristes qui descendaient en droite ligne de Voltaire et de J.-J. Rousseau, et qui, dans leurs extravagantes

prétentions, entonnaient déjà l'oraison funèbre du catholicisme ; de l'autre côté, les jeunes catholiques qui se faisaient les apôtres du bon sens et de la morale, et qui étaient bien décidés à prouver aux adversaires que la religion du Christ n'était pas encore à l'agonie.

A la tête de ces jeunes et valeureux champions de la vérité, se trouvait alors un jeune homme d'un talent admirable, d'une science précoce, et d'une vertu angélique : il se nommait Ozanam.

Afin de donner plus de régularité à ces luttes de doctrine, on organisa des conférences d'histoire, dans lesquels on devait discuter les questions en litige. Ces réunions se faisaient sous le regard et la direction de M. Bailly, vénérable vieillard, qui était alors le protecteur et le guide de la jeunesse catholique, à Paris. Une tribune fut improvisée dans son petit salon, et les combattants entrèrent dans l'arène. Les uns défendaient la triste cause de l'incrédulité ; les autres prouvaient l'antiquité et la divinité de leur foi. Il est inutile de dire que Frédéric Ozanam fut un des plus éloquents défenseurs de la foi catholique et que bien souvent sa parole vigoureuse, incisive et entraînante, souleva les applaudissements des amis, et arracha même des adversaires de précieux témoignages d'approbation.

*

* *

Or, Messieurs, c'est de ces modestes discussions qu'est sortie la Société de St-Vincent de Paul, et voici comment.

Un soir la conférence se tenait comme d'habitude chez M. Bailly. La discussion fut plus chaude que d'habitude. L'un des jeunes athlètes du parti catholique exposa avec une conviction éloquente les merveilles accomplies dans le monde par le Christianisme. Un incrédule se leva pour réfuter cette magnifique démonstration, et laissa échapper cette phrase qui devait jeter dans les esprits un germe fécond : " Vous avez raison, si vous parlez du passé. Le christianisme a fait autrefois des prodiges, mais aujourd'hui, le christianisme est mort. Et en effet, vous qui vous vantez d'être catholiques, que faites-vous ? Où sont les œuvres qui démontrent votre foi, et qui peuvent nous la faire admirer et respecter ? "

Ce soir-là, Ozanam rentrait chez lui, tout pensif et tout triste : il pensait à ce défi que les adversaires leur avaient fait, de prouver par des actes la grandeur de leur religion, et dans la sincérité de son noble cœur, il avouait que l'adversaire avait peut-être raison, et déjà il cherchait le moyen de répondre victorieusement à cette dernière et provocante objection. Au moment où il allait rentrer chez lui, il rencontre l'un de ses condisciples et amis, M. Letaillandier qui partageait les mêmes sentiments. Sous le coup d'une impression commune, tous deux firent en même temps cette question décisive : que faut-il donc faire pour être catholique, et prouver que cette religion peut encore accomplir des merveilles ? Et tous deux répondirent de la même manière : Ne parlons pas tant, et agissons ; au lieu de discourir sur les vertus du christianisme,

pratiquons-les ; au lieu de vanter la charité, secourons les pauvres.

Les deux jeunes gens avaient trouvé juste, et ils ne faisaient que traduire le magnifique enseignement de saint Paul que nous lisons au bréviaire, dimanche dernier : *Fratres, si linguis hominum loquar et Angelorum, charitatem autem non habeam, factus sum velut aes sonans, aut cymbalum tinniens.* " Quant bien même je parlerais la langue des hommes et des anges, si je ne possède la vraie charité, je ne suis qu'un airain sonnante et une cymbale retentissante."

Le langage des hommes et des anges, on le trouvait sur les lèvres de cette ardente jeunesse qui défendait si éloquemment la cause du Christ. Mais peut-être avaient-ils trop oublié qu'un bon exemple vaut mieux qu'un beau discours, et qu'une obole mise dans la main d'un pauvre rend plus de gloire au christianisme qu'une longue dissertation sur la charité. C'est ce que comprirent Ozanam et Letailandier. Aussi le soir même, voulant sans retard faire de la charité pratique, les deux amis portaient de leurs propres mains, à un pauvre qu'ils connaissaient, le peu de bois qui leur restait pour se chauffer pendant les derniers jours de l'hiver. Telle fut l'étincelle qui devait, peu de temps après, embraser la Société St-Vincent de Paul du feu divin de la charité.

Quelques jours plus tard, six ou sept amis qu'Ozanam avait mis dans la confiance, se réunissaient dans la chambre d'étudiant d'un confrère, sur la rue des Grès. On s'y entretint des conférences d'histoire, des luttes de la parole ; puis tout à coup l'un des

jeunes gens laissa échapper la parole qu'on attendait : *Fondons une conférence de charité*. Ces braves étudiants ne savaient pas trop ce que c'était qu'une conférence de charité, mais dans leur ardeur de faire le bien et de servir la cause de l'Église, ils comprirent qu'ils avaient rencontré la bonne voie et se décidèrent tous à y entrer résolument.

Mais sur cette route nouvelle, il fallait des guides éclairés pour conduire les jeunes voyageurs. Or à cette époque, les sœurs St-Vincent de Paul, à Paris, avaient à leur tête une femme très distinguée, connue de toute la France pour les prodiges de sa charité et de son dévouement. C'était la Sœur Rosalie. Nos jeunes gens s'en vont donc frapper à la porte du monastère, rue de l'Épée-de-Bois, font connaître leurs projets à la mère supérieure, et lui demandent des conseils. La sainte religieuse eut comme un pressentiment de la grandeur future de l'œuvre dont il s'agissait, elle encouragea fortement Ozanam et ses compagnons à persévérer dans leur bon dessein, leur donna d'excellents conseils, et pour ne pas laisser refroidir leur zèle, indiqua quelques familles pauvres à visiter.

Le lendemain on se rend chez M. Bailly, pour causer avec lui du projet qui avait été formé. Il accueillit avec empressement ces ouvertures, offrit aux jeunes gens les bureaux de la *tribune catholique* pour y tenir leurs réunions, et accepta le rôle important de président.

La conférence de charité était fondée ! J'ai voulu, Messieurs, vous raconter au long ces modestes débuts, afin de vous montrer combien tout est

providentiel dans cette création admirable. Il fut donné aux sept étudiants de Paris, d'être sans le savoir les plus grands conquérants du monde. Le grain de sénévé planté par leurs mains pieuses est devenu un grand arbre dont les rameaux couvrent l'univers entier et portent partout des fruits de grâce et de bénédiction.

Voyez plutôt jusqu'où les conférences de Saint-Vincent de Paul ont étendu leurs douces et pacifiques conquêtes. On les connaît et on les honore dans les deux mondes. L'Allemagne et la Hongrie, l'Angleterre et l'Irlande, l'Italie et l'Espagne, la Suède et la Turquie, toutes les Églises de l'Europe, les plus florissantes aussi bien que les plus éprouvées, les plus pauvres aussi bien que les plus riches, comptent des disciples de St-Vincent de Paul. L'Afrique, où la croix peut à peine se replanter, les a vus arriver sur ses rivages ; les îles les plus lointaines de l'Océanie ont admiré leur dévouement ; l'Inde les a vus passer dans ses plaines immenses, la Chine leur a donné l'hospitalité ; et l'Amérique, Messieurs, ah ! vous savez avec quelle joie elle a accueilli ces apôtres de la charité !

Monsieur Painchaud, de vénérable mémoire, avait été témoin oculaire des merveilles accomplies à Paris par les conférences de St-Vincent de Paul. Le spectacle de ce sublime dévouement alluma dans son cœur l'étincelle sacrée qu'il rapporta soigneusement au Canada, et avec laquelle il embrasa notre catholique population du feu de la charité. Québec fut le premier foyer de ce feu sacré, mais il ne fut pas égoïste, et laissa rayonner autour de lui la sainte

flamme qui le consumait. Et aujourd'hui les deux Amériques sont associées au monde entier dans ces œuvres de zèle apostolique.

Et voilà comment les sept fondateurs qui, jaloux de leur trésor, avaient d'abord décidé de ne pas ouvrir la porte à d'autres membres, peuvent aujourd'hui tendre la main à plus de quatre cent mille membres actifs, et compter quatre mille conférences parlant toutes les langues, ou plutôt n'en parlant qu'une, la langue de l'adoration et de l'amour du Christ.

Aussi quel spectacle a été donné au monde catholique, quand la Société St-Vincent de Paul célébra, il y a cinq ans, ses noces d'or. Il y eut d'un bout de l'univers à l'autre comme un immense concert d'action de grâces.

Je me trouvais alors à Paris, et j'eus le bonheur d'assister aux démonstrations grandioses qui eurent lieu à cette occasion. Paris avait été le berceau de la Société, il était bien juste qu'il fût le principal centre de ces fêtes jubilaires. Le président général avait envoyé des invitations à toutes les conférences, et presque toutes s'empressèrent de répondre à l'appel.

Le premier rendez-vous était à la Chapelle du Vœu National ; c'est là que le dimanche matin, 6 mai, tous ces frères dans le Christ, accourus de tous les points du globe, faisaient monter vers Dieu leurs communes prières, et s'asseyaient tous ensemble à la même table eucharistique. Le lieu était bien choisi pour ces agapes célestes. Le Cœur de Jésus n'est-il pas la source où doivent s'alimenter tout dé-

vouement et toute charité ; et cette montagne des martyrs, que couronne aujourd'hui le Monument du Sacré-Cœur, ne parle-t-elle pas bien éloquemment aux âmes qui ont soif de sacrifices ?

Le lendemain, lundi, avait lieu la première réunion officielle. Monseigneur d'Hulst, recteur de l'Institut Catholique, avait mis à la disposition du Président, la grande salle de l'École des Carmes, et c'est ce qui me valut l'insigne faveur de pouvoir assister à toutes les délibérations de l'assemblée. Je me rappelle encore les émotions de cette première séance ; la salle était remplie d'amis de l'Œuvre et aussi de curieux, car il y avait là pour la curiosité une belle occasion de se satisfaire. Au fauteuil d'honneur présidait Mgr Ozanam, le frère de Frédéric Ozanam ; à sa droite était M. Boudon, président général, vénérable vieillard dont la parole chaude et vibrante trouve toujours le chemin du cœur. Mais tous les regards s'arrêtaient avec complaisance sur deux vétérans cassés par l'âge, blanchis au service des pauvres, et que les membres de la conférence entouraient d'une attention particulière. Et certes ils en étaient bien dignes. Ces vieillards étaient deux des fondateurs de la Société St-Vincent de Paul, les seuls survivants des sept étudiants dont je vous parlais tantôt. L'un était M. *Letaillandier*, le jeune ami auquel Ozanam avait suggéré d'abord l'idée d'une conférence de charité ; l'autre s'appelait M. *Lallier* et avait été le premier secrétaire général de la Société. Dieu avait voulu leur donner cette suprême consolation de venir s'asseoir, au déclin de la vie, sous les rameaux de ce grand arbre qu'ils

avaient planté cinquante ans auparavant, et de toucher du doigt les admirables desseins dont ils avaient été les instruments. Ils étaient là ces deux patriarches, entourés de leurs innombrables descendants, et remerciant le Seigneur d'avoir réalisé en leur faveur la promesse qu'il faisait jadis à son serviteur Abraham. Oh ! comme ils devaient se sentir émus lorsque, de cette nombreuse et brillante assemblée, ils se reportaient par le souvenir aux petites réunions tenues dans le salon de M. Bailly. Cinquante ans s'étaient écoulés pendant lesquels la petite société s'était affermie sur ses bases, avait grandi d'abord au sein de Paris, puis s'était étendu à toute la France, avait envahi l'Europe, et enfin le monde entier ; et aujourd'hui, ils la trouvaient forte et puissante, étonnant l'univers par des prodiges de dévouement et de charité. Témoins de cette marche ascendante, de ces développements admirables, avec quel élan ne devaient-ils pas se dire à eux-mêmes, et crier à tous leurs frères : *Digitus Dei est hic*, " Le doigt de Dieu est là."

*

* *

Pour nous, Messieurs, qui assistions pour la première fois à une réunion de ce genre, nous y comprîmes que si dix-huit siècles n'avaient pas suffi pour prouver aux adversaires de notre foi, que le catholicisme est une religion divine, et la seule qui comprenne les besoins de l'humanité et qui ait les moyens d'y satisfaire, nous pourrions leur montrer l'existence

et les œuvres de la Société St-Vincent de Paul, comme une preuve irréfutable apportée par le XIXe siècle à cette longue démonstration de la divine Vérité.

Pendant trois jours furent tenues ces solennelles assises, auxquelles assistait un public sympathique et désireux de s'édifier. Et de quoi s'occupait-on pendant ces séances ? Non pas à faire de beaux et longs discours ; non pas non plus à prôner les faits et gestes de toutes les conférences ; la charité est plus modeste et plus pratique : on étudia les moyens de faire prospérer les œuvres de bienfaisance, et de donner à la Société St-Vincent de Paul une direction aussi juste que possible.

Des hommes recommandés par leur longue expérience firent des rapports détaillés dans lesquels ils donnaient à leurs confrères des conseils, marqués au coin de la sagesse et de la prudence. On y parla de la fondation des conférences nouvelles dans les villes et les campagnes, dans les maisons d'éducation, de la visite des pauvres, des séances, de leur bonne organisation et des moyens de les rendre intéressantes, de la fondation des patronages, et de toutes les œuvres auxquels se dévouent les membres des conférences.

Parmi ces œuvres, il en est une dont je veux vous dire un mot, parce que j'ai pu la juger par moi-même, et en admirer les résultats : c'est la préparation des enfants pauvres à la première communion.

C'est à la propagation de pareilles œuvres que l'on s'occupait dans les fêtes jubilaires de 1883.

La dernière journée de ces fêtes fut couronnée par une cérémonie bien touchante. La Chapelle de

l'École des Carmes a l'insigne honneur de posséder les restes mortels d'Ozanam. Le corps de ce grand catholique repose dans la crypte, sous une petite chapelle pratiquée dans les soubassements de l'édifice. C'était donc à deux pas de ce tombeau que la Société St-Vincent de Paul célébrait ses noces d'or. Oh ! comme les cendres d'Ozanam avaient dû tressaillir à ce spectacle ! Quel magnifique hommage rendu à sa mémoire que cette affirmation solennelle des grandes œuvres accomplies dans le monde par une société dont il était un des principaux fondateurs. Les membres présents voulurent donner une marque non équivoque de leur profonde vénération pour celui qu'ils regardent à juste titre comme un fondateur et un père ; et le dernier jour, vers les cinq heures du soir, plus de deux cents fils d'Ozanam descendaient dans la crypte de la pieuse chapelle, s'agenouillaient avec respect devant cette tombe aimée, et une prière ardente montait de toutes les âmes vers Dieu, en même temps que des larmes d'attendrissement coulaient de tous les yeux. Le spectacle était sublime. Sans doute, à ce moment, l'âme d'Ozanam planait sur cette foule en prière et en larmes, elle bénissait tous ces ardents disciples et implorait les faveurs du Ciel sur une œuvre qui lui était si chère.

D'autres témoins durent aussi, du haut des cieux, contempler avec bonheur ce ravissant spectacle : ce furent les âmes des martyrs(1) dont les ossements reposent dans la crypte de la même chapelle,

(1) Ce sont ces martyrs qui furent béatifiés par Sa Sainteté Pie XI en 1926.

à côté des cendres d'Ozanam. Vous me pardonnerez, Messieurs, de faire une petite digression pour vous lire un mot de ces glorieux martyrs. Pendant trois ans, j'ai foulé un sol qui a bu leur sang, j'ai habité des lieux témoins de leur suprême sacrifice, j'ai prié dans une chapelle où reposent leurs glorieuses dépouilles ; cela me justifiera d'associer ici leur souvenir à celui d'Ozanam. D'ailleurs ce n'est pas sortir de mon sujet. La charité qui inspire au martyr l'héroïque courage de verser son sang pour la foi ; et la charité qui enseigne au disciple de S. Vincent de Paul à se consacrer au service des pauvres et des abandonnés, sont une seule et même vertu.

On était donc aux jours lugubres de la Révolution ; le règne de la Terreur était commencé. Les chefs, désireux de ne pas laisser échapper ceux que leur vengeance voulait atteindre, avaient fait enfermer dans l'École des Carmes, ancien monastère des religieux de ce nom, tous les citoyens, prêtres ou religieux qu'on avait le plus de raison de soupçonner. Ils étaient plus de quatre cents entassés dans ce couvent, devenu une prison, et gardés par un détachement de révolutionnaires. Un jour, ces malheureux étaient à se récréer après leur dîner, lorsque tout à coup retentit dans la ville ce cri lugubre : " Aux Carmes, aux Carmes ! " La foule était exaspérée, il lui fallait des victimes, elle voulait s'abreuver de sang. En un clin d'œil, le monastère est envahie, toutes ses avenues sont soigneusement gardées. Les prisonniers affolés veulent fuir ; impossible. Les uns sont tués. Les autres

enfermés dans la Chapelle. On apaise la foule en promettant que le lendemain on en fera justice. Tribunal. . . Appel, tous égorgés sur le petit balcon. Jetés dans fosses communes. Chapelle des Martyrs. Aujourd'hui dans la Crypte.

Ils reposent là, à côté d'Ozanam. Leurs ossements ont dû tressaillir dans ces jours de réunion fraternelle. Ils ont reconnu dans ces chrétiens charitables des frères continuant à travers notre siècle une œuvre semblable à la leur. Lorsqu'ils tombèrent sous les coups du bourreau, la France en délire s'en allait tête baissée à une ruine certaine. . . Mais leur sang mêlé à celui des autres martyrs de la Révolution est monté vers le ciel, et a crié pitié pour la France. Dieu s'est laissé touché, il a retenu son bras vengeur qui allait frapper la nation coupable, et pour la sauver, pour entretenir et développer dans son sein des germes de foi et d'amour que la révolution n'avait pas réussi à étouffer, il a suscité l'œuvre admirable des conférences de St-Vincent de Paul. Oui, Messieurs, j'aime à le penser, c'est aux prières des martyrs de la Révolution que nous devons cette merveille de notre siècle ; c'est le sang versé sur les dalles du monastère des Carmes qui a fait germer dans l'âme d'Ozanam et de ses amis l'idée féconde qui a régénéré la France. Et alors ne devons-nous pas admirer les desseins de la Providence qui a voulu que le fondateur des conférences de charité allât dormir son dernier sommeil dans cette chapelle des Carmes où reposaient déjà les dépouilles glorieuses des martyrs.

Bien des fois, lorsque je descendais dans ces voûtes souterraines pour y prier, et que mes yeux humides de larmes contemplaient tour à tour les ossements des martyrs et le tombeau d'Ozanam, cette pensée m'est venue à l'esprit ; mais jamais elle ne me frappa davantage, et ne me pénétra d'une plus douce émotion, que le jour où je vis les plus illustres successeurs d'Ozanam, et les plus fidèles enfants de la France catholique, agenouillés dans cette même crypte, et confondant dans un même hommage de reconnaissance et d'amour, les martyrs de 92 et le fondateur de la Société de St-Vincent de Paul.

*

* *

Ah ! Messieurs, la France doit célébrer bientôt le triste anniversaire de la Révolution de 89. Cette date néfaste que tous les bons Français voudraient effacer de leur histoire, les Français impies vont l'entourer d'une auréole de gloire. On se demande quel plaisir ils peuvent éprouver à évoquer ces souvenirs lugubres. Car enfin que trouve-t-on autour de ce berceau de la République ?

Les lois abolies, les biens confisqués, la religion outragée, les églises fermées, scandaleusement pillées, les prêtres persécutés, les consciences opprimées, les citoyens honnêtes, poursuivis et incarcérés sans motifs ; puis la guerre civile pendant laquelle on voit la France se déchirer le sein d'un poignard homicide, des milliers de Français lâchement assassinés par des compatriotes. Paris noyée du sang de ses enfants,

et par-dessus toutes ces ignominies, la tête d'un roi qui tombe sous le couteau de la guillotine. Voilà le spectacle sanglant dont la France républicaine veut évoquer le souvenir ; c'est cette triste page de son histoire qu'elle veut étaler aux yeux de l'Univers, comme si les tristesses et les infamies du présent ne la rendaient pas assez digne de pitié.

Ah ! qu'elle célèbre son centenaire, qu'elle mette l'auréole au front des Robespierre, des Marat, des Danton, et de tous les assassins de la Commune ; pendant qu'elle fera revivre de si douloureux souvenirs, il y a des Français qui prieront pour elle, qui pour elle feront le bien, et tâcheront de désarmer la colère divine. Les fils de S. Vincent de Paul continueront à visiter les pauvres, à soigner les malades, à consoler les affligés ; ils continueront à étonner le monde par leur dévouement, et peut-être feront-ils enfin comprendre à la France qu'elle marche dans les voies de la perdition.

Messieurs, ce rapprochement de la France révolutionnaire qui court à sa perte, et de la France charitable qui veut son salut, me rappelle une page touchante tombée de la plume et du cœur d'Ozanam. Le nom de ce grand Français et de cet ardent catholique doit vous être bien cher à vous, membres de cette conférence, à vous qui vous glorifiez d'être ses disciples ; sa parole et ses enseignements doivent vous être précieux. Écoutez ces lignes qui mettront fin à ma modeste conférence : puissent-elles vous faire oublier la faiblesse de ma voix, et vous mettre dans le cœur une charité plus ardente, et dans la

volonté un courage plus intrépide pour accomplir votre sainte mission.

“ L’humanité, de nos jours, écrivait Ozanam, me semble comparable au voyageur dont parle l’Évangile ; elle aussi, tandis qu’elle poursuivait sa route dans les chemins que le Christ lui a tracés, elle a été assaillie par des ravisseurs, par des larrons de la pensée, par des hommes méchants qui lui ont enlevé ce qu’elle possédait : le trésor de la Foi et de l’Amour ; et ils l’ont laissée nue et gémissante, couchée au bord du sentier. Les prêtres et les lévites ont passé, et cette fois, comme ils étaient des prêtres et des lévites véritables, ils se sont approchés de cet être souffrant, et ils ont voulu le guérir ; mais dans son délire, il les a méconnus et repoussés.

“ A notre tour, faibles Samaritains, profanes et gens de peu de foi que nous sommes, osons cependant aborder ce grand malade. Peut-être ne s’effrayera-t-il pas de nous ; essayons de sonder ses plaies, et d’y verser de l’huile ; faisons retentir à son oreille des paroles de consolation et de paix ; et puis, quand ses yeux seront dessillés, nous le remettrons entre les mains de ceux que Dieu a constitués les gardiens et les médecins des âmes, qui sont aussi en quelque sorte nos hôteliers dans le pèlerinage d’ici-bas, puisqu’ils donnent à nos esprits errants et affamés la parole sainte pour nourriture, et l’espérance d’un monde meilleur pour abri.”

LE BIENHEUREUX JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE ET SON OEUVRE (1)

Et erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo. (Ps. I, v. 3).

“Le juste sera comme un arbre planté au bord des eaux, qui produira des fruits quand son temps sera venu.”

ÉMINENCE, (2)

MES FRÈRES,

Il y a quelques mois, la France chrétienne célébrait avec une sainte allégresse la béatification de Jean-Baptiste de la Salle. Paris, Lyon, Rouen, Bordeaux, Reims — berceau du nouveau saint —, et vingt autres villes ont acclamé l'illustre fondateur des Écoles Chrétiennes, et ont vu se dérouler dans leurs antiques cathédrales les cérémonies les plus grandioses. On a saisi avec bonheur cette belle occasion d'exalter un homme et une œuvre contre lesquels l'impiété de notre siècle a entassé tant de préjugés aveugles et de haines grossières. Des voix

(1) Sermon prêché dans la Basilique de Québec, le 6 décembre 1888, au premier soir du Triduum ordonné pour célébrer la béatification de saint Jean-Baptiste de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des Écoles Chrétiennes.

(2) Son Eminence le Cardinal Taschereau.

autorisées, faisant écho à la solennelle et infaillible proclamation tombée des hauteurs du Vatican, ont rappelé à la France ingrate les immenses bienfaits dont elle est redevable aux fils de Jean-Baptiste de la Salle. Et la France s'est émue au récit de ces merveilles, et de tous les cœurs croyants s'est échappé un hymne de reconnaissance.

Mes Frères, ces acclamations, qui ont consolé l'Église de France et les fils du Bienheureux de la Salle, devaient se prolonger à travers les mers, et retentir jusque sur nos rivages. Sans doute, ici, elles n'auront pas la même signification. Le nom et l'œuvre de Jean-Baptiste de la Salle n'ont encore excité chez le peuple canadien-français d'autre sentiment que celui d'une profonde et reconnaissante admiration. Depuis le jour où quatre fils du saint fondateur débarquaient sur notre terre du Canada, et plantaient dans notre sol fécond un rejeton du grand arbre qui avait déjà ombragé la mère patrie pendant près de deux siècles, depuis cinquante-et-un ans les Frères des Écoles Chrétiennes n'ont trouvé chez nous que de vifs encouragements et de profondes sympathies.

Aussi, l'Église du Canada ne pouvait-elle pas laisser passer cette occasion sans exprimer sa haute gratitude pour les héros de l'éducation chrétienne ; et il était juste que cette basilique fût le principal théâtre de ces pieuses démonstrations. La foule qui se presse dans cette enceinte ne jouit-elle pas plus que toute autre, et depuis bien longtemps, du zèle et du dévouement des disciples de la Salle ? Est-ce que, sous les dalles de ce sanctuaire, ne reposent

pas dans une tombe à peine refermée les restes vénérés d'un Pasteur qui a su comprendre et magnifiquement encourager les Frères des Écoles Chrétiennes ?(1) Enfin, l'éminent Prélat qui préside à ces pompeuses cérémonies n'a-t-il pas toujours mis sa grande intelligence et son grand cœur au service de la sainte cause qui triomphe aujourd'hui ?

Je pourrais, mes Frères, vous faire le panégyrique du glorieux chrétien que l'Église vient de placer sur ses autels. Assez de vertus ont orné son âme, assez de grandes et sublimes pensées ont jailli de son intelligence, assez d'actions héroïques ont fécondé sa vie, pour que le peuple catholique s'intéresse et s'instruise au spectacle d'une si haute sainteté. Mais j'aime mieux laisser à d'autres la tâche de vous retracer ce beau tableau. Je me contenterai de méditer avec vous sur l'œuvre accomplie par le Bienheureux, sur cette œuvre qui a absorbé en quelque façon tout son esprit et tout son cœur, et qui reste comme le plus beau monument de ses talents et de ses vertus.

Le saint roi David compare l'homme juste à un arbre qu'on a planté dans une terre fertile et bien arrosée, et qui produit des fruits abondants quand la saison est venue : *Et erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo.* J'emprunte à l'écrivain sacré cette gracieuse image et je l'applique à l'œuvre du Bienheureux de la Salle. Parmi les conditions

(1) Il s'agit de M. l'abbé Joseph Auclair, curé de la Basilique, décédé le 29 novembre 1887, et inhumé le 2 décembre suivant dans la Basilique elle-même.

nécessaires au développement d'un arbre, on peut distinguer les trois suivantes : un sol riche où il puisse planter ses racines, une sève généreuse qui lui communique la vie, une rosée abondante qui lui permette de puiser la nourriture dont il a besoin ; *plantatum est secus decursus aquarum*. Or cet arbre magnifique qui s'appelle l'Institut des Frères des Écoles Chrétiennes, s'est développé et a grandi dans ces conditions : il plonge ses racines dans la terre féconde de la sainteté ; il est vivifié par la sève du dévouement et de l'abnégation ; enfin il trouve dans les persécutions et les haines impies une rosée salutaire qui le rajeunit en le fortifiant.

Voilà pourquoi il porte des fruits de salut : *Et erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo*.

I

La sainteté, mes Frères, est un sol fertile où ont germé toutes les grandes œuvres, les créations solides et durables.

En effet, c'est un fait constant et digne de remarque, que les entreprises des saints ont un caractère de force et de durée qui manque à la plupart des œuvres humaines.

“ Il y a, dit Bossuet, un faible irrémédiable inséparablement attaché aux desseins humains, et c'est la mortalité ; tout peut tomber en un moment par cet endroit-là.” Et pourquoi, mes Frères, les desseins de l'homme vont-ils échouer contre cette impitoyable fatalité de la mort ? Ah c'est que

l'homme travaillant en dehors de la foi et de la religion manque d'un fondement solide pour appuyer ses conceptions et ses œuvres. Il veut fonder sur les chimères et les fausses prétentions de l'amour-propre, et cette base chancelante croule avant même que l'édifice soit terminé ; il bâtit sur le sol mouvant des intérêts personnels ou des passions malsaines, et le moindre souffle de vent suffit pour balayer ces fragiles constructions.

Le saint, l'homme de Dieu, agit bien autrement. Ses œuvres sont marquées pour l'éternité, parce qu'il n'y entre rien des étroites illusions de l'esprit humain. Conçues dans l'espérance, fondées sur la foi, exécutées par la charité, elles sont au-dessus des froids calculs de l'intérêt personnel, au-dessus des folles passions du cœur, au-dessus des dangereuses chimères de l'imagination, et voilà pourquoi elles échappent à la caducité ordinaire aux choses humaines.

Les saints travaillent pour Dieu, en Dieu et avec Dieu, et leurs œuvres semblent participer en quelque façon à l'immuabilité divine. Voyez l'Église : sa force et son immortalité gisent dans la sainteté de son principe. Elle ne peut périr parce qu'elle a pour auteur un Christ ressuscité qui ne meurt plus ; elle sera toujours féconde parce que toujours elle s'alimentera aux inépuisables sources de la divine charité.

Eh bien ! c'est là le secret de la vitalité puissante qui anime toutes les œuvres fondées sur le modèle et sous la sage direction de l'Église. Et parmi ces œuvres, nous distinguons aujourd'hui l'Institut des Frères des Écoles Chrétiennes. La sainteté de son

fondateur est une garantie de sa force et de sa fécondité.

Comme tous les grands serviteurs du Christ, Jean-Baptiste de la Salle a compris que pour créer une institution glorieuse à Dieu et utile aux âmes, il fallait d'abord offrir au ciel et à la terre le spectacle d'une vie pure et irréprochable, et mettre à la base même de cet édifice la dignité personnelle, la grandeur et l'héroïsme de la sainteté. Aussi le voit-on s'engager de bonne heure dans ces sentiers rudes et escarpés où chemine la vertu. Il renonce à la fortune qui lui sourit, au monde qui lui ouvre de brillantes perspectives, aux honneurs qui font miroiter à ses yeux les plus séduisantes illusions. Dans un élan de sublime abnégation, il embrasse la pauvreté volontaire et se fait humble et petit, afin de mieux faire éclater la puissance divine. Et c'est par une vie toute remplie d'héroïques vertus qu'il veut se rendre digne de sa grande mission ; c'est en travaillant à être un saint qu'il se prépare à devenir un fondateur illustre, et qu'il consacre à l'avance son œuvre pour l'immortalité.

Ah ! les fils de Jean-Baptiste de la Salle étaient depuis longtemps convaincus que leur œuvre ne périrait point, parce qu'ils savaient que leur vénéré Père était un saint. Mais l'Église, par l'acte solennel de la béatification, semble déclarer au monde entier que l'Institut est immortel. Que les amis du Christ s'en réjouissent et remercient le ciel ! Que les ennemis en prennent leur parti ! L'arbre planté dans le sol fécond de la sainteté ne saurait périr : *Et erit tanquam*

*lignum quod plantatum est secus decursus aquarum,
quod fructum suum dabit in tempore suo.*

II

Et pourquoi cet arbre est-il si fort ? Parce que, dans cette terre fertile de la sainteté, ses racines vont puiser une sève généreuse et vivifiante, qui monte dans le tronc et se répand dans tous les rameaux pour y faire circuler la vie. Cette sève, la langue chrétienne la nomme : esprit de dévouement et de sacrifice.

C'est par le dévouement et le sacrifice que s'accomplissent les grandes choses, que se maintiennent les belles institutions. Or, mes Frères, pour se dévouer, il faut s'oublier ; pour se sacrifier, il faut se mépriser. Voilà pourquoi l'Église seule enfante le vrai dévouement et le généreux sacrifice, parce que seule elle peut inspirer à l'homme la force de s'oublier et de se mépriser au point de ne travailler que pour le bien des autres.

Eh bien ! mes Frères, ce dévouement au prochain poussé jusqu'au mépris de soi, Jean-Baptiste de la Salle a voulu qu'il fût la règle de vie de tous ses chers disciples. Aussi commence-t-il par rompre pour eux le lien des affections terrestres, en les séparant du monde pour leur faire embrasser la vie religieuse et monastique. Il ferme devant eux la voie des honneurs, des plaisirs, de la fortune, et les fait entrer dans les étroits sentiers de la pauvreté volontaire, de l'humilité et de la chasteté.

Ne plus rien attendre des hommes—n'avoir pas à s'occuper des importunes nécessités de la vie matérielle, ne laisser derrière soi personne qui puisse réclamer sa part de biens périssables ; mais être tout à son devoir, se dépenser sans mesure et sans calcul, sous la seule impulsion de la charité, quelle condition plus propre à faire éclore les grands sentiments et à faire entreprendre les belles actions ! Et voilà ce que sont les Frères des Écoles Chrésiennes. Ils sont plus que cela. Le saint Fondateur, redoutant les égarements de l'amour-propre et les caprices dangereux de la volonté personnelle, a voulu écarter ces dangers en soumettant ses disciples au joug de l'obéissance absolue. Il n'y a qu'une seule volonté chez eux, comme il ne doit y avoir qu'un seul cœur. Et c'est l'union de tous ces cœurs se fondant en un seul amour, l'amour de Dieu et des âmes, et le concours de toutes ces volontés ne visant qu'une seule fin, la gloire divine par le salut du monde, qui donnent à l'Institut une puissance aussi efficace pour créer et conserver.

Lorsque Jésus-Christ voulut fonder une institution divine, capable de résister aux assauts réunis du monde et de l'enfer, il alla trouver quelques pauvres pêcheurs qui raccommodaient leurs filets et remit entre leurs mains inhabiles les destinées de l'Église. Et, pour toute instruction, il leur laissa ces paroles étranges : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me* : “ Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renonce lui-même, prenne sa croix et me suive.” Comme s'il eût voulu dire : “ Je fonde une société dont vous

serez les princes : *constitues eos principes super omnem terram*. Or, comme je la veux forte et immortelle, je ne la bâtirai pas sur ces fondements mobiles et croulants qu'on appelle la fortune, les honneurs, la puissance matérielle. Vous n'aurez pas d'autres richesses que les trésors de dévouement dont vos cœurs seront remplis, pas d'autres dignités que l'auréole éblouissante de chasteté qui brillera sur vos fronts, pas d'autre puissance que celle du sacrifice et de l'abnégation. Voilà le joug que je vous impose. Allez et enseignez toutes les nations : *ite, docete omnes gentes*. Et les apôtres ont obéi, ils ont marché dans le dévouement et le sacrifice ; et voilà que leur voix s'est répandue dans tout l'univers : *in omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terrae verba eorum*. Vingt siècles ont passé sur leur œuvre, et elle est encore debout au milieu des ruines que le temps entasse à ses côtés.

Eh bien ! mes frères, quand Jean-Baptiste de la Salle confia à ses disciples la glorieuse mission d'enseigner les petits et les pauvres, il leur tint le langage du Sauveur : " Allez, leur dit-il, allez sous la garde de votre dévouement et de votre abnégation. Vous porterez le modeste habit du prêtre ; vous devrez avoir ses vertus, sans cependant aspirer aux consolations et aux mérites de son sacerdoce. Ceux que vous allez nourrir du pain de la vérité, ce sont les pauvres, les petits, les déshérités de la fortune. Vous les prendrez dans le désœuvrement de la rue, sous les haillons de la misère, et vous les instruirez ; vous les aimerez parce que le monde les repousse, et vous vous prodiguerez pour eux, sans

aucun espoir de rémunération temporelle." Et les disciples sont partis pour leur sublime conquête des intelligences et des âmes. Leur parole, comme celle des apôtres, a retenti jusqu'aux extrémités de l'univers : *in omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terrae verba eorum* ; et partout elle a déposé dans les esprits et les cœurs les salutaires enseignements de la religion et de la vérité. Le dévouement sorti du cœur même du bienheureux fondateur ne s'est pas ralenti chez ses disciples ; comme une sève vigoureuse et toujours renaissante, il a communiqué au tronc de l'arbre une force d'expansion merveilleuse ; il a circulé dans les rameaux sans nombre qui protègent aujourd'hui de leur ombre et nourrissent de leurs fruits des milliers d'âmes chrétiennes. *Et erit tanquam lignum quod plantatum est secus securus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo.*

III

Et maintenant que l'arbre a grandi, que ses racines puissantes ont plongé dans une terre féconde dont elles boivent la substance, le vent de la persécution peut se déchaîner contre lui ; jamais il ne réussira à l'arracher du sol qui lui communique la force et la vie. Que dis-je ? la persécution tombera sur lui comme une rosée bienfaisante qui sans cesse le fera reverdit.

C'est une loi constante que toutes les institutions fondées par l'Église catholique doivent naître et se développer dans la souffrance et la persécution. C'est au sommet du Calvaire, entre les bras sanglants

de la croix, que le Christ a racheté le monde et fondé son Église. Or, toutes les œuvres chrétiennes portent ce cachet divin de la souffrance ; toutes elles ont leur calvaire et leurs victimes, toutes elles ont leurs persécutions et leurs bourreaux. Telle est la loi. Pourquoi ce baptême de sang au berceau de toutes les grandes œuvres ? pourquoi cette fatale nécessité de la souffrance au cours de leur développement ? Ah ! parce que ces œuvres continuent l'action du Christ. Comme lui, elles doivent être un signe de contradiction parmi les hommes ; voilà pourquoi le monde et l'enfer leur livrent de si rudes assauts.

Mais admirez les desseins miséricordieux de la Providence. Ces souffrances deviennent pour les institutions chrétiennes une garantie de force et de longévité. Oui, mes Frères, la fécondité merveilleuse que Tertullien attribuait au sang des chrétiens tombant sous la dent des bêtes ou sous le glaive des bourreaux, est le fruit béni de toutes les persécutions, et elle fait encore, à l'heure qu'il est, le désespoir de tous les persécuteurs. Depuis Néron jusqu'à Julien l'Apostat, depuis Mahomet jusqu'à Calvin, depuis les philosophes impies du siècle dernier jusqu'aux incrédules malfaisants de notre époque, toujours le mauvais rôle a été pour les bourreaux, toujours la gloire et le triomphe sont restés aux victimes.

Je n'entreprendrai pas de vous faire le récit de toutes les épreuves qui ont assailli l'Institut des Frères des Écoles Chrétiennes ; qu'il me suffise de signaler les plus importantes. Dès le début, le Bienheureux de la Salle rencontra, de la part de

ses ennemis et même de ses amis, des résistances, des contradictions qui auraient pu ébranler tout autre courage que celui d'un saint. Les uns critiquaient le plan général, les autres ne jugeaient pas le moment opportun pour une pareille fondation ; d'autres enfin, inspirés par l'Enfer, voulaient étouffer dès sa naissance un projet dont l'exécution devait servir si admirablement la cause de l'Église. Mais Jean-Baptiste de la Salle avait appris depuis longtemps à ne s'appuyer que sur le bras de Dieu ; il laissa faire et dire le monde, et poursuivit son dessein avec un héroïque dévouement. Ses espérances ne furent pas déçues, et quand il mourut, l'Institut était fondé sur des bases solides : deux cent quatre-vingts frères donnaient l'instruction à plus de neuf mille élèves.

Mais les esprits forts du siècle dernier ne purent sans dépit voir grandir une œuvre qui avait la prétention de répandre parmi le peuple l'instruction solide et l'éducation chrétienne. Voltaire, qui affichait son mépris pour le vulgaire et voulait " qu'il y eût des gueux ignorants ", déclara la guerre aux Frères, parce qu'ils arrachaient le peuple à l'ignorance. Le farouche et perfide sectaire sentait bien que pour égayer les esprits et corrompre les cœurs, il lui fallait d'abord faire la nuit dans les intelligences ; et voici que l'on dissipait ces ténèbres nécessaires aux complots malfaisants. Il n'en fallait pas davantage pour irriter ces grossiers corrupteurs de la jeunesse, et pour attirer à l'Institut les plus vives attaques. Mais l'œuvre de Dieu ne fut pas entravée par ces mesquines jalousies ; elle y trouva au contraire

un regain de force et de vitalité. En 1785, l'Institut comptait cent vingt-et-une maisons, huit cents frères, et cinq cent cinquante classes fréquentées par trente-six mille élèves.

Sept ans après, le flot révolutionnaire se déchaînait sur la France et entraînait dans son cours les grandes choses du passé. L'Institut ne put échapper à ce terrible débordement. Mais comme un arbre profondément enraciné dans le sol, il ne fit que courber la tête sous l'effort du torrent dévastateur ; et, quand les flots se furent calmés, il se redressa plus fort que jamais, pour grandir encore et étendre plus loin ses rameaux féconds.

Il était réservé à notre siècle de tenter un suprême effort pour l'arracher du sol où l'avait planté la main de Jean-Baptiste de la Salle. Vous n'ignorez pas, mes Frères, avec quelle infernale énergie l'impiété contemporaine travaille à soustraire la jeunesse à toute influence religieuse. Sous prétexte d'appliquer à cette grande œuvre de l'éducation les principes tant vantés et si mal compris de liberté et d'égalité, on veut forcer les enfants à entrer dans les voies de l'erreur et de l'irrégion. Et l'on donne à ce projet diabolique le nom " d'éducation laïque ". De là cette lutte à mort qu'on livre à tous les instituteurs chrétiens.

Vous vous rappelez, mes Frères, cette scène touchante de l'Évangile où nous voyons les petits enfants se presser sur les pas de Jésus, et solliciter ses divines caresses. Les disciples importunés veulent écarter ces chers petits. Alors le Maître laisse tomber de ses lèvres cette parole d'une adorable mansuétude :

Sinite parvulos ad me venire. “Laissez venir à moi les petits enfants.” Eh bien ! cette scène se renouvelle aujourd’hui sur un plus vaste théâtre et dans des conditions plus attristantes. . .

L’Église, comme une bonne et tendre mère, passant à travers le monde pour y semer les bienfaits et les miracles, voit accourir à elle les petits enfants, qui l’aiment et qui sont avides de ses saintes caresses. A ce spectacle, les ennemis du Christ, dans leur jalouse fureur, interviennent, et, portant une main profane et grossière sur ces pauvres petits que l’Église instruit et bénit, ils veulent les arracher de ses bras maternels. L’Église proteste, comme autrefois Jésus ; et, par la bouche de ses prêtres, de ses religieux, de ses frères, elle dit aux barbares : “Laissez donc venir à moi les petits enfants. Vous voyez bien qu’ils m’aiment, qu’ils ont confiance en moi. Ah ! ils savent bien que moi seule ai reçu la mission de les enseigner ; que moi seule ai dans le cœur assez d’amour pour continuer et perfectionner l’œuvre commencée au foyer de la famille, assez de dévouement pour me sacrifier au bonheur de ces âmes innocentes ; que moi seule ai la vérité qui doit éclairer ces jeunes intelligences. Laissez donc venir à moi les petits enfants.” Mais les impies redoublent de fureur ; ils veulent à tout prix enlever à l’Église ces enfants qui se réfugient dans ses bras comme dans un asile sacré.

Que va devenir l’Institut des Frères des Écoles Chrétiennes dans cette lutte désespérée qu’on lui livre sur le sol même où il a pris naissance ? L’arbre va-t-il tenir debout sous l’effort de cette rude

tempête ? Rassurez-vous, mes Frères, et écoutez la parole du Saint-Esprit parlant par la bouche du prophète royal : *Et folium ejus non defluet, et omnia quae faciet prosperabuntur*: “ Cet arbre planté au bord des eaux ne sera pas dépouillé de son feuillage, et il ne cessera de produire des fruits.” Voulez-vous connaître maintenant le sort réservé à ceux qui veulent l’abattre ? Écoutez la suite du psaume : *Non sic impij, non sic sed tanquam pulvis quem projicit ventus a facie terrae*: “ Bien différent est le sort de l’impie ; il est semblable à cette poussière que le vent emporte.

Douces et consolantes paroles, mes Frères ! Elles jettent un rayon de lumière et d’espérance au sein des ténèbres et des tristesses du présent. Courage et espoir, vaillants disciples de la Salle ! Enfants de la France, nous pleurons avec vous sur les égarements de cette malheureuse nation, mais aussi nous osons espérer que les jours d’aveuglement seront bientôt écoulés, et que la lumière reviendra dans les intelligences. Mais s’il entrerait dans les desseins de la miséricorde divine que l’arbre planté sur le sol français par les mains de votre Père bien-aimé fût déraciné, souvenez-vous qu’ici, sur cette terre féconde de l’Amérique, ont poussé de vigoureux rejetons pleins de sève et déjà chargés de fruits. Vous viendrez vous asseoir à leur ombre pour pleurer vos malheurs et pardonner à vos bourreaux. Ici vous trouverez des intelligences à éclairer, des cœurs à former, des âmes à sauver ; ici il y aura toujours des populations chrétiennes pour vous admirer, un

clergé généreux pour vous seconder, des pasteurs vigilants pour vous encourager et vous bénir.

Continuez donc votre œuvre admirable ! Depuis un demi-siècle déjà vous distribuez à notre jeunesse le pain de la science et de la vertu, et vous formez au sein de notre société des races fortes de citoyens intègres et de chrétiens vertueux. Ah ! du haut du ciel, votre bienheureux Père vous regarde avec un légitime orgueil ; il bénit et féconde vos labeurs. Et aujourd'hui, dans le tressaillement d'allégresse qui unit tous nos cœurs et confond toutes nos espérances, il me semble l'entendre nous répéter la consolante parole du psalmiste : *Et erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo.*

Oui, que cet arbre porte ses fruits ! fruits de science, de travail et de piété dans le temps, fruits de repos dans l'éternité. Ainsi soit-il !

DÉPART DE TROIS SŒURS FRANCISCAINES POUR LE JAPON (1)

*Infirmos curate, mortuos suscite,
leprosos mundate, daemones ejicite.*

*Guérissez les malades, ressuscitez
les morts, purifiez les lépreux, chassez
les démons. (MATT. X, 7-8.)*

La cérémonie qui groupe au pied de cet autel un si nombreux et si pieux auditoire, a pour nous tous un cachet de grandeur et de simplicité admirables. Trois héroïnes de la charité chrétienne, s'arrachant aux embrassements de leurs sœurs et de leurs parents, brisant les liens les plus forts et les plus chers, — ceux du sang, de l'amitié, de la terre natale, — vont faire ici même, sous l'œil de Dieu, en présence du premier Pasteur de ce diocèse, et devant cette foule recueillie et émue, leurs suprêmes et solennels adieux. Elles sont là, calmes et sereines parmi cette agitation des pensées et des sentiments qui se peint sur toutes les figures, montrant à Jésus la large blessure que son amour a faite à leurs cœurs, et trouvant dans cet amour la force surhumaine de voler joyeusement au sacrifice, comme d'autres courent au plaisir.

Et qui donc, devant un geste si simple et si grand, pourrait rester indifférent ? Qui donc pourrait résister

(1) Sermon prononcé le 19 novembre 1905 dans l'église des Sœurs Franciscaines de Québec.

à l'entraînement d'un pareil exemple ? On sent flotter dans l'atmosphère de ce temple des souffles d'héroïsme. Et dans les imaginations mises en branle se dressent des figures de martyrs. Et de nos cœurs émus une douce et affectueuse sympathie s'en vient vers ces vierges du Christ, et leur met comme une auréole au front.

Mais si le spectacle est beau, la leçon qui s'en dégage est salutaire, et je voudrais vous la laisser entendre, afin que cette cérémonie fasse du bien à vos âmes.

*

* *

Je caractériserai d'un mot cette cérémonie, d'un mot qui en marque bien le sens et qui en montre la portée : c'est une page de l'Évangile. Oui, une belle et bonne page qui se déroule en ce moment sous nos yeux ; ou mieux, une page de l'Évangile mise en action. Ah ! l'Évangile en action, comme il est beau, et puis comme il nous condamne ! Tant qu'il reste entre les feuillets du Livre sacré, ou qu'il tombe des lèvres du prédicateur, nous nous faisons facilement illusion sur sa portée et les obligations qu'il nous impose. Mais dès que nous le voyons mis en œuvre, et qu'il nous est donné de contempler les actes qu'il inspire, oh ! alors, comme il nous apparaît sévère, et comme notre pauvre vie souffre d'un tel rapprochement ! Cet Évangile vécu contraste si étrangement avec les pages de vie mondaine qui s'effeuillent sous nos yeux. C'est que, mes Frères, le monde, même le monde chrétien, s'est fabriqué

un évangile à lui, et beaucoup plus commode et conciliant que l'autre ; un évangile qui met les droits au-dessus des devoirs, les richesses au-dessus de la pauvreté, la bonne chair au-dessus du jeûne, l'honneur au-dessus de la vertu, la jouissance au-dessus du sacrifice. Et c'est dans cet évangile à rebours que les âmes s'empoisonnent ; c'est à force de l'entendre prêcher et de le voir pratiquer, qu'on finit par ne plus rien comprendre aux leçons et aux exemples de Jésus-Christ, notre seul modèle et seul maître.

Ici, nous sommes en présence du véritable Évangile ; c'est lui que nous voyons mis en action. Aussi, pour commenter cette cérémonie, je n'ai qu'à ouvrir le livre divin, et à lui emprunter les passages qui nous feront toucher du doigt la cause, le pourquoi de l'acte héroïque dont vous êtes les témoins aujourd'hui.

A la suite d'une mission laborieuse en Galilée, où il avait prêché le Royaume de Dieu, consolé les affligés, guéri toute infirmité, Jésus regardait la foule des miséreux qui se croisaient sur la route, débordaient dans la vallée, et qui avaient étalé à ses yeux de si affreuses misères. Soudain, son œil, sa pensée et son cœur franchissent les étroites frontières de son pays et de son temps, il voit défilér le long cortège des misérables, de ceux qui souffrent dans leurs corps, et surtout dans leurs âmes. Et la pitié, cette divine pitié dont le cœur de Jésus était plein, lui arrache ce cri qu'il jette à ses disciples : " La moisson est grande ! et les ouvriers sont peu nombreux. Priez le Maître de la moisson d'envoyer

des travailleurs dans son champ." Cette parole, Jésus n'a cessé de la redire à tous les siècles. C'est elle qui a soulevé toutes les grandes âmes, et qui les a précipitées sur les chemins de l'apostolat.

Elle a retenti dans ce sanctuaire, où Jésus reçoit tant d'hommages et de prières. Aux vierges prosternées à ses pieds dans l'adoration et la prière, il a dit : " Priez le Maître d'envoyer des moissonneurs." Et vous avez prié, mes Sœurs, et vos prières ont été exaucées. Déjà de vaillantes ouvrières se sont levées parmi vous, et s'en sont allées dans les terres lointaines, où la moisson était grande et les ouvriers peu nombreux.

Cette fois encore la grâce a fait germer trois vocations à la vie apostolique. Ces braves enfants de notre sol se sont présentées au Maître : " Nous sommes prêtes : envoyez-nous à la moisson." Et Jésus a repris avec elles le discours qu'il fit aux douze, dans cette page de l'Évangile que nous étudions. *Euntes, prædicate dicentes quia appropinquant regnum cælorum. Allez et prêchez, disant que le royaume des cieux est proche.*— Prêcher ? Mais nous ne le pouvons. Ce n'est pas notre fonction.— Et Jésus reprend : " Il y a une prédication qui peut être la vôtre. Le royaume de Dieu est fondé sur la charité, et ce qui le fait arriver dans les âmes, ce sont les œuvres de charité. Elle est irrésistible cette éloquence de la charité qui se dévoue et se donne. Allez donc : *Infirmos curate, mortuos suscite : Soignez les malades, faites vivre les morts.*

Et le récit évangélique s'est présenté à leur souvenir. *Et circuibat Jesus curans omnem languorem et*

omnem infirmitatem. Et Jésus allait à droite et à gauche guérissant toute maladie et toute infirmité. La pitié du Maître entra dans leur cœur, à la pensée de toutes les misères qui ne sont pas consolées. Videns turbas, misertus eis quia vexati et jacentes sicut oves non habentes pastorem. Voyant cette multitude, il en eut compassion, parce qu'ils étaient accablés et couchés comme des brebis n'ayant point de pasteur.— Parlez, ô Maître si bon, nous sommes prêtes à marcher sur vos traces.

Alors Jésus, mettant dans sa voix une compassion infinie, sur un ton de miséricordieuse tendresse, se faisant suppliant, continua le texte sacré : “ Soignez les lépreux, chassez les démons.” Et, dans une vision inoubliable, les épouses de Jésus ont vu surgir à leurs yeux cette terre lointaine du Japon, avec les cinquante-neuf mille lépreux qui y vivent et y meurent dans le plus lamentable abandon.

Oh ! oui, la voilà bien cette moisson si grande, où les ouvriers manquent : moisson de corps en lambeaux, et d'âmes en perdition.

Mais qu'elle est loin cette terre des lépreux ! Il faut, pour y aller, quitter tout ce qui retient, ce qui attache en ce monde : amis, parents, patrie. Il faut se séparer de tout cela, et dire un adieu éternel. Car de là on ne revient pas. Et la pauvre nature répugne à ces violentes séparations ; le cœur humain saigne de pareilles déchirures. Il a donc vu les hésitations de l'humaine faiblesse, et pour les vaincre il a frappé le grand coup de son divin amour.

Montrant à ces vierges son cœur qui les aime tant, son cœur blessé, rayonnant de flamme et

couronné de la croix, évoquant dans leur souvenir le jour des saintes fiançailles où elles s'étaient données à Lui, il leur a présenté la couronne des épouses, et leur a indiqué la place d'honneur qu'il leur réservait à sa suite ; puis il leur a murmuré cette grave parole, qu'un Dieu seul a le droit de dire : *“ Qui amat patrem aut matrem plus quam me non est me dignus. Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. ”*

Et la réponse est venue vibrante aux lèvres des épouses : “ Dignes de vous ! O Maître adoré, nous voulons l'être. Commandez, nous sommes vos servantes. Pour vous nous quitterons tout. Vous seul, ô Jésus, et c'est assez ! ”

Pourtant, l'épreuve n'était pas finie. Jésus veut qu'on sache bien à quoi il appelle, et à quoi l'on s'engage en le suivant. Et voici que se précise la vision du champ de l'apostolat ; et la léproserie surgit aux regards avec toutes ses laideurs et ses repoussants tableaux.

Une léproserie ! C'est une sorte de cité maudite, dont les habitants, pauvres parias, jettent autour d'eux l'épouvante, et sont pour toujours séparés du reste des humains. Une léproserie ! c'est ce terrible lieu de contagion, où le fléau habite partout : dans l'air qu'on respire, dans le sol qu'on foule, dans tous les objets qu'on voit, dans le moindre contact avec les êtres qui en sont atteints. Une léproserie ! C'est un troupeau d'êtres informes qui n'ont plus rien d'humain, qui traînent à travers les lits d'une salle empestée leurs membres en lambeaux. Une léproserie ! C'est un cimetière dont les habitants se

voient dévorés tout vivants par l'impitoyable ulcère ; c'est un tombeau où l'on descend avant de mourir, et où l'âme assiste épouvantée et impuissante à la lente mais sûre décomposition de la chair et au lugubre ensevelissement du corps.

Et c'est à aller vivre là que Jésus invite celles qui vont partir. Elles devront s'enfermer dans ces cimetières avec les cadavres vivants qui y habitent ; il faudra que leurs yeux s'emplissent de ces repoussants spectacles ; que leurs oreilles soient déchirées par les gémissements qui sortent de ces débris humains ; que leurs mains pansent et lavent ces plaies affreuses : *Leprosos mundate. Purifiez les lépreux.*

Et pour faire taire les dernières protestations d'une nature sensible et délicate, Jésus ajoute le grand argument qui allume au cœur la flamme du zèle apostolique : *Dæmones ejicite ! Chassez les démons !*

Le corps meurt, et la mort finit ses maux. Mais l'âme est immortelle, et quand elle tombe aux mains du démon, son malheur n'a point de fin. Or, dans cette moisson où vous allez travailler, Satan règne en Maître. La lèpre du péché ronge les âmes et plus affreusement que l'autre ne ronge le corps. Et c'est cette lèpre-là que vous aurez à guérir : *Leprosos mundate, doemones ejicite ! Purifiez les lépreux, chassez les démons !*

Et pour y réussir, c'est la charité qu'il faut. Devant elle Satan fuit ; par elle la vie revient dans les âmes, et avec la vie les saintes espérances qui relèvent et fortifient.

Qu'elle est triste la condition morale de ces pauvres lépreux abandonnés, sans foi, sans espérance, sans amour, à leur triste sort. Quel isolement ! Quelles ténèbres ! Rien pour l'esprit. La foi n'est pas là pour l'éclairer. La pensée est comme rivée au mal affreux qui fait son œuvre, elle est enfermée dans cette pourriture, comme en un cercle terrible. Le lépreux perd souvent la vue. Ce n'est rien en comparaison de la cécité intellectuelle à laquelle il est condamné. Votre charité porte la lumière à ces âmes. Elle chasse le démon des ténèbres.

Elle porte aussi l'espérance. Et il en est tant besoin ! Il n'y a pas sur la terre un lieu auquel on puisse appliquer avec plus de vérité qu'à une léproserie ces paroles du poète parlant de l'Enfer : " Vous qui entrez ici, laissez sur le seuil toute espérance." La mort, c'est toute l'espérance des lépreux. Or, la charité leur montre le Ciel et Jésus-Christ, le Ciel avec le bonheur, avec la gloire, avec un Dieu bon qui récompense toute affliction et toute souffrance. L'expérience est faite depuis longtemps. Ces lépreux convertis s'élancent vers le Ciel, avec une incroyable intensité de désir. Rien ne les retient, rien ne les attache à la terre, tout les appelle là-haut. Ils vont à la mort, non tristes et découragés, mais joyeux, souriants, comme à une fête. La charité chasse le démon du désespoir ! *Dæmones ejicite ! Chassez les démons !*

Enfin portez l'amour à ces pauvres cœurs. Car il y a des cœurs qui battent sous ces poitrines ulcérées. Ils ont aimé, ils ont été aimés. Mais tous les liens ont été brisés. Plus de famille, plus de foyers. Personne

pour les aimer. Aussi quand ils ont vu arriver les anges de la charité, quelle n'a pas été leur surprise ! Quoi ! vous venez à nous, vous n'avez pas horreur de nous ! Nos pères, nos mères, nos frères et nos sœurs nous abandonnent, et vous, vous quittez pays, parents, frères et amis, et vous faites vos délices d'habiter parmi nous ! Vous, des femmes faibles et délicates, vous tendez vers nous des mains secourables, vous nous soignez, vous nous aimez ! — C'est pour eux une vie nouvelle, inespérée. Ah ! ils savent, eux, le prix d'une pareille charité, et leurs pauvres cœurs, fermés jusqu'ici par le démon de la haine, s'ouvrent à la reconnaissance et à l'amour. Et cet amour se purifiant est allé jusqu'à celui qui est charité, un Dieu souffrant, un Dieu qui a pris sur lui toutes nos infirmités et toutes nos maladies, un Dieu qui a été mis au rang des lépreux mêmes : *Putavimus eum quasi leprosum. Nous l'avons considéré comme un lépreux !* Quel mystère consolant dans un monde pareil ! Comme elle est belle la croix qui rayonne sur de telles misères, et qui ouvre ses bras à de telles victimes ! Comme elle est sublime la religion qui offre de tels motifs de résignation ! Allez donc, mes Sœurs, chasser le démon de la haine et faire régner le Dieu de la charité. *Dæmones ejicite ! — Chassez les démons !*

Vous allez partir, mes Sœurs ! Oui, allez, et pardonnez-moi d'avoir livré à cette pieuse assemblée tout le secret de votre admirable vocation, de lui avoir fait lire la page d'Évangile que vous avez déjà commencé à mettre en action. Il y avait là une belle et utile leçon qu'il fallait mettre en lumière.

Allez maintenant vivre cet admirable Évangile, aux rives lointaines du Japon.

Et nous, qui connaissons mieux le sens de votre héroïque dévouement, nous formons des vœux pour que votre voyage soit heureux, et nous prions pour que là-bas, dans la léproserie qui vous attend, dans la moisson où vous serez de vaillantes ouvrières, vous ayez la consolation de récolter à travers ces corps ravagés par la lèpre de nombreuses et belles âmes pour le Ciel ! Ainsi-soit-il.

UN ANCÊTRE

POUR LA BÉNÉDICTION DU MONUMENT TRUDELLE,
À L'ANGE-GARDIEN, 3 SEPTEMBRE 1911.

*Interroga majores tuos et dicent
tibi.*

(Deut., 32-7.)

Je viens bénir un monument. Laissez-moi vous dire d'abord ce qu'il signifie. Vous y trouverez les motifs de cette cérémonie et de cette bénédiction.

Ce monument est le fruit d'une pensée haute et belle. En l'analysant, je crois y trouver l'inspiration d'un triple amour : de la famille, de la patrie et de la religion. Ce monument glorifie un ancêtre, un patriote et un chrétien.

I.— L'ANCÊTRE

Mouvement de piété filiale qui porte les descendants à interroger les ancêtres, à faire revivre leur souvenir et leurs œuvres. Les études généalogiques ont pris de l'importance et excité l'intérêt. On est curieux de savoir ses origines, de jeter de la lumière sur sa parenté.

Cela est bon, au point de vue de l'histoire ; aussi au point de vue national. La famille est une force :

quand elle a été pure dans ses origines, saine dans ses développements, fidèle dans ses traditions, elle est puissante pour le bien. Il y a donc profit et gloire pour les rameaux à ne pas se détacher du tronc, à puiser dans le sol par les racines la même sève vivifiante.

Dans notre pays, l'éparpillement est forcé. Nombreux enfants, espaces immenses. Après deux cents ans, quand les fils d'un même ancêtre veulent se rechercher, se tendre la main, dans le dédale des voies multiples et des alliances diverses ; quand le fleuve veut remonter à sa source avec toutes les eaux qu'il a recueillies en route, il trouve difficilement sa voie.

Mais l'effort est louable. Il faut féliciter ceux qui le tentent et qui réussissent.

En 1657, un jeune ménage partait de Québec et venait, à cet endroit, fonder un foyer. Ils étaient trois : Jean Trudelle, vingt-huit ans ; Marguerite Thomas, vingt-six ans, et Jeanne, quelques mois.

Le jeune homme, à Québec depuis douze ans, tisserand, marié depuis deux ans à Beauport.

Jeune homme courageux et intelligent. Veut créer un foyer stable et sain : il en plante les racines dans le sol. Il achète une terre de deux par trente arpents, et bâtit sa maison dans la forêt. Aspect de la côte et de l'Île.

Une centaine de familles en tout à Québec, Côte Beaupré et Orléans. Forêt sur cap Diamant. Fleuve silencieux.

Ici il y avait peut-être quatre ou cinq familles de braves. Jean Trudelle se met à l'œuvre. Sa maison

bâtie ici même : ses fondations portent le monument élevé à la gloire de son premier maître.

Saluons l'ancêtre après deux cent cinquante-quatre ans. Saluons le fondateur de cette grande chose, un foyer honnête, fécond et chrétien.

Saluons ce foyer qui va fixer la vie, et la faire rayonner. Douze enfants remplissent l'étroite maison et grandissent sur cette rive, étonnant le fleuve par les échos de leurs rires.

De ces enfants, neuf survivent et fondent d'autres foyers : six à L'Ange-Gardien ; un à Charlesbourg ; deux à Montréal, fondé en 1642 par Maisonneuve.

La vie a jailli elle va désormais rayonner. L'arbre étend et multiplie ses rameaux.

Cinq mille familles aujourd'hui. Vingt-sept prêtres, cent religieuses ; hommes de profession, de métiers divers. Vingt-cinq mille citoyens qui servent la patrie et Dieu.

Et ces fils nombreux ont voulu faire sortir des ombres de l'histoire le grand ancêtre à qui ils doivent leur nom, leur sang, et les belles traditions de leur famille. Groupés autour de ce monument, ils saluent ce vaillant ; à eux se joignent d'autres qui n'ont pu venir. Au nom de tous, je jette avec joie et reconnaissance aux échos de cette rive le nom, désormais historique, de Jean Trudelle, le créateur d'un foyer canadien, le grand ancêtre.

Je veux aussi saluer le brave patriote.

II. — LE PATRIOTE

Cet ancêtre fut un vaillant et intelligent patriote. Et la patrie unit sa voix à celle de sa famille pour le saluer et le louer.

L'acte de cet homme, tel que le racontent les annales tirées des registres paroissiaux et des greffes de notaires. Il se marie à Beauport en 1655 ; en 1657 il prend possession d'un lot de terre que lui concède le Gouverneur. Le lot avait soixante arpents, non défrichés.

Il se met à l'œuvre, et pendant cinquante ans, il nourrit les siens, clève une famille nombreuse, et en 1699 lègue à son fils *Jean* un domaine, un royaume, où pendant cent cinquante ans, se succéderont, et vivront heureux et honorés sept générations de colons, portant le même nom et pratiquant les mêmes vertus. C'est par de tels actes que s'écrit l'histoire de la patrie canadienne. Et ces colons, pionniers de la terre, premiers semeurs de blé, fondateurs de foyers robustes et féconds, sont les pères de la patrie, pères de la nation canadienne.

Leur sang noble et fécond peupla les foyers ; leurs mains vaillantes abattirent les premiers arbres, ouvrirent les premiers sillons, jetèrent les premières semences, lièrent les premières gerbes, sur le sol de la patrie. Leurs noms méritent d'être retenus et leur mémoire de vivre dans le souvenir reconnaissant.

Dieu avait besoin d'âmes vaillantes et françaises pour faire ici ses gestes admirables : Jean Trudelle quitte son pays et sa famille, et présentant à Dieu

la générosité de son cœur et la vaillance de ses bras, il dit : Me voici ! *Adsum* !

La terre canadienne attendait, oh ! depuis si longtemps, le colon laboureur ! Elle ne voyait que le sauvage courir dans ses bois ; et elle portait dans ses flancs des richesses capables de nourrir un monde. Elle voulait, cette terre, louer Dieu plus pleinement ; elle voulait germer les moissons, donner à un peuple vaillant le fruit de son sol fécond ; elle attendait donc l'homme courageux, laborieux, qui frapperait son sein pour en faire jaillir la vie ; elle attendait le bûcheron qui d'une hache agile et vigoureuse ferait la trouée dans la forêt, et y pratiquerait les avenues par où le soleil viendrait porter au sol sa lumière et sa chaleur, elle attendait la semence qui féconderait son sein.

Jean Trudeile se présente : sa hache et sa charrue font l'œuvre attendue : *Adsum*, et la terre donne son fruit.

Il fallait plus encore.

A cette heure, les horreurs d'une implacable guerre déshonoraient notre sol, et la mort planait sur le berceau de la patrie. Bien petit ce berceau. A Québec et dans les environs, trois cents âmes, au plus. Depuis 1635, guerre entre Iroquois et Hurons.

Hurons vaincus malgré la protection des Français. Revanche des Iroquois. Faiblesse de M. d'Ailleboust. Époque des martyrs : Jogues, Brébeuf, Lallemant. . .

L'Iroquois, inspiré du diable, menace de tout détruire. Colonie enveloppée : ennemi dans les bois, les maisons. Le colon est soldat. Deux fusils chez Trudelle. Époque héroïque. Merveilleuse page d'his-

toire. Lutte suprême du vieux paganisme contre le christianisme. Le Christ a besoin de héros : *Adsum* répondent les cent colons, sur qui reposent tous les espoirs. Saluons ces héros, défenseurs de la patrie qu'ils fondent ; défricheurs et guerriers, hache et fusil en mains, ils sont admirables. Labeur et courage : double leçon que prêche ce monument.

III.— LE CHRÉTIEN

Ce qui précède nous montre quel chrétien était Jean Trudelle. Il fut l'appui du missionnaire, marguillier de sa paroisse.

Un fait historique marque bien la foi de ce colon, et ce monument est fait pour le rappeler.

En 1657, la desserte spirituelle était faite par des missionnaires Jésuites. Une trentaine de colons sur la côte. Pas de service régulier. Vers cette époque, un élan se produit. Nouveaux colons se groupent. En 1659 Mgr de Laval, évêque de Pétrée, vicaire apostolique du Canada, arrive à Québec. Son zèle et son talent d'organisation se déploient. Il veut assurer à ses chers colons les avantages d'un service spirituel régulier.

Nous sommes en octobre 1664. Le nombre de colons s'est accru à vingt-deux. Mgr de Laval a décidé de faire une paroisse, vouée en l'honneur des saints Anges Gardiens.

M. de Maizerets, prêtre du Séminaire fondé en 1663, a le titre de curé. On commence le service régulier. Pas de chapelle. Jean Trudelle offre sa maison. La première messe paroissiale y est dite, le

18 octobre. Après la messe, on procède à l'élection de trois marguilliers : Jacques Goulet, premier, Raymond Pagez, deuxième, Pierre Maheux, troisième.

Vingt-deux habitants notables y assistent. Le 5 novembre Mgr de Pétrée confirme l'élection.

Le 28 octobre, les trois marguilliers se réunissent chez Jean Trudelle, décident de faire acquisition d'un terrain pour bâtir une chapelle, au lieu dit *Caput*. La chapelle ne fut ouverte qu'en 1669; jusque là, messe paroissiale dite chez Jean Trudelle.

Done, pendant cinq ans, la maison de ce colon fut la maison de Dieu.

Double foyer. Famille élevée au pied de l'autel. Le matin, l'autel se dresse. Le Christ y vient, hôte divin ; les anges l'enveloppent. Le dimanche, tous les colons s'y rassemblent. L'office liturgique s'y déploie avec solennité. Le curé y prêche.

C'est la maison bénie entre toutes. *Domus mea*. Preuve que cette famille était chrétienne ; assurance que Dieu la bénit. Heureux ancêtre, et heureux descendants ! Cette bénédiction circule à travers les générations. *Beatam me dicent omnes generationes !* Ce monument est l'action de grâces permanente.

Quand vous passerez ici, saluez. Un grand chrétien a vécu sur ce coin de terre. Dieu fut dans son cœur et dans sa maison. L'amour de la maison de Dieu.

Jean Trudelle au lit de la mort. *Dilexi decorem domus tuæ... Latatus sum... in domum Domini ibimus !*

L'INVESTITURE DES APÔTRES (1)

“ Les onze s'en allèrent en Galilée, sur une montagne où Jésus leur avait donné rendez-vous. Et Jésus s'approchant leur parla ainsi : Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et leur enseignant à observer tout ce que je vous ai commandé. Et voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.”

(MATTH., XXVIII, 16-20.)

EXCELLENCE,

MESSEIGNEURS,

MES FRÈRES,

C'est par ce récit d'une grandeur incomparable que s'achève l'évangile de saint Matthieu. Dans un décor qui est devenu familier à nos mémoires et à nos esprits, nous voyons se dérouler une scène incomparable, la première investiture apostolique, nous voyons énoncer par les lèvres mêmes du Fils de Dieu la première mission des Apôtres.

La mission que Notre-Seigneur Jésus-Christ était venu remplir ne pouvait pas être renfermée dans le

(1) Sermon prononcé à la consécration épiscopale de Mgr O.-E. Mathieu, comme premier évêque de Régina, dans la Basilique de Québec, le 5 novembre 1911.

(2) Mgr le Délégué Apostolique.

cadre étroit de sa vie terrestre. Il fallait que son verbe franchit les limites de la Judée et de la Galilée, il fallait que son royaume visible s'étendit jusqu'aux extrémités de la terre et restât appuyé sur une autorité visible.

Pour réaliser ses promesses et mettre à exécution son programme, Jésus-Christ devait se survivre en des hommes choisis par lui, à qui il déléguerait ses pouvoirs et qu'il constituerait ses représentants, ses envoyés.

Ces hommes choisis qu'il a tirés de la foule et initiés à son ministère, il faut qu'il les investisse de leur mission. C'est pour cela qu'il les a rassemblés sur une montagne, près du lac de Génézareth, et c'est à cette étonnante investiture que nous fait assister le récit de saint Matthieu.

Le spectacle que vous avez sous les yeux ce matin, mes Frères, l'imposante cérémonie de cette consécration épiscopale, ne sont rien autre chose que la répétition essentiellement identique du récit inspiré. Dans l'Église immortelle du Christ, rien ne meurt de ce qu'y a mis son divin Fondateur. Après vingt siècles, elle s'appuie toujours à la même pierre angulaire, elle remplit la même mission, prêche la même doctrine, exerce les mêmes pouvoirs. Chaque fois qu'un élu de Dieu vient allonger d'un nouvel anneau la chaîne apostolique, le Christ, toujours vivant dans son Église, intervient dans la personne d'un successeur des apôtres, affirme de nouveau son autorité au ciel et sur la terre, et transmet intacts les prérogatives, les droits et les devoirs de la divine ambassade.

Vingt-deux fois déjà, sur ce rocher de Québec, montagne vraiment bénie, s'est déroulée la scène évangélique. Vingt-deux fois, des hommes, tirés de la foule par les impénétrables desseins de la Providence, sont venus s'agenouiller en cette Basilique, pour recevoir la consécration qui fait entrer en possession de l'héritage apostolique.

Nous voici, aujourd'hui encore, rassemblés sous ces voutes vénérables pour être témoins du même prodige. Rarement, il a revêtu à nos yeux un pareil éclat ; rarement il a éveillé d'aussi universelles sympathies. Je voudrais en dégager la haute et utile leçon qu'il renferme pour le peuple chrétien. Il me suffira pour cela de commenter brièvement les paroles divines qui furent prononcées dans la scène impressionnante où fut constitué le premier collège apostolique et où furent consacrés les premiers ambassadeurs du Christ.

Deux actes essentiels résument cette scène, deux effets principaux résultent de ces paroles :

1° Une autorité divine est transmise aux apôtres avec promesse de perpétuité : " Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre ; voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles."

2° Les apôtres reçoivent avec cette autorité la mission d'évangéliser le monde : " Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit."

Fixons un moment notre pensée sur cette autorité et sur cette mission qui constituent l'investiture apostolique.

I

Que dans toute société bien organisée il faille une autorité qui en rassemble les éléments multiples et divers pour les former en un tout bien ordonné : personne ne saurait le révoquer en doute. Dans tout corps social, l'autorité est source de vie, principe de perfection, condition de vrai progrès et d'accroissement dans le bien.

Jésus-Christ voulut fonder sur la terre une société, qui aurait pour mission de réaliser son plan divin, d'administrer les admirables trésors de sa Passion et de gouverner les âmes rachetées dans son sang. Le divin Architecte, en traçant les plans de cet immense édifice, a eu, comme principal souci, celui de l'asseoir sur l'autorité comme sur une base inébranlable.

Dans ce Royaume visible, il fallait une autorité visible. De même que pour la vie intérieure des âmes, il avait institué le sacrement de son amour, l'Eucharistie, qui renferme son corps, son sang, son âme, sa divinité ; ainsi, pour le gouvernement extérieur de ces âmes, il institue le sacrement de son autorité : l'ordre, dans lequel il fait passer en permanence toute l'autorité, toute la puissance qu'il tient de son Père : "Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre ; je vous envoie comme mon Père m'a envoyé ; tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel. Qui vous écoute, m'écoute, qui vous méprise, me méprise."

Aussi, quand les Apôtres ont reçu cette plénitude du sacrement de l'Ordre, ils sont comme des hosties

vivantes ; toute l'autorité du Christ repose en eux. Quand ils se montrent au peuple, ils n'hésitent pas à dire : *Pro Christo legatione fungimur* : " Nous remplissons près de vous les fonctions du Christ." Ils enseignent : c'est le Christ qui enseigne ; ils jugent : c'est le Christ qui juge ; ils commandent : c'est le Christ qui commande. A ce point que toute soumission ou toute résistance, tout honneur ou toute injure va de leur personne sacrée à la personne même du Christ.

Mais les Apôtres vont disparaître. Eux partis, où sera le Christ. Il faut que le sacrement de l'autorité reste, comme les autres, un organe essentiel du Royaume visible. Le Maître y a pourvu en ajoutant à la transmission de son pouvoir une promesse de continuité permanente : " Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles." Avec son autorité, il donne donc le pouvoir de la communiquer aux autres. Il bénit les mains de ses apôtres, et ces mains devenues fécondes, imposées sur d'autres têtes, créeront l'épiscopat. Et ainsi il leur a donné une force génératrice spirituelle qui transmet son autorité.

C'est ce prodige de la transmission de l'autorité divine dont vous venez d'être témoin. Le ministère du Pontife a constitué un autre Christ, le simple prêtre est devenu évêque. Quand ce nouvel évêque, mitre en tête et crosse en main, passera dans vos rangs pour vous bénir, vous vous inclinerez devant lui comme devant une hostie contenant toute l'autorité de Jésus-Christ.

II

Avec le pouvoir, qui l'établit Prince de l'Église, le nouveau Pontife reçoit la mission qui lui ouvre les routes de l'apostolat et lui confie les âmes auprès desquelles il devra exercer ses fonctions au nom du Christ : *Euntes ergo, docete omnes gentes* : " Allez donc, enseignez toutes les nations."

Quelle scène, mes Frères, que celle des apôtres se partageant le monde pour le conquérir !

Déjà, au sortir du Cénacle, dès les premières prédications de Pierre, ils avaient eu comme une vision de l'immense moisson d'âmes qu'ils avaient à faire. Dans l'assemblée cosmopolite des convertis de la première heure, presque toutes les races étaient représentées. C'était comme les pionniers qui allaient ouvrir les canaux par où la rédemption devait couler sur le monde.

Les chefs vont donc aller à ces peuples, pour leur porter la bonne nouvelle. La mission donnée par le Maître est formelle : " Allez, enseignez toutes les nations." La séparation, les cruels départs, les courses lointaines sont une condition de la noble ambassade qui leur est confiée.

Et voici Pierre qui leur distribue l'Univers, avant d'aller prendre possession de la capitale du monde. André part pour la Scythie, Jean pour l'Asie Mineure, Jacques pour l'Espagne, Jude pour la Mésopotamie, Simon pour l'Égypte et la Perse, Thomas et Barthélemy pour l'Inde et l'Arménie, Matthieu pour l'Éthiopie, et Paul, puissant comme une armée,

promène son verbe conquérant de l'Orient à l'Occident.

Docete omnes gentes. C'est la mission qui s'accomplit, c'est l'ordre du Maître qui s'exécute. L'âme des apôtres est comme travaillée par une force d'expansion merveilleuse. L'Évangile est en marche ; le verbe divin retentit jusqu'aux extrémités de la terre. Depuis vingt siècles les envoyés du Christ n'ont pas cessé d'entendre et de pratiquer le divin commandement. Il se sont relevés sur toutes les routes, se transmettant le mot d'ordre, travaillant à étendre et à affermir le règne de Dieu dans les âmes.

Ce mot d'ordre, il retentit encore aujourd'hui à l'oreille d'un nouvel apôtre. A lui aussi le commandement divin impose le sacrifice du départ, de la séparation, des courses lointaines. *Euntes ergo* : va, dit le Christ à son ambassadeur, quitte un diocèse dont tu es l'ornement, où tu as dépensé les plus belles et les plus fécondes années de ton sacerdoce. *Euntes ergo* : quitte ta ville natale, ce Québec où tes exceptionnelles qualités de cœur et tes remarquables vertus sacerdotales t'ont fait comme une atmosphère de chaudes sympathies et d'universelle gratitude. *Euntes ergo* : quitte une famille dont tu es l'appuie, l'orgueil et la joie, et où ton départ va creuser un vide si cruel. *Euntes ergo* : quitte cette maison que tu as si bien faite tienne, ce cher vieux Séminaire où tu fus brillant élève, docile et pieux, professeur aimé, directeur totalement, paternellement dévoué, supérieur sympathique et respecté, et où tu avais formé le rêve si bon de dormir le dernier sommeil à côté de tes collègues, tout proche et

comme dans le rayonnement de la tombe du Vénérable Monseigneur de Laval.

Euntes ergo : Pars, va porter le double bienfait de ton autorité et de ton amour à l'Église lointaine qui t'attend avec des tressaillements de joyeuse impatience, et qui a hâte d'accueillir et de posséder celui qu'elle nomme déjà son Pasteur et son Père.

Euntes ergo, docete omnes gentes. Et cette mission ouvre à nos yeux le champ du labeur où ce nouveau successeur des apôtres va fonder une Église nouvelle, créer comme une nouvelle province du Royaume visible de Jésus-Christ.

Sur ces vastes prairies de l'Ouest canadien, l'apostolat catholique a déjà tracé des routes lumineuses et creusé des sillons fertiles. Il y aura bientôt cent ans que l'Église y envoya ses zélés missionnaires. Les moissonneurs d'âmes y ont précédé les moissonneurs de blé. Ils ont vécu là, dans la plaine, à travers la forêt, au bord des lacs, quelques-unes des suolimes pages de l'histoire religieuse du monde. Comment, en pareil jour, ne pas nous souvenir, avec une légitime fierté, que les intrépides pionniers de cette gigantesque entreprise d'évangélisation furent des fils de l'Église de Québec ? que ce fut cette Église qui donna les premiers chefs de ces chrétientés naissantes, les héros de cette épopée, où chaque acteur nous apparaît comme auréolé par la gloire du martyre !

Vraiment elle est belle la mission qui envoie l'évêque d'aujourd'hui sur les traces bénies et glorieuses des Provencher, des Taché et des Grandin ; qui l'associe aux labeurs si foncièrement apos-

toliques de l'admirable épiscopat qui gouverne à l'heure actuelle l'Église du Nord-Ouest !

Oui, c'est une belle mission, et difficile aussi, et bien capable de tenter, par ses difficultés mêmes, le zèle d'un véritable apôtre.

Docete omnes gentes! C'est bien à la lettre que s'applique aujourd'hui la mission donnée par Jésus-Christ à ses apôtres.

Là-bas se précipitent et se heurtent des flots de peuples divers poussés par les hasards de l'émigration, et faisant au gré des intérêts l'envahissement tumultueux de la terre canadienne. La diversité des origines, des traditions et des langues s'y complique encore de la diversité des rites. L'organisation du culte s'y trouve de la sorte entravée par des problèmes difficiles et inquiétants.

C'est pour mieux résoudre ces problèmes et faciliter l'évangélisation de ces peuples nouveaux que le vaillant archevêque de Saint-Boniface a voulu détacher une partie considérable de son vaste diocèse, et y tailler le domaine d'une nouvelle Église. Nous savons avec quels soucis d'apôtre il s'est préoccupé de pourvoir aux besoins de cette Église et quels souhaits anxieux il a formé pour qu'elle eut un chef selon le cœur de Dieu, un vrai pasteur d'âmes. Nous savons aussi quelle consolation reconfortante a apportée à son cœur la nomination du titulaire actuel.

Volontiers nous mêlons notre joie à la sienne. Après avoir donné à Saint-Boniface son premier évêque, Québec est heureux de fournir encore le première évêque de Régina. C'est un nouvel anneau

à la belle chaîne de dévouements apostoliques qui relie les deux églises.

Euntes ergo : partez donc avec courage, noble ambassadeur du Christ, héritier des apôtres pêcheurs d'homme. Dans la nuit d'erreurs, d'ignorance et de haines qui s'est répandue sur les vieilles chrétientés, plusieurs de ces pêcheurs d'hommes, vos frères, se plaignent de travailler en vain, et répètent amèrement la parole de Pierre : " Maître, nous avons travaillé toute la nuit et nous n'avons rien pris." Vous, en partant pour ces régions où s'allument les feux d'une aurore, indécise encore, mais pleine de promesses, prêtez une oreille et un cœur confiants aux doux commandements du Maître : *Duc in altum, et laxate retia vestra in capturam* : " Au large ! jetez vos filets dans les eaux un peu troublées où vous allez ancrer votre barque de pêche."

Régina, c'est la mer montante, gonflée des eaux qu'y charrient les fleuves migrants ; c'est le lac poissonneux que les filets d'un vrai pêcheur d'hommes ne sauraient fouiller en vain. Le travail y sera dur, la vague un peu méchante parfois. Mais aidé par l'excellent équipage d'un clergé pieux et zélé, qui vous aime déjà, qui salue en vous le pilote envoyé de Dieu, allez sans crainte : *duc in altum*.

Celui qui vous commande de jeter vos filets vous promet que la pêche sera bonne : *laxate retia vestra in capturam*. Vos filets se rempliront jusqu'à se rompre, et comme Pierre vous déposerez un jour aux pieds du bon Maître le fruit de votre pêche et le cri de votre reconnaissance.

Au nom de l'Église du Canada, dont tous les chefs vous font en ce moment une si glorieuse couronne, au nom de ces prêtres et de ces fidèles, qui vous apportent ici le témoignage d'une si profonde estime et d'une si réconfortante sympathie, souffrez, Monseigneur, que je forme des vœux pour la réalisation de ces espérances, et que, dans le souhait de la sainte liturgie, je mette les souhaits de tous pour l'Église de Régina et pour son premier et si digne évêque : *Ad multos et faustissimos annos!*

TROISIÈME CENTENAIRE DE LOUIS HÉBERT

POUR LA CONSÉCRATION AU SACRÉ-CŒUR DE
L'AGRICULTURE ET DE LA COLONISATION (1)

*“ Domini est terra et plenitudo
ejus.”*

(Ps. 23.)

Cérémonie de ce matin est une improvisation hâtive pour remplacer une fête qui s'annonçait grandiose et impressionnante.

On n'a pas voulu laisser passer inaperçu le Troisième Centenaire de Hébert. Idée très bonne. On a choisi cette chapelle, que le Séminaire a mise à la disposition du Comité. Choix excellent. Nous sommes ici sur le coin de terre bénie où, il y a trois cents ans, Hébert faisait ses premiers défrichements, et prenait possession de la terre canadienne.

On m'a demandé de parler. Ma parole sera improvisée, comme le reste, et je regrette de ne pouvoir faire le discours que mériterait un pareil sujet.

Deux pensées : ce qui nous réunit ici, c'est le besoin de dire merci à Dieu et aux hommes ; à Dieu pour la part d'héritage qu'il nous a donnée, aux hommes qui nous ont fait entrer et qui nous ont maintenus dans cet héritage. C'est ensuite le

(1) Dans la chapelle du Séminaire de Québec, le 4 septembre 1917.

désir de prouver notre reconnaissance à Dieu en lui faisant hommage de notre héritage et en le lui consacrant par un acte public et solennel.

La terre est au Seigneur qui l'a faite. Il en reste le Maître incontestable. Mais il l'a faite pour la mettre à l'usage de l'homme. Chaque peuple y reçoit sa part qui lui échoit à l'heure voulue par la Providence.

Il est des peuples élus que Dieu fait entrer dans des Terres Promises, pour qu'ils y remplissent des missions spéciales. A la suite du peuple Hébreu, introduit par Josué au pays de Canaan, l'histoire nous offre de nombreux exemples de ces choix providentiels qui mettent une race élue sur le chemin d'une Terre Promise.

Le Canada n'est-il pas notre Terre Promise? Belle histoire. Les attentes, les préparations. Ceux qui viennent et ne sont pas élus. Champlain : l'organisateur, le Josué. Puis Hébert ! C'est lui qui nous fait entrer dans l'héritage : il nous fixe au sol.

Civiliser : fixer foyers, créer des liens avec la terre.

Le don de Dieu : terre canadienne. Un don royal. Beauté, fécondité. Terre faite pour fixer les cœurs, pour y dresser des clochers, pour y fonder foyers solides et peuplés. Merci à Dieu !

Merci à Hébert ! Pionnier providentiel : *Manus Domini cum illo*. Difficultés : pas d'encouragements. Les exploités : la dynastie en était déjà fondée. Elle veut tuer ce premier projet de colonisation. Hébert tient avec ténacité. Instrument de grands desseins, il a une vue claire, une volonté qu'on ne trouble pas. Honneur et merci à lui !

Merci aux familles qui l'ont secondé et imité. Héros de nos champs, conquérants du sol, bienfaiteurs de notre race.

Défendons cet héritage ! Gardons-le ! Le pacte entre Dieu et le peuple choisi : pas d'alliance avec les idolâtres !

Les idoles sont dressées. Idées fausses ; vie facile ; course aux plaisirs ; luxe, alcool ; esprit de chicane ; injustice. Idoles abominables : la sainte alliance menacée.

Il faut renouer, resserrer le pacte. Pour cela : consécration au Sacré-Cœur.

Le dernier cri du peuple traître : *Nolumus hunc regnare super nos*. Le châtiment.

Nous venons dire : *Adveniat regnum!* Acte bien grave et significatif. L'aboutissement pratique d'un culte qui naquit avec la colonie. Marie de l'Incarnation. Campagne du P. Resther. Le grand courant. Prise de possession du sol, des paroisses et des foyers par statues dressées, intronisations et consécérations.

Domini est terra! Façon excellente de le reconnaître.

A bas les idoles ! Qu'il règne, Lui, sur esprits, cœurs, volontés ; sur nos foyers. Sur nos terres fertiles pour en éloigner les fléaux, pour y garder peuple fort et pieux ; sur nos forêts pour les soustraire à malédiction des blasphèmes, pour que l'appel des terres neuves soit entendu, que le domaine s'élargisse, que les enfants ne fassent pas comme le prodigue qui prend sa part et s'en va.

Colons, paroisses naissantes. Nécessité de s'agripper au sol en face des dangers qui nous menacent, **Heure grave.**

UN GRAND PATRIOTE CATHOLIQUE

CARL LUEGER

BOURGMESTRE DE VIENNE(1)

I

CONQUÊTE POLITIQUE

Douces et réconfortantes sont les voix qui montent de certains tombeaux : voix des grandes pensées et des courageux exemples, des nobles discours et des belles actions, où se prolonge la saluaire influence de ceux qui ont passé en faisant le bien. Ne laissons pas le silence envelopper la tombe des bienfaiteurs de l'humanité. Gardons bien vivant ce que la mort n'a pu toucher : les créations de leur génie et les fruits de leurs labeurs. Écoutons les morts qui parlent.

*

* *

Le 10 mars 1910, mourait, à Vienne, Carl Lueger, qui, depuis 1897, remplissait dans sa ville natale les hautes fonctions de bourgmestre. Ce fut dans la capitale et dans le pays tout entier un deuil général.

(1) Étude publiée sous forme de tract pour les " Lectures Sociales populaires ", en 1912.

Vienne fit à son maire des funérailles grandioses. Quand on songe à la lutte gigantesque livrée par Lueger aux colères et aux haines si longtemps déchaînées contre lui, et que, d'autre part, on voit sa tombe comme auréolée par les hommages de la sympathie universelle, on comprend la valeur de l'homme et la puissance conquérante de son œuvre.

Lueger nous apparaît comme l'une des figures les plus captivantes de notre époque. Il se dresse au seuil du vingtième siècle comme l'un des plus héroïques champions de l'action sociale catholique, et il fait rayonner sur son pays une gloire qu'il est salutaire de contempler. C'est un mort qui parle, et dont la voix mérite d'être écoutée.

*

* *

“ Je suis un enfant de Vienne. Je descends de paysans. Mon père était un homme de valeur, vigoureux et rustique comme les arbres qui bordaient la ferme de ses parents.” C'est Lueger qui établit ainsi ses quartiers de noblesse et indique de quelle source pure a jailli la sève vigoureuse qui circule en lui.

Étudiant en droit à l'Université de Vienne, avocat à la Cour d'Appel, conseiller municipal, puis maire de la ville : telles sont les étapes, tel est le cadre de sa vie publique. Quand on voit la façon dont il a rempli ce cadre et suivi ces étapes, on est étonné du peu de place qu'y tiennent les soucis de la vie privée. En réalité il ne vécut que pour sa ville

natale, et concentra sur elle toutes ses énergies et aussi toutes ses tendresses. A ceux qui lui conseillaient de se marier, il répondait qu'il n'en avait pas le temps. D'ailleurs, Vienne lui tenait lieu de tout, elle était " sa femme ", comme il se plaisait à le dire.

*

* *

L'Autriche était alors profondément atteinte par le chancre du judaïsme maçonnique, et sa capitale, Vienne, en était littéralement rongée. Le juif y dominait partout : au Ghetto sordide, pour ruiner l'artisan en l'enlaçant dans ses brocantages usuraires ; au Barreau, pour mettre ses malversations à l'abri des lois ; au théâtre et à la librairie, pour corrompre ceux qu'il voulait perdre ; à la banque, pour étendre ses filets sur toutes les opérations du commerce et de l'industrie ; au journal, pour façonner à sa guise l'opinion publique et l'empêcher de s'inquiéter des plus formidables scandales.

C'est en face de cette puissance occulte, oppressive et corruptrice que se dressa Lueger. Au lieu de se contenter, comme tant d'autres, de gémir sur les malheurs de sa patrie, et de se croiser les bras dans une attitude de désolation tragique mais impuissante, il s'arma pour les bons combats, et fondit avec intrépidité sur l'ennemi, bien résolu de triompher ou de mourir sur le champ de bataille.

*

* *

De 1878 à 1887, on le suit avec un intérêt mêlé de stupéfaction dans ses interminables campagnes électorales, à travers les arrondissements de Vienne. Il promène de cabaret en cabaret, de réunion en réunion, sa mâle et claire éloquence. Partout, il prêche la guerre au judaïsme triomphant, dénonce, avec son verbe qui cingle comme un fouet vengeur, les abus énormes du régime établi, cherche à faire pénétrer dans les esprits l'idée d'une réforme économique nécessaire, rallie autour de sa personne tous ceux que révolte la tyrannie des maîtres du jour et recueille sans broncher les railleries et les injures qui pleuvent sur lui.

En 1883, il siège au Conseil municipal et forme avec le Dr Gessmann le fameux "parti des deux". Son courage grandit devant l'obstacle et sous les coups de ceux qu'il démasque. Les échecs mêmes n'enlèvent rien à son impétuosité et à sa belle audace. Il se multiplie, prononce jusqu'à cinq ou six discours dans une seule soirée et déploie sur tous les champs de bataille à la fois les ressources de son éloquence si populaire. Pendant qu'il parle, son compagnon d'armes, le Dr Gessmann, manie la plume et rédige avec un zèle inlassable les deux petites feuilles hebdomadaires qu'ils appellent pompeusement "leur presse".

*

* *

Tandis que Lueger livrait, presque seul, cette bataille de géant, un mouvement chrétien-social se dessinait et s'organisait, sous l'influence d'un

journaliste, le baron de Vogelsang. Protestant de marque converti, gentilhomme à l'âme haute et aux idées claires, Vogelsang faisait dans son journal une campagne vigoureuse et intelligente en faveur des principes de l'ordre social chrétien. Ses enseignements furent compris par une élite de gentilshommes et d'ecclésiastiques distingués, qui se groupèrent autour du journaliste catholique et résolurent de combattre le régime d'oppression et de mort qui pesait sur l'Autriche.

Lueger, introduit dans ce cercle choisi, pressentit qu'il trouverait là les appuis dont il avait besoin. Au contact de ces hommes à vues larges et désintéressées, au catholicisme intégral et militant, il acheva de se dépouiller des quelques préjugés que son éducation universitaire lui avait enseignés contre le rôle social de l'Église. Se sentant d'accord avec eux sur la nature du mal et sur les moyens de le guérir, il résolut d'être, lui aussi, un chrétien-social et de mener à l'assaut du libéralisme économique et religieux l'armée d'élite que la Providence lui mettait en mains.

C'était en 1887. Cette année marque une date importante dans la vie de Lueger. Elle ouvre, en réalité, le beau chapitre de son action sociale. Le vaillant lutteur va sortir de l'isolement où son magnifique courage s'épuisait en efforts peu fructueux. Il devient chef de parti. Ses exceptionnelles qualités de cœur et d'esprit, sa hardiesse et sa droiture de chrétien en font un chef idéal, un vrai meneur d'hommes.

Le 23 septembre 1887, il prononça son premier discours dans l'association chrétienne sociale du Dr Psenner. La même année, il organisait, avec le Dr Gessmann, le grand banquet donné à Vienne en l'honneur du jubilé sacerdotal de Léon XIII, afin de célébrer le grand Pape "social". Le valeureux bataillon des chrétiens-sociaux sonnait la charge. Entraîné par un tel capitaine, il marchait à la victoire.

Lueger faisait partie du Conseil municipal de Vienne depuis 1877. Mais il s'y trouvait trop isolé pour que son influence pût s'exercer efficacement. Et cependant, c'est là qu'il fallait porter la guerre, parce que là surtout s'étaient les scandales du régime.

Vienne gémissait sous l'oppression du gros capitalisme juif international. Grâce à la vénalité et à la corruption soigneusement cultivées dans les mœurs électorales, le pouvoir municipal restait entre des mains indignes, qui le faisaient servir à d'inavouables passions et aux pires brigandages. Il fallait prendre à tout prix cette citadelle de la juiverie maçonnique. Lueger monta vaillamment à l'assaut, avec les chrétiens-sociaux qui venaient de s'organiser et de se mettre sous sa conduite.

Le succès ne tarda pas à couronner les généreux efforts des assaillants. A partir de 1890, on vit la citadelle, jusque là réputée imprenable, se désagrégier pièce à pièce sous les coups des vigoureux démolisseurs. En 1893, par la brèche béante, Lueger introduisit quarante-six braves combattants. La panique affolait les assiégés, qui se sentaient perdus.

Aux élections de 1895, les chrétiens-sociaux enlevaient soixante-quatre sièges, n'en laissant que soixante-six aux libéraux et six aux indépendants. C'était le prélude de la grande victoire.

L'élection du bourgmestre eut lieu le 29 mai. Les libéraux laissèrent nommer Lueger, convaincus qu'avec une majorité trop faible il ne pourrait gouverner, et que cette impuissance entamerait son prestige. Lueger vit le piège et refusa d'accepter le mandat.

Alors se joua cette fameuse tragi-comédie, dans laquelle on vit le judéo-magyarisme et les puissances coalisées de la bourse mettre tout en œuvre pour fermer au grand leader des chrétiens-sociaux l'accès de la première magistrature de la capitale.

Le refus de Lueger nécessita une campagne électorale, qui accrut la majorité des chrétiens-sociaux : 92 furent élus. C'était plus des deux-tiers. Le 29 octobre 1895 Lueger fut de nouveau élu maire, par 93 voix sur 138. Sur refus par l'empereur de confirmer l'élection, un nouveau vote fut pris, et Lueger réunit encore une forte majorité. Le ministère, furieux, répondit par la dissolution du Conseil.

Le libéralisme aux abois espérait par ces coups d'audace décontenancer le jeune parti et en imposer aux électeurs. Les élections qui suivirent montrèrent que la tactique était plutôt malhabile : 96 anti-libéraux furent élus contre 46 libéraux. Le 18 avril 1896, le choix des conseillers se portait pour la quatrième fois sur Lueger, qui fut nommé bourgmestre. A bout de ressources, le ministère força l'empe-

reur à intervenir personnellement et à demander au maire élu de se désister. Lueger, se rendant au désir de son souverain, refusa une fois de plus le mandat qui lui était offert.

Un an plus tard, à la mort du bourgmestre intérimaire, il fut élu pour la cinquième fois. La volonté populaire s'affirmait avec une persistance qui découragea le ministère : l'empereur confirma enfin l'élection que le peuple imposait.

Avec la prise de possession par Lueger du fauteuil de bourgmestre, l'idée sociale-chrétienne entrait dans la troisième phase de son développement, celle du complet épanouissement et des derniers triomphes. Vienne lui était conquise. Le libéralisme avait disparu du Conseil municipal, et avec lui prenait fin le honteux asservissement de la cité. La liberté si chèrement conquise va maintenant porter ses fruits.

II

RÉFORME ÉCONOMIQUE

La victoire n'est pas bienfaisante à tous les combattants. Si l'ivresse de la bataille exalte le courage et inspire l'héroïsme, l'ivresse de la gloire donne souvent le vertige et prépare des chutes pitoyables.

Pour triompher sans péril, il faut avoir combattu sans égoïsme. Le succès est la pierre d'achoppement de tous ceux qui le recherchent pour lui-même, et qui ne lui demandent rien autre chose que la jouissance de biens vulgaires et la satisfaction d'ambitions personnelles. Les causes qui réussissent ne béné-

ficient de leur succès que dans la proportion où ceux qui les défendent ont su pratiquer un généreux désintéressement. Aussi, la valeur d'un homme se mesure à l'usage qu'il fait de son triomphe plus qu'à la vaillance déployée dans la lutte. Savoir profiter de la victoire et lui faire produire tous ses fruits est donc la marque d'une âme vraiment supérieure.

Telle était l'âme de Carl Lueger. L'esquisse rapide de la bataille si longue et si courageuse qu'il livra pour arracher le pouvoir des mains indignes qui le détenaient nous a fait admirer le lutteur intrépide, le chevalier sans peur et sans reproche. Nous l'apprécierons davantage maintenant, et nous prendrons la vraie mesure de son âme en étudiant l'usage qu'il fit du pouvoir et en constatant la merveilleuse fécondité de son triomphe. Grand dans la lutte, il nous apparaîtra plus grand encore dans la victoire ; et la leçon de ses œuvres sera plus instructive et plus salutaire que la leçon de ses combats.

Lueger n'était pas un théoricien, ni un bureaucrate. Ce qu'il faisait, il le faisait de toute son âme, avec une véritable passion. Au lieu de poursuivre un idéal toujours fuyant, dans des rêves irréalisables, il s'appliqua à mettre en pratique l'idéal très simple et très net qu'il s'était fait de l'ordre social, inspiré et vivifié par le christianisme.

Il avait en tête, quand il prit possession du fauteuil de bourgmestre, tout un plan de réforme et de politique municipale. Il voulait débarrasser la ville des compagnies de capitalistes étrangers qui l'exploitaient, rajeunir la vieille cité, l'embellir, la pourvoir de sources d'énergie électrique, tripler ses approvi-

sionnements d'eau potable, la doter d'établissements de bienfaisance modèles, créer des caisses d'épargne et de crédit, relever le sort des employés de la ville, multiplier les écoles et y mettre en honneur l'enseignement de la religion.

Ce plan magnifique, il l'a réalisé à peu près en entier, dans un peu plus de douze ans. Nous esquisserons à grands traits les principales transformations matérielles et morales opérées dans Vienne, sous l'influence de ce maire si digne d'être connu et d'être imité par tous les chefs de nos cités catholiques.

Parmi les réformes économiques qu'il faut mettre au crédit de Lueger, l'une des plus importantes est sans contredit la municipalisation des services publics. Cette œuvre en est une qui ne va pas sans danger, et les économistes ne manquent pas de discuter longuement ses avantages et ses inconvénients. L'exemple de Lueger montre que, bien comprise, dirigée avec compétence et intégrité, la municipalisation peut réussir, et, dans ce cas, constituer un bienfait pour les administrés.

Dans une question si débattue, le bourgmestre de Vienne, fidèle à ses habitudes, mit de côté toutes les considérations théoriques et les troublantes hypothèses. Il ne vit qu'une chose : des capitalistes étrangers empochant les revenus que leur faisait gagner le public, et laissant la ville à peu près sans lumière, avec un réseau de communications absolument insuffisant. Il prit des moyens efficaces pour mettre ces revenus aux mains d'une administration intègre et les faire servir à l'embellissement de la

ville et au bien-être des citoyens. Qui pourrait l'en blâmer ?

*

* *

La première tentative de municipalisation fut faite pour soustraire la ville aux effets désastreux des contrats passés avec l' " Imperial Continental Gas Association ", lesquels contrats attribuaient aux banquiers anglais de très gros profits, et assuraient à Vienne un service d'éclairage absolument détestable.

Pour municipaliser cette industrie, le nouveau bourgmestre avait besoin de capitaux. La haute finance le boycotta. Mais Lueger n'était pas homme à capituler. Son énergie optimiste finit par triompher de l'obstacle. La " Deutsche-Bank ", de Berlin, prêta les soixante millions nécessaires à la construction des usines.

Avec ce nerf de guerre, le bourgmestre mena les choses vigoureusement, et les résultats ne tardèrent pas à justifier ses efforts et son plan. Dès la première année, la Commune réalisait un gain net de cinq millions, éclairait gratuitement les édifices et les rues de la ville, payait en sus le million des frais.

Vienne, maintenant, brille dans une merveilleuse parure de lumière. Ni Paris, ni Londres ne resplendissent d'un pareil éclat. Les quartiers les plus reculés ont leur collier de diamants... et le citoyen paie moins cher que dans les humbles villes de province. L'an 1904 vit l'entreprise arriver au terme de son développement : la ville institua, cette

année-là, une usine de gaz à eau, qui est la plus grande et la plus parfaite de l'Europe.

Pour rendre cette réforme vraiment bienfaisante, Lueger se préoccupa du sort fait aux employés du gaz. En cas d'invalidité, après dix ans de service, ils touchent quarante pour cent de leur salaire ; ce taux augmente de deux pour cent, chaque année ultérieure, jusqu'à concurrence du salaire total. Et malgré cela, la municipalisation du gaz rapporte aux finances de la ville, bon an mal an, une somme de quatre à cinq millions de couronnes. Les Viennois ne regrettent pas le "clair-obscur" des capitalistes anglais !

*

* *

Ils ne regrettent pas davantage le misérable service de tramways que Lueger arracha des mains de deux sociétés, qui avaient su faire prolonger leurs contrats jusqu'en 1925. Les négociations furent longues et difficiles. Il fallait faire un emprunt de 285 millions ! L'intrépide chef du Conseil ne se laissa pas effrayer par ce chiffre troublant. Le crédit de la Commune avait bénéficié de sa sage et honnête administration. Il put contracter son emprunt et mettre sous le contrôle de la ville un service public en détresse.

Le succès, ici encore, couronna ses efforts, au-delà de toutes les espérances, et déjoua les calculs des prudents économistes. Avec la municipalisation, les tarifs furent abaissés, le réseau s'étendit jusqu'au faubourgs et aux villages environnants. L'électricité remplaça avantageusement, comme force motrice,

les bêtes poussives qui, jusque-là, avaient véhiculé les Viennois. Malgré ces coûteuses améliorations, le Conseil municipal retire, tous les ans, du service des tramways, un bénéfice net de trois millions de couronnes.

Là encore, Lueger voulut faire œuvre vraiment sociale, en étendant jusqu'au personnel des employés les bienfaits du régime nouveau. Il créa pour eux une caisse de pensions et une caisse des pauvres; il diminua aussi notablement la durée de leur service quotidien. Par contre, le bourgmestre exigea que ses coopérateurs se montrassent serviteurs du public en toutes choses. Aux employés qui prêtaient le serment, il avait l'habitude de dire : " Traitez le public en douceur, aussi gentiment que possible. Supportez avec patience les murmures et les discours violents. Il vaut mieux, en ces cas, faire la sourde oreille. C'est ma pratique, et je m'en trouve bien ! "

*

* *

Lueger fut toujours l'ami des humbles. Le sort du petit commerce et de la petite industrie attira sa plus sympathique attention. Il fit réduire les charges trop lourdes qui pesaient sur les corporations et les petits commerçants, et augmenta au contraire les impôts des grosses sociétés.

Les ouvriers eurent aussi à se féliciter de son bienveillant concours. Lorsqu'ils commencèrent à s'organiser, en 1892, Lueger fut un des premiers à leur prêter un appui efficace. Devenu maire de

Vienne, il ne cessa de travailler à améliorer la condition de ses "chers ouvriers", comme il aimait à les appeler.

Pour tous, artisans, fonctionnaires, mais pour les plus pauvres surtout, le bourgmestre voulait du bon air, de la verdure, des jardins et des fleurs, des parcs et des promenades. Il employa à créer ces jardins et ces parcs les millions que rapportaient à la ville les services publics municipalisés. Plus de 270 parcs embellissent aujourd'hui Vienne. Partout où il y avait place pour un arbre ou une motte de gazon, un arbre a été planté et une pelouse a verdi. Tout autour de la ville une magnifique ceinture de prairies et de forêts a été ménagée, afin de mettre à la portée des pauvres, qui ne peuvent aller chercher le repos à la campagne, la jouissance d'un peu d'air pur et de fraîcheur.

Cette administration, intelligente et pratique, devait, dans la pensée de Lueger, fournir la preuve de la viabilité et de l'excellence de la politique chrétienne-sociale. Il n'est personne de bonne foi, connaissant Vienne d'aujourd'hui, qui ne doive reconnaître que cette preuve est faite.

Nous n'avons esquissé, jusqu'ici, que la transformation matérielle que le bourgmestre fit subir à la ville. Cela suffirait au besoin pour démontrer que Lueger était homme à profiter de la victoire. Mais, pour juger de toute sa valeur, il faut étudier surtout la réforme morale et religieuse à laquelle il travailla avec une inlassable énergie et un rare bonheur.

III

RÉFORME MORALE

Lueger, devenu bourgmestre, commence par arracher Vienne au despotisme financier et commercial qui pesait sur elle. D'un geste sauveur, il culbute le colosse, à la tête dorée mais aux pieds d'argile, qui avait nom : " juiverie cosmopolite " ; il réduit à l'impuissance ses prêtres et ses adorateurs et rend la liberté à ses victimes. Nous avons vu comment cette liberté reconquise ouvre, pour la ville, une ère de prospérité matérielle dont on chercherait vainement ailleurs un si merveilleux exemple.

Il y avait une autre réforme à faire, plus importante et non moins difficile. La puissance financière du juif ne sert jamais ni la vertu ni la vérité. Au contraire, elle est partout, comme chacun sait, l'effrontée et persévérante auxiliaire du désordre moral et du mensonge doctrinal. Elle a pour principal souci de propager et de faire fleurir autour de son trône la détestable ivraie de l'idée maçonnique.

*

* *

L'Autriche offrait à cette peste un excellent champ de culture. Le libéralisme y avait longtemps régné en maître. Il s'était infiltré dans les lois et dans les mœurs ; il avait envahi l'école, et l'Église nationale n'avait pu échapper à son influence déprimante.

Sournoisement, par une série de mesures hypocrites, et sous le prétexte, aussi banal que mensonger, de pratiquer la tolérance et de sauvegarder la liberté des consciences, il avait entamé des privilèges séculaires et fait brèche à des droits évidents.

C'était là un excellent parti pour la juiverie maçonnique. L'alliance se fit sans opposition d'aucune part. Ce fut un mariage d'inclination . . . et d'intérêt. Comme l'épouse apportait une grosse dot, elle mit très vite sous son joug doré le mari docile et ébloui. On devine ce que dut être un pareil ménage, et quels fruits de malédiction il dut porter.

La guerre fut déclarée ouvertement à l'Église et à la foi catholique. La presse se fit, comme toujours, l'ouvrière complaisante et active de la puissance occulte qui voulait déchristianiser les âmes afin de les avilir plus facilement. Elle prépara la voie à toutes les mesures odieuses dirigées contre l'Église. Et le bon public, avec sa légèreté et son insouciance ordinaires, se laissait inoculer le venin des pires erreurs. Chaque jour, en lisant son journal, il en prenait une dose savamment graduée, qui lui paralysait le cerveau, et le faisait entrer dans cette torpeur intellectuelle et morale qui prélude aux lâches trahisons et aux déchéances honteuses.

*

* *

Vienne avait été le centre le plus actif du libéralisme. Elle mérita de devenir le paradis terrestre du maçonnisme "judéo-libéral". C'est en ses murs

que s'afficha surtout l'insolence du couple monstrueux. La capitale pouvait souffrir toutes les audaces ; elle était mûre pour toutes les capitulations. Ce fut une vraie débauche de " libre-pensée " frayant la route à la " libre action ". Sur les ruines de la vérité religieuse, à la faveur des ténèbres faites dans les consciences, se dressa tout un système de pillage public. Les habiles faiseurs avaient si bien prêché la tolérance, qu'ils firent tolérer les plus répugnants scandales, et purent écraser le peuple sous le poids très lourd de leur fortune. De quoi se serait-on plaint ? Dans le jeu très libre des passions et des intérêts, les gros dévoraient les petits. Il en est toujours ainsi. Il faut des holocaustes sur l'autel de la liberté moderne. Les victimes n'ont rien à dire : c'est le prix dont elles payent le bienfait de la " libre-pensée ".

Rien de plus affligeant que le spectacle de cette ville faisant à la juiverie le sacrifice de sa liberté, de son honneur et de sa foi. L'enseigne du catholicisme est toujours là, mais elle ne masque plus qu'à moitié les ruines de la foi. Les églises ne sont plus fréquentées que pour la forme. On leur préfère la salle de club, où le scepticisme a dressé sa chaire d'enseignement. Les pontifes du libéralisme y débitent à leur aise les théories nouvelles, aussi injurieuses à la raison qu'à l'Église.

* * *

L'école devait être la première proie du vautour juif. Il s'abattit sur elle avec rage. L'influence reli-

gieuse y avait trouvé comme son dernier refuge. Dieu, chassé des mœurs et de la politique, s'obstinait à rester dans l'école, pour y garder allumé dans l'âme des enfants le flambeau de la foi, qu'éteignaient partout ailleurs les souffles de l'impiété. On s'empres-
sa de congédier cet hôte importun, et d'éloigner ce maître qui gênait la liberté de conscience des enfants. Il sortit avec le crucifix qui gardait sa douce image et avec les professeurs qui enseignaient sa bienfaisante doctrine. L'école devint " neutre ", c'est-à-dire antireligieuse. Les enfants eurent les maîtres qu'il fallait pour les débarrasser de tout préjugé et les soustraire à l'influence de l'Église.

*

* *

Lueger entreprit d'arracher Vienne à cet asservissement moral, et de la ramener à la pratique religieuse. C'était une tâche gigantesque. Il fallait pour la tenter une âme d'apôtre, et pour y réussir un courage héroïque. Lueger avait l'un et l'autre.

L'atmosphère de l'Université avait un instant contaminé, chez lui, la foi robuste de son enfance. Mais son imperturbable bon sens et sa doctrine eurent bien vite raison de ces faiblesses. Il se ressaisit, vit le danger et, après s'être solidement affermi dans sa foi, par la pratique de toutes les vérités qu'elle enseigne, il résolut de purifier une atmosphère qui avait failli lui être fatale, et où, chaque jour, s'empoisonnaient à mort un si grand nombre d'âmes.

Et d'abord, il lui parut qu'il fallait donner à ces concitoyens le si nécessaire exemple d'une foi complètement et hardiment vécue. Le triomphe de la libre-pensée, à Vienne comme ailleurs, était facilité par la lâcheté des catholiques. Toujours les meneurs d'impiété escomptent cette lâcheté pour faire leurs avances et établir leur crédit.

Les Viennois, en face du libéralisme sceptique, gouailleur, volontiers impertinent, avaient fait le geste poltron et stupide de mettre dans leur poche le drapeau de la foi catholique. Pour ne pas faire de peine à ces loups ravisseurs, ils se laissaient accuser de tous les méfaits, et livraient avec une complaisance ridicule la toison qu'on leur faisait un crime de porter.

Le mal du respect humain fleurit volontiers dans une société que terrorise l'audace des méchants. La vertu y devient suspecte. Devant le vice qui s'affiche, elle se terre prudemment. A une table où le viveur se moque des lois de l'abstinence, le " brave " catholique n'ose plus faire le signe de la croix !

A Vienne, vers 1880, un laïque n'aurait pas osé se montrer dans la rue en compagnie d'un prêtre. Même au sortir de réunions où l'on avisait aux moyens de sauver l'Église, les laïques se séparaient soigneusement des prêtres, pour ne pas se voir traiter de cléricaux dans le journal du lendemain.

Lueger déplorait une pareille mentalité. Il fit mieux : il entreprit de la corriger et il y réussit. Sans forfanterie comme sans faiblesse, il mit à montrer son catholicisme une crânerie de bon aloi. Il eut la fierté de sa foi, comme d'autres avaient la

vanité de leur irrégion. On se rappelle encore à Vienne la façon dont il assistait à la messe, le dimanche, à la cathédrale. On n'a pas oublié non plus sa dévotion très marquée pour la sainte Vierge, et la piété avec laquelle il récitait son chapelet. Ce fut d'abord un sujet d'étonnement de voir ce personnage, de si haute importance, prendre part aux processions de la Fête-Dieu, mêler sa voix à celle des enfants de chœur pour chanter les psaumes et égrener pieusement entre ses doigts le rosaire de la Vierge.

Sur la rue on affectait d'ignorer le prêtre. Lueger prit pour règle invariable de saluer respectueusement le plus humble des ecclésiastiques. Volontiers, il causait, sur les places publiques, avec quelque prêtre de ses amis, et témoignait en toute circonstance au clergé la plus religieuse déférence.

Confesser Jésus-Christ devant les hommes : voilà quelle semble avoir été la devise de Carl Lueger. Il y avait quelque mérite, pour un homme de sa position et dans un milieu comme le sien, à se tracer un tel programme, et à ne jamais y mentir. Il fallait pour cela une conviction profonde, et une sincérité courageuse. Ni l'une ni l'autre ne faisaient défaut au maire de Vienne. On cite plusieurs traits qui mettent en relief l'intrépidité de sa foi.

Au sortir d'une conférence socialiste, qui avait été tumultueuse, il lance, en guise d'adieu, à la foule soulevée : " Vive Jésus-Christ ! " Et comme on lui crie, par manière de raillerie, la salutation chrétienne d'usage : " Loué soit Jésus-Christ ! " il répond sans sourciller : " À jamais, ainsi soit-il ! "

Une autre fois, un orateur socialiste s'étant avisé de blasphémer Notre-Seigneur, Lueger se lève, et prenant la parole : " Quand un socialiste, dit-il, aura fait pour le peuple ce qu'a fait Jésus-Christ, et se sera laissé crucifier pour lui, je me ferai socialiste. "

*

* *

Un des premiers soins de Lueger, en prenant la direction du Conseil, fut de faire replacer le crucifix dans les écoles, et d'y rétablir l'usage de la prière. " L'école doit être chrétienne ", ne cessait-il de répéter partout. Jamais il ne voulut sanctionner la nomination de maîtres socialistes ou irrégieux. " Les professeurs, disait-il en plein Landtag, en 1898, n'ont pas le droit d'abuser de l'école pour en faire une arme de destruction de la religion. "

Par ses soins, l'enseignement fut donc réformé, et l'école devint un foyer de religion. De toutes les transformations opérées par Lueger, celle-là était sans contredit la plus difficile. Elle fut aussi la plus féconde et la plus bienfaisante. Dans ces écoles où le Christ avait reconquis sa place et l'Église repris son rôle, une génération nouvelle se prépara, vaillante, instruite, catholique de nom et de fait, capable de comprendre la politique chrétienne du grand réformateur, et assez courageuse pour l'aider à la faire prévaloir et pour la maintenir en honneur après lui.

Les résultats, d'ailleurs, ont été visibles. Ceux qui eurent le bonheur d'assister aux grandes manifes-

tations de la vie catholique dans la capitale de l'Autriche, ont pu les apprécier. Vienne n'est plus reconnaissable, au moral moins encore qu'au physique. Elle donne au monde le spectacle d'une floraison religieuse vraiment admirable : congrès catholiques, congrégations, pèlerinages d'hommes, œuvres de presse, unions scolaires. A qui demanderait les causes d'une pareille renaissance, il faudrait répondre : l'une des principales, sinon la principale tout court, ce fut Carl Lueger.

APOSTOLAT PAR L'ÉDUCATION

ÉDUCATION DANS LA FAMILLE

Les deux conférences qui suivent, sur l'Éducation, ont été faites à Southbridge, Mass., Etats-Unis, la première en 1895 et la seconde en 1896. Mgr Roy était alors curé de la paroisse de Ste-Anne de Hartford, Connecticut.

Le texte de ces conférences se présente parfois sous forme de notes qui ne sont pas définitivement rédigées. Mais ces notes, toutes pleines d'idées fortement exprimées, intéresseront sûrement le lecteur.

IMPORTANCE DE L'ÉDUCATION

“ J'ai toujours pensé qu'on réformerait le genre humain, si on réformait l'éducation de la jeunesse.” (Leibnitz.) Parole juste. Les nations dépendent des hommes ; or c'est l'éducation qui fait les hommes. Dieu les donne, mais l'éducation les fait.

Or ce qui nous manque, ce sont des hommes. L'Europe se meurt, faute d'hommes. Aux États-Unis: peuple nombreux, industriel et riche. Et pourtant, il manque quelque chose. Politique désorientée ; économie troublée ; monde ouvrier dans l'incertitude. Il manque des hommes. Diogène avec sa lanterne ne serait pas plus heureux ici qu'à Athènes.

Et nous, Canadiens des États-Unis, avons-nous les hommes qu'il nous faut? Nous n'avons pas encore pris notre place. Crise actuelle. Si nos maux durent, peut-être pouvons-nous dire comme le paralytique à la piscine : *Hominem non habeo*. L'ange a agité les eaux : il faut un homme pour nous y mettre et nous guérirons.

QU'EST-CE DONC QU'UN *homme*?

Il y a des *hommes de plaisirs*? toujours trop ; *hommes d'esprit*? il n'en faut pas trop ; *hommes de parole*? nous avons assez des femmes pour cela. *Hommes de génie*? *Rari nantes*. *Hommes d'Etat*? Oui, mais carrière limitée. *Hommes de loi*? Dieu nous en préserve. Il nous faut : *hommes de bon sens*, *hommes de cœur*, *hommes de bien*, *hommes de foi*. Qui nous les donnera? l'éducation. Pour nous, Canadiens, il faut des hommes de patriotisme. Il faut des *Canadiens* !!

Qui nous les donnera? Nos pères et nos mères, d'abord, pas tant par la vie matérielle, que par l'éducation domestique. Nos *écoles* ensuite, à *condition* qu'on y parle de Dieu, qu'on y montre à être catholique, et à parler français. La *société* ensuite si le jeune homme peut s'y fortifier dans ses principes, compléter son éducation catholique et nationale, la *société* si elle est fidèle à la foi et au patriotisme.

L'enfant est comme le fleuve à sa source. Filet d'eau, peu profond, tapageur, limpide. Pour devenir un fleuve, il faut des affluents. Il y en a trois principaux qui viennent grossir et affermir le cours de la

vie morale et intellectuelle de l'enfant : *famille, école, société*. Ces affluents sont-ils purs, le fleuve reste pur comme le St-Laurent. Sont-ils fangeux, le ruisseau porte cette fange jusqu'à son embouchure, comme le Mississipi.

Vous vous étonnez peut-être que je ne compte pas la religion comme un principal affluent ? C'est qu'elle est inséparable de la famille, de l'école, de la société. Son influence se mêle à celles-là pour les dominer, les diriger. Sans elle rien ne peut être durable.

Dieu est le grand maître, parce qu'il est le Créateur; le grand instituteur, parce qu'il est la lumière et la vérité; le grand éducateur, parce qu'il est la voie. L'éducation n'a d'autre but que d'aider Dieu à compléter son œuvre. Si elle se sépare de Dieu, elle n'a plus de sens, devient contre nature et monstrueuse.

Quand Dieu a créé l'homme, il a dit : " Faisons l'homme à notre image et ressemblance." Quand les parents, l'école ou la société veulent compléter l'homme, ils doivent dire : faisons l'homme à l'image et ressemblance de Dieu. Rendre plus parfaite cette similitude de l'homme avec le Créateur : voilà le but de la vraie éducation. Que dire de celle qui altère cette image ? C'est un sacrilège, une profanation.

ÉDUCATION AU FOYER

Le foyer ! Quelle douceur dans ce nom ! C'est un sanctuaire sacré, un asile où règne respect et

autorité. C'est là que l'enfant naît, et commence la vie : c'est là que se forment ses premières lumières, et qu'il fait ses premiers pas. Ses yeux s'ouvrent sur cette demeure, cet horizon ! Comme on garde de vifs souvenirs de cette première vision. La maison, les champs, le côteau, les bois, les ruisseaux : premiers maîtres de la nature.

Et puis le *père*, la *mère*. Le *père* roi à son foyer. Il y règne sur sa femme et ses enfants. Gardien de leur honneur et de leur vie. Nul n'a le droit de s'asseoir à ce foyer sans lui ; nul n'a droit sur vie et âme de ses enfants. Le père partage avec Dieu et le prêtre, le droit sacré de bénir. *Bénédiction* qui, comme celle de Dieu, donne vie, fécondité.

La *mère* qui représente l'*amour*. La mère penchée sur le berceau, tenant dans ses bras l'enfant aimé. Rien de plus fort que l'amour maternel : il se donne sans compter. Voulez-vous savoir ce qu'est cet amour, étudiez la *douleur* des mères. Rachel, Marie ! Ce qu'est un orphelin. *Tristesse d'un foyer* sans enfant ; sans mère, ou sans père. Indignité du père qui n'aime pas son foyer, qui le déserte.

Le père et la mère ont donc entre leurs mains le sort temporel et éternel de l'enfant. Leur pensée, leur étude, doit être l'éducation de l'enfant. *Quis puer iste erit*. Grand souci de tous les jours.

Former l'intelligence. Elle s'ouvre de bonne heure ; anxieuse, inquiète, curieuse, surprise de ce qu'elle voit, étonnée de ce qu'elle ne peut qu'entrevoir. *Questions*. L'enfant interroge sans cesse.

Indication et occasion pour les parents. Ces questions sont plus sérieuses qu'elles ne paraissent,

et ne doivent jamais restées sans réponses. Les réponses ont de graves conséquences. Par elles pénètre la vérité ou l'erreur. Assimilation facile chez l'enfant pour le corps et pour l'âme. Il faut pétrir son esprit de vérité.

Questions de religion. Cours élémentaire d'instruction religieuse ; avant-propos, introduction au catéchisme. C'est ce que l'enfant retient le mieux. Souvent il ne retient que cela. L'enseignement d'un père, d'une mère, pénètre plus avant.

Instruction profane. Tout est mystère pour l'enfant : l'arbre et la fleur, la pluie et le soleil, l'ombre et la lumière. "Papa, les bateaux qui vont sur l'eau, ont-ils des jambes ?" Les parents peuvent donner à leurs enfants des notions rudimentaires sur toutes choses. Par là, ils donnent du sérieux à l'esprit, forment chez l'enfant l'habitude de réfléchir : forment hommes de *bon sens*.

Grave erreur des parents qui prennent plaisir à mystifier les enfants, au lieu de les instruire. Enseigner erreur est œuvre du diable. *Plaisir* de donner la vérité : on fait ainsi l'œuvre de Dieu.

Former le caractère. L'enfant est léger, capricieux, inconstant. A cause de cela, on peut le former, le plier. Il glisse facilement sur un penchant ; mais il est facile de l'arrêter. Sa légèreté même facilite l'œuvre de formation. L'arbrisseau plie facilement à tous les vents ; mais parce qu'il plie, on peut le redresser. L'arbre ne plie guère, mais il casse.

Œuvre délicate. Il faut pour la mener à bonne fin, toute l'autorité d'un père et tout l'amour éclairé d'une mère. Les conséquences d'une mauvaise

formation peuvent être désastreuses. Le *Mississippi* à sa source, détourné par un monticule : sans cela, il se perdrait dans les grands lacs. Que de vies perdues faute d'avoir trouvé une main ferme.

Double excès à éviter dans cette formation. Excès de bonté qui produit l'enfant gâté ; excès de sévérité qui produit l'enfant esclave.

Enfant gâté. " Que faites-vous toute la journée ? " disait-on à une jeune femme. — " Je m'occupe à gâter mes enfants. " L'enfant gâté ! quel joli type ! quel être insupportable ! quel pauvre citoyen ! Il y en a de deux sortes. L'enfant *mou* que les parents élèvent selon tous ses caprices, qu'ils gardent dans la ouate et la laine. Une seule pensée : aller au devant de ses désirs et de ses caprices.

Le couvrir de caresses du matin au soir ; s'apitoyer outre mesure sur ses moindres bobos. Ils sont si jolis, si charmants ! On leur évite le moindre effort, on a toujours peur qu'ils se fatiguent. Savez-vous qu'est-ce qui en résulte ? des chefs-d'œuvre d'insignifiance ; des hommes sans courage, sans ressort, sans volonté, sans initiative. Et puis des capricieux, des boudeurs, des fielleux, haïneux, rancuniers. Dieu nous préserve de cette espèce d'enfants gâtés !

Il y a l'*orgueilleux*, autre variété de ces animaux malfaisants qu'on nomme enfants gâtés. Qui sont-ils ? *Petits prodiges*, pleins d'esprit. Tout ce qu'ils disent est oracle. Le père et la mère se pâment d'admiration en entendant les réparties, souvent très pauvres, de cet enfant. Tout ce qu'il fait est bien. On ne s'occupe que de lui. On l'habille bien, on le vante à tout le monde, on le fait poser partout.

Qu'en résulte-t-il. Des orgueilleux durs et idiots, incapables de dévouement ; des vaniteux ridicules qui se mettent au dessus de tous ; très souvent des vicieux incurables qui finissent à l'hôpital ou à la prison.

Excès de rigueur. Il y a des parents qui ont le don de rendre leur autorité désagréable ; qui ne savent commander que d'un ton brutal, et qui ne se font obéir que par le bâton.

Au foyer ce ne sont que des scènes de colère. On crie, on bat, on dit des paroles grossières. Que fait-on avec cela ? Des enfants *dociles* ? Non. On fait des *révoltés*, des *hypocrites* ou des *idiots*.

Des *révoltés* qui maudissent l'autorité qu'ils devraient aimer et respecter, des *révoltés* qui perdent l'habitude de l'obéissance respectueuse ; des *révoltés* qui secoueront aussi vite que possible le jour qui leur pèse, et garderont toute leur vie la haine de toute autorité civile et religieuse. Ce sont des êtres dangereux qui se brouilleront avec la loi, et auront maille à partir avec la police.

Des hypocrites qui plieront facilement l'échine sous le bâton, mais qui chercheront l'ombre et le secret, pour éviter les coups. Des hypocrites, enfants à double face qui ne diront jamais ce qu'ils pensent, ne penseront jamais ce qu'ils disent ; des hommes habiles à dissimuler, et dont les plus grands efforts seront employés à tromper leurs semblables. Dieu nous préserve aussi de ces tartuffes à pattes de velours, mais à griffe de chats, à la figure douceuse, mais au cœur noir, aux paroles mielleuses, mais

aux intentions perfides ! Ne faites pas d'hypocrites !

Ne faites pas non plus d'*idiots*.

Une excessive sévérité, des mauvais traitements ont cet effet de casser le ressort de la volonté chez l'enfant, et d'en faire une machine automatique, qui ne fonctionne que quand on lui imprime le mouvement. Des *idiots* qui n'auront jamais ni esprit, ni volonté, ni courage d'aucune sorte. Des imbéciles qui se laissent vivre, et regardent les autres vivre. Malheur à la femme, s'ils en trouvent une ; malheur aux enfants, s'ils en élèvent !

J'ai insisté sur ces défauts : ils sont graves, ils sont communs aussi. Récapitulons : les hommes *mous*, sans énergie ; les *orgueilleux* bêtes et méchants ; les *révoltés* dangereux ; les *hypocrites* trompeurs, pervers ; les *idiots* sans valeur : voilà bien du monde ; et ce monde-là n'habite pas loin de nous ; pas nécessaire d'aller dans la lune pour les chercher. C'est l'éducation qui nous les donne.

Il faut donc tempérer douceur et sévérité. Il faut que l'enfant respire atmosphère de respect et d'autorité. Il faut lui faire aimer l'obéissance. Fermeté pour vaincre la légèreté ; mais bonté pour attirer le cœur. Il est bon que l'enfant craigne : *initium sapientiæ timor* ; mais il est indispensable que l'enfant aime !

Oh ! si l'on savait nourrir l'esprit de vérité, et orienter la volonté vers le bien, on formerait des hommes. Dois-je ajouter que pour compléter cette œuvre, et la rendre durable, il faut l'action salutaire et forte de la piété. *Nisi Dominus edificaverit domum in vanum laboraverunt qui ædificant eam.*

Canadiens ! Vous devez faire par une éducation religieuse, éclairée, forte et pratique, des hommes de foi, de courage, de bien et de bon sens. Vous devez aussi faire des Canadiens. Avec le sang français que vous leur communiquez, vous devez mettre dans leur cœur l'amour et l'attachement au pays de leurs pères, et sur leurs lèvres la belle langue française. Nous traversons une crise. Les Canadiens n'ont pas encore pris partout la place qui leur convient ; et cependant, on veut déjà entraver leur marche. On leur reproche leur patriotisme que l'on trouve exagéré, comme si l'on pouvait exagérer un sentiment comme celui-là.

Élevez vos enfants dans les *mœurs et coutumes américaines !* Et qu'est-ce, s'il vous plaît, que les mœurs américaines ? Peut-on seulement les définir ? Appelle-t-on de ce nom les coutumes puritaines, qui suintent la dureté et le fanatisme ? Nous n'en voulons pas. Est-ce l'habitude de tout dire et de tout faire, sans contrainte ; cette liberté qui consiste à laisser les enfants s'élever tous seuls. C'est dangereux. Est-ce donner le goût du *base-ball*, de la course, du *foot ball* ? La boxe, ou le bicycle ? Si c'est cela, nous n'avons que faire des mœurs américaines ? Est-ce dans les mœurs américaines d'élever les enfants sans Dieu, de voir à nourrir leurs corps et leur esprit sans se soucier de leurs âmes. Si ce n'est pas cela qu'est-ce, je vous prie ?

Veut-on dire par là : *mœurs irlandaises* ? Certes il y a du bon dans celles-là ; mais de quel droit nous les imposerait-on ?

Nos mœurs valent les meilleures, et sont supérieures à tout ce que nous voyons en ce pays. Elles

ont bercé et formé des générations fortes et chrétiennes. Le jour où le peuple canadien rougirait de ces coutumes glorieuses, de ces fortes traditions pour se laisser gagner par l'influence de l'américanisme, ce jour-là on pourrait sonner le glas de notre nationalité : nous serions mûrs pour le servilisme et l'esclavage.

Langue. Sujet épuisé. Un seul conseil : que le français soit la langue de votre foyer. Père de famille, vous êtes le roi, le maître à ce foyer. Nul n'a le droit de s'y asseoir, nul étranger ne peut l'envahir. Votre foyer est canadien. Là, chez vous, l'anglais est étranger, ne permettez pas qu'il parle en maître.

J'ai fini, Messieurs, Il me resterait à parler de l'école et de la société. Pour traiter le sujet convenablement, il faudrait dépasser les limites d'une conférence. J'espère vous en avoir dit assez sur la question traitée pour vous avoir été utile.

PÉRORAISON

Messieurs, Archimède disait qu'avec un point d'appui, il aurait su trouver un levier pour soulever le monde. Plus heureux que lui, nous avons déjà le levier qui peut soulever le monde moral : c'est la foi éclairée et pratique, la religion chrétienne. Le point d'appui, c'est la jeunesse. Quiconque s'intéresse au relèvement moral de la société, doit prendre son point d'appui dans la jeunesse, et lui appliquer les principes d'une saine et forte éducation.

Tant qu'il y aura sur terre une créature de cette race dont Dieu a dit : "Faisons l'homme à notre

image », l'éducation de l'homme sera la plus grande des œuvres, une œuvre providentielle et sacrée, un sacerdoce ! Tant qu'il y aura ici-bas une de ces intelligences capables de connaissance et de sagesse, de lumière et de vérité, de science et de génie, il sera beau, il sera divin de travailler à l'élévation intellectuelle d'une si noble créature. Tant qu'il y aura sur la terre un cœur, une conscience, un caractère, il sera beau de les former à l'amour de ce qui est noble, élevé, généreux, à la sainte passion de ce qui est grand et sublime !

L'enfant, c'est l'homme lui-même avec tout son avenir, renfermé dans ses premières années ; l'enfant, c'est l'espérance de la famille et de la société ; c'est le genre humain qui renaît, la patrie qui se perpétue, et comme le renouvellement de l'humanité dans sa fleur.

On s'inquiète de l'avenir de notre race aux États-Unis. Époque critique. Notre sort va tomber aux mains de ceux qui sont nés, ont été élevés ici. Notre avenir sera ce qu'ils seront, et eux seront ce que l'éducation les aura faits. L'arbre se jugera à ses fruits. C'est donc vous, pères et mères, qui faites l'avenir de votre race. A vous reviendra le mérite de son éclat et de sa grandeur, si elle prospère ; mais sur vous retombera la responsabilité de ses humiliations et de sa déchéance, si elle marche à la ruine ou à la honte. Espérons que vous, qui m'écoutez ce soir, vous comprendrez l'importance et la grandeur de votre rôle. Et dans une quinzaine d'années, quand la génération nouvelle, qui grandit maintenant à vos foyers, aura pris sa place dans le monde social,

ouvrier, politique et religieux, elle donnera à la religion et à la patrie des hommes de bon sens, des hommes de cœur, des hommes de foi et des hommes de bien. Et ceux qui verront ainsi à l'œuvre les enfants que vous aurez formés, diront en parlant de vous : " Tels pères, tels fils ; telle éducation, tel peuple." Ce sera, Messieurs, votre plus bel éloge et votre meilleure récompense !

ÉDUCATION DANS LA SOCIÉTÉ (1)

L'an dernier, j'ai parlé de l'éducation au foyer : ce qu'elle devait être pour élever l'enfant, son esprit et sa volonté. Je veux revenir sur ce sujet encore une fois. Deux raisons m'y déterminent : l'intérêt que vous avez prêté l'an dernier, et l'importance réelle du sujet.

L'éducation a pour but d'élever : elle ne saurait se confiner au foyer ou à l'école. L'homme n'a jamais fini d'être élevé. La vie doit être une ascension continuelle : notre travail et notre tâche est de monter toujours ; notre bonheur et notre gloire seront d'arriver au sommet. Pour l'enfant, il faut l'éducation plus directe : celle qui consiste à le prendre par la main ou à le porter, car il ne peut monter seul. Plus tard l'éducation change de nature, mais sa nécessité est la même, son but aussi.

Après l'école, dont il est inutile de vous entretenir puisque vous jouissez ici de ses avantages exceptionnels, l'enfant entre dans la société. Il y est, en général, bien accueilli ; mais il y trouve plus de dangers que d'appui, plus de mauvais chemins que de bonnes routes. Son malheur est d'être trop confiant, et de croire qu'il se suffit à lui-même, et de ne pas songer que c'est là que commence la partie difficile de son éducation, celle où il faut que l'effort personnel réponde aux influences du dehors.

(1) Conférence faite à Southbridge, Mass., en 1896.

Quand on a secoué le joug de l'autorité des parents, et qu'on a quitté le chemin de l'école, on se dit : je suis mon maître, j'ai fini d'être sous la férule. Et l'on entre dans la vie avec ces idées. Tant pis pour vous. Si votre éducation est finie, vous allez cesser de monter. Je voudrais donc vous montrer ce soir le moyen et vous inspirer le désir de continuer toute votre vie cette œuvre de l'éducation, qui ne se complètera que dans l'éternité.

C'est à vos âmes que je m'adresse ; c'est sur elles que travaille l'éducation. Votre intelligence et votre volonté sont les deux facultés qui gouvernent votre vie. Vous montez ou vous descendez, selon^m que votre intelligence et votre volonté s'élèvent ou s'abaissent. Il y a deux sommets vers lesquels doivent tendre sans cesse l'intelligence et la volonté : la vérité brille sur l'un ; le bien rayonne sur l'autre. Quel que soit votre âge : il faut que vous cherchiez ces deux sommets. Quand les parents et les maîtres ne sont plus là pour vous les indiquer du doigt, et vous y porter presque à votre insu, il faut que la société vous y aide ; il faut aussi que vous cherchiez autour de vous toutes les influences qui peuvent vous y porter, et que vous repoussiez celles qui vous en détourneraient. Voilà ce que j'appelle l'éducation dans la société.

ÉDUCATION DE L'INTELLIGENCE

Jours de l'enfance ou de l'école. Votre esprit ouvert sur des horizons nouveaux cherchait la lumière. On vous en a donné. Est-ce calomnier vos parents et

vos maîtres, que de dire qu'ils ne vous ont pas tout donné ? Nul, sur terre, ne vous donnera toute la lumière. Besoin constant, jamais satisfait. Cherchez à donner à cette intelligence, le plus de lumière possible, et pour cela mettez à profit toutes les influences qui peuvent vous y aider. Cherchez la vérité. Qu'est-ce que la vérité ? *Quid est veritas ? Ego sum veritas.* Dieu est la vérité, cette vérité est répandue dans les œuvres de la création. Elle est en vous, en dehors de vous. Éclatante au ciel, voilée sur la terre, elle est digne de toute notre estime et mérite tous nos efforts. La *vérité*, voilà le but, l'*intelligence* y marche. Que faites-vous de cette intelligence, comment l'employez-vous à la conquête de la vérité. On la *reçoit*, on la *donne*, on s'en nourrit. On la reçoit par les yeux et les oreilles ; on la donne par sa parole et ses exemples ; on s'en nourrit par le souvenir et la réflexion.

On la reçoit. Les yeux sont les fenêtres de l'âme : c'est par là que la lumière entre dans la maison. Dans le monde deux maîtres se chargent d'instruire et d'élever votre intelligence en s'adressant à vos yeux : les spectacles du monde matériel, et les livres. Le monde, tel que Dieu l'a fait, et le monde tel que l'homme le déforme ou l'embellit, est un livre ouvert, où tous, savants et ignorants, riches et pauvres, peuvent faire leur lecture et apprendre leur leçon, sans avoir besoin de recourir à l'alphabet. L'homme arrive à la connaissance des choses invisibles par le spectacle des choses visibles, dit saint Paul. Que nous enseigne ce spectacle ? C'est l'œuvre de Dieu ; il y a mis sa sagesse, sa puissance et sa

bonté. Nos yeux savent-ils voir ce que Dieu a fait et cette vue nous élève-t-elle vers le Créateur ? L'astre qui roule sur nos têtes, l'herbe qui pousse dans nos champs, l'immense océan et l'humble rivière nous parlent à leur façon des perfections de Dieu. Pour faire comprendre, on a recours aux images, aux livres et journaux illustrés. La nature est illustrée ; image affaiblie, mais image des perfections de Dieu. Regardons cette image. C'est ce que faisaient les saints, qui ne pouvaient se lasser de regarder et d'admirer les œuvres de Dieu. Ils le comprenaient mieux ainsi. Imitons-les.

L'œuvre de l'homme. Voir cette œuvre, c'est apprendre. L'enfant s'instruit surtout en voyant. Il remarque tout ; de là cette facilité pour tout apprendre. Pourquoi cette facilité diminue-t-elle avec l'âge, c'est parce qu'on cesse de regarder. Une chose doit vous frapper. Ceux qui se distinguent dans l'industrie ou le commerce, sont des gens qui savent voir. Tous les grands inventeurs ont puisé leur idée première dans un spectacle matériel. C'est en regardant bouillir une marmite qu'un homme (Denis Papin) a eu l'idée d'utiliser la vapeur. Que sont les *expositions*, celle de Chicago ? C'est pour les yeux. Beaucoup l'ont vue sans rien apprendre parce qu'ils n'ont pas su regarder. C'est une science. Elle est nécessaire pour compléter l'éducation. Ouvrez ces fenêtres de votre esprit, pour y faire pénétrer la bonne lumière du bon Dieu.

Les yeux peuvent non seulement nous mettre en communication avec le monde matériel, mais aussi avec le monde intellectuel. Nos yeux peuvent

lire la pensée écrite. Tout le monde peut lire aujourd'hui. On n'arrive à rien sans cela. La lecture ouvre de nouveaux horizons, met tous les esprits en contact. Mais si tout le monde peut lire, beaucoup ne savent pas lire. Pour que la lecture devienne un moyen d'éducation, en élevant l'intelligence vers la vérité il importe de choisir le livre, et de savoir lire. Que lire ? Comment lire ?

Deux questions importantes. Vous lisez peu, je comprends. Nouvelle raison pour faire un choix dans vos lectures, et savoir en profiter.

Quoi lire ? Les journaux ? Inutile de vous le conseiller. On en lit beaucoup trop, en ce siècle. De là mobilité et légèreté des convictions. On finit par n'avoir d'opinion que celle de son journal. Les bureaux de journaux sont des étalages d'idées et de nouvelles qui ressemblent aux étalages du boucher. On fait sa petite provision chaque jour et on vit là-dessus. Le malheur est qu'on ne digère pas toujours aussi bien les mets mal apprêtés servis par la gazette, que ceux qui viennent de la cuisine. On a des indigestions, qui ne brisent pas l'estomac, mais qui dérangent l'esprit, ce qui est un plus grand malheur. Il faut donc choisir son journal. Beaucoup sont comme les champignons : empoisonnés ; le feuilleton, les détails indécents de crimes odieux, les idées dangereuses contre la religion. Choisissez. Puis sachez tirer de ceux que vous lisez, tout le profit possible. Cherchez-y des idées, s'il y en a ; des faits : il y en a toujours, mais discutez les idées, et contrôlez les faits. Ne soyez pas comme le batteur de grain,

qui laisse passer paille, balle et grain, mais comme le crible qui sépare la balle du grain.

Quoi lire encore ? Des romans ? Les meilleurs ne valent pas grand chose. Nourriture pour le moins très légère, très souvent malsaine. Triste éducateur, qui rarement élève l'esprit, et très souvent le détruit. Monde imaginé par l'écrivain où tout arrive à souhait : source de chimères dangereuses et de malsaines illusions.

Quoi lire ? Il y a des bons livres. Vies de saints, ou d'hommes et de femmes modèles. Voilà qui fait du bien. *Garcia Moreno.*

Il y a un livre pourtant, qui l'emporte sur tous, par l'intérêt du sujet, la sûreté de la doctrine, l'abondance des renseignements. Il coûte peu cher, renferme en quarante pages toute la sagesse des philosophes, et plus de lumières que les plus lourds volumes : le catéchisme.

On reçoit la vérité par les oreilles. *Fides ex auditu.* Le sage parle peu, mais écoute beaucoup. Enfant vous avez appris plus par vos oreilles. C'est par là que les connaissances vous sont arrivées. Toute une part de votre éducation dépend de l'usage que vous faites de vos oreilles. Que de choses entendues ? Que de leçons, de conseils ? Savez-vous écouter ? Les sermons à l'église. Paraboles du semeur. Sur la *Pierre* : auditeurs, décidés à ne rien faire de ce qu'on leur dit, ou le contraire. Ils ne bouchent pas leurs oreilles, mais ferment leur esprit. Aucune semence ne peut y prendre racine. Le *grand chemin* : oiseaux du ciel ; les distraits : saisissent une parole de temps à autre. Les *dormeurs*. Et pourtant que d'enseigne-

ments sur Dieu, l'âme, le salut. Si chacune de ces instructions avait été bien écoutée, vous sauriez davantage. Voilà l'éducation. Elle est encore dans la parole humaine. Les conférences sont un excellent moyen d'éducation. J'espère que vous en profitez. Les conversations. Sachez écouter, plus que parler. Ayez l'oreille toujours ouverte, attentive à la vérité, d'où qu'elle vienne. Fermez-la à la médisance et à la calomnie, aux paroles corruptrices.

On donne la vérité par la parole. Instruire les autres : noble mission. Le professeur, l'apôtre y consacrent leur vie, et y gagnent leur couronne. Vous n'avez pas ce rôle à remplir. Mais vous pouvez, et devez vous servir de la parole pour propager la vérité. Quelques-uns sont plus instruits. Influence de la parole pour le bien, ou le mal. En politique, quand les élections arrivent, on inonde le pays d'orateurs. Pour toutes les œuvres bonnes ou mauvaises, on a recours à la parole. Admirable lien des esprits ; source féconde d'où la lumière jaillit sur les âmes. Vous êtes mille personnes ; je vous parle. J'ai cherché avec effort quelques parcelles de vérité, que j'ai groupées en faisceau : cette vérité me vient sur les lèvres, et mille personnes l'entendent ! En une heure je vous associe à mes pensées solitaires de plusieurs jours, et je puis peut-être mettre dans vos esprits de nouvelles lumières : voilà l'éducation par la parole. Vous n'avez pas tous à prêcher ou faire des conférences ; mais vous pouvez, à un certain degré, faire part de la vérité qui est en vous. Les plus instruits n'ont pas le droit d'être avares de leurs lumières. C'est une aumône qu'on doit faire.

Vous avez des sociétés littéraires ou autres : faites-vous-y apôtre de la vérité. Vous avez des réunions d'amis ou de famille : que vos lèvres sachent instruire. Vous avez un parent, un ami qui manque de lumière, a besoin de conseil : donnez lumière et conseil. C'est œuvre d'éducation.

On donne la vérité par les exemples.

Nous sommes tous témoins de la vérité. Notre vie est témoignage constant. Les paroles peuvent tromper ; la conduite et les actes ne trompent pas. Les saints ont été, par leur vie, des preuves vivantes de la vérité prêchée par l'Église ; les martyrs sont les plus fidèles témoins du Christ, et le Sauveur lui-même, sa vie et sa mort, plus encore que ses enseignements ont rendu témoignage à la vérité.

Avant de vous confier à quelqu'un, vous interrogez sa vie, pour y chercher un gage de sécurité. Cela fait voir que la vie, les bons exemples, font éclater la lumière. Vous voulez faire du bien autour de vous, élever le niveau intellectuel et moral de vos compatriotes, donnez de bons exemples, et vous réussirez. Saint François d'Assise allant prêcher dans les rues. Rien n'est plus puissant que le bon exemple pour affirmer la vérité : aucune parole ne peut valoir une bonne action. On peut parler beaucoup pour prouver que l'homme est fait pour marcher : faites un pas, et votre preuve sera plus concluante. Pour comprendre ce que c'est que la charité, allez dans une salle de malade, et voyez une sœur de charité à l'œuvre. Chaque action porte une étincelle de vérité. Donnons cette lumière à nos frères, et nous aurons fait œuvre de saine éducation.

On se nourrit de la vérité. Aliment de l'intelligence. L'éducation sociale ne peut donc pas se limiter à l'échange : il faut que cette vérité soit absorbée par nous, qu'elle travaille sur nos intelligences pour y produire son effet, les élever. Il ne suffit pas de manger : il faut s'assimiler ce que l'on prend, pour que le corps en profite. De même pour l'esprit. Voilà l'important : toute votre attention. Les rayons de vérités qui vous arrivent de toutes parts, il faut qu'ils vous pénètrent. Travail solitaire de la pensée, par lequel l'esprit se replie sur lui-même, pour chercher en soi un objet d'activité. On l'appelle réflexion ou méditation. Savez-vous méditer et réfléchir ? Travail de tous les âges, de toutes les conditions. L'éducation n'est possible que par là. Votre intelligence ne se fortifie et ne s'élève que par l'effort personnel. On peut instruire un perroquet, un cheval : on ne peut l'éduquer. Incapable de méditer. Seul l'homme pense et réfléchit. Deux ailes qui permettent à l'intelligence de s'élever vers le bien par ses efforts.

LA MÉMOIRE ET LE JUGEMENT

La mémoire.— Admirable faculté ; source féconde d'où jaillissent les mille lumières qui ont éclairé l'esprit. Se rappeler, c'est vivre les heureux jours du passé. A certaines heures, les souvenirs se présentent, et viennent nous ravir aux préoccupations du présent. On se souvient de telle action, de telle date, de telles personnes. Ce que peut le souvenir d'une bonne action, pour relever le courage ! Les souvenirs d'enfance, des jours d'innocence, de la

maison paternelle, de la famille. Souvenir si puissant, qu'il remplit les yeux de larmes. Le souvenir, c'est encore la reconnaissance : belle vertu, fondement des vertus sociales, qui tue l'égoïsme. Le souvenir, c'est aussi la religion. Nous nous souvenons au jour de Noël, au Vendredi saint, au jour de Pâques. Qui dira la part du souvenir dans notre vie ? Que faites-vous de votre mémoire ? Instrument de vertu ou de vice. Elle ensevelit tout, ressuscite tout aussi. Mauvais souvenirs. Aller chercher dans la mémoire les aliments d'une passion malsaine. Sachez vous souvenir, et votre mémoire élèvera votre intelligence vers la vérité, et vers Dieu.

Pour féconder le souvenir, il faut exercer son jugement. Faculté maîtresse de l'intelligence, celle qui nous met au dessus des autres êtres. Comparer et raisonner. Travail de la pensée : sa grandeur, sa force. Regardez cet homme au sein de la foule curieuse et distraite. Derrière son front pensif, s'agitent de grands problèmes : il pense. Le monde extérieur disparaît : il plane au-dessus. C'est une intelligence qui travaille, tandis que, autour de lui, il n'y a que des corps qui se meuvent.

C'est surtout aux heures de loisir et de solitude qu'il fait bon de connaître le travail fécond de la pensée. A cette heure-ci, quelle activité intellectuelle. Si vous pouviez voir ce monde d'idées, vous seriez étonnés, et ravis. Le travail matériel que nous voyons n'est rien. Savez-vous penser, réfléchir et juger ?

Deux maux à craindre. La vanité et l'inconsistance de la pensée qui ne se fixe pas. Il y a des

personnes qui ne savent pas contrôler leurs pensées. Esclaves ou victimes d'une imagination dérégulée, ils s'abandonnent à tous les caprices de cette folle du logis. Ne peuvent appliquer leur esprit pendant cinq minutes : toujours parti, toujours mobile, comme ces mouches qui se posent partout et ne s'arrêtent nulle part. Ne peuvent suivre une route droite, mettre de l'ordre et de la suite dans leurs idées : vaisseau sans gouvernail. Défaut qui peut se corriger par l'effort. Rendez-vous maîtres de vos pensées.

Autre mal : Corruption de l'esprit par l'habitude des mauvaises pensées. Désert desséché par vent brûlant, rien n'y pousse : le sable aride partout ; image d'une intelligence pervertie par les malsaines représentations d'une imagination corrompue. Vrai fléau, plus fréquent qu'on ne pense. Plante mise en bonne terre, bien arrosée, et qui se meurt, ne produit rien. Il y a à la racine un insecte invisible qui coupe ses racines et l'empêche de se nourrir : le phylloxéra pour la vigne. Voilà la mauvaise pensée. Esprit bien fait, placé dans un bon milieu ; pris de langueur, improductif. L'insecte, le ver rongeur est là **qui** coupe les racines, et empêche l'intelligence de se nourrir.

Voilà comment se fait l'éducation sociale de l'intelligence. Échange de vérités qui se donnent par la parole et l'exemple, se reçoivent par les oreilles et les yeux ; puis travail de la mémoire et de la pensée qui féconde l'esprit, en l'élevant.

Sachez voir et entendre, pour recevoir toute votre part de vérité ; sachez parler et vivre pour

donner toute la vérité qui est en vous. Enfin, sachez vous souvenir et méditer, pour vous nourrir de la vérité et vous l'assimiler. Faites cela, et vous aurez travaillé à votre éducation et à celle des autres.

LA VOLONTÉ

L'éducation ne travaille pas seulement sur l'intelligence, elle doit s'occuper aussi de la volonté. Pendant que celle-là s'achemine vers le sommet où brille la vérité, celle-ci doit gravir l'autre sommet où rayonne le bien. Connaître le vrai pour faire le bien : voilà la grande loi morale des individus et des sociétés. Que faire pour la volonté ? Cette faculté est double : le sentiment et la volonté propre, la détermination.

Le sentiment. Sursum corda. Rôle du sentiment, de l'affection. Dis-moi ce que tu aimes, je te dirai qui tu es. Aime Dieu et va ton chemin. L'homme suit la pente de son cœur. *Ubi thesaurus vester, ibi cor tuum.* Que faites-vous de votre cœur ? où est votre trésor ? Il y a les affections qui élèvent, il faut les cultiver ; il y a celles qui abaissent, il faut les combattre. L'affection est un lien qui nous attache à la chose aimée, et ce fil est conducteur : le cœur attire à lui ce qu'il y a dans cette chose, le bon comme le mauvais. Fleuve qui reçoit affluents de qualités diverses, et prend ces qualités. Mississipi brouillé par le Missouri. Voyez ce que vous aimez, comptez ces mille liens qui vous rivent à tant d'êtres différents. Votre cœur vaut ce que valent ces êtres. Que faire ? Couper tous les liens qui vous mettent

en contact avec le mal, ne garder que les autres. Pour cela il faut du courage, de la résolution, de la volonté proprement dite. Nous allons en parler.

La *volonté* : le plus grand bien que Dieu nous ait donné : notre orgueil, notre gloire, et notre force. Elle est *libre* : c'est sa grandeur, comme aussi son danger. Le bien est son objet essentiel ; mais le mal peut devenir son objet secondaire par déviation. C'est elle qui dirige notre vie. Elle qui nous gouverne. Le plus grand danger est dans la liberté, et l'usage qu'on en fait.

La volonté se fortifie et s'élève par la pratique de la vertu qui est son but essentiel ; elle s'énerve et baisse en s'appliquant au mal qui la violente et la met hors de sa sphère. Voilà ce que nul ne doit ignorer. Un acte de vertu grandit votre volonté et la fortifie ; un acte mauvais la rapetisse et affaiblit. La vertu est une force, le vice une faiblesse.

Pour prouver que la liberté véritable est celle des enfants de Dieu, qu'elle consiste à choisir entre deux biens, non pas entre un bien et un mal, je vous dirai qu'on fait réellement ce qu'on veut faire, seulement quand on fait le bien, et que ceux qui font mal, voudraient faire bien. Prenez l'ivrogne, l'impudique qui roulent de débauches en débauches, traînent leurs âmes avec leurs corps dans la fange des sensualités grossières, des satisfactions brutales. Sont-ils vraiment libres ? Obéissent-ils réellement à un mouvement de la volonté ? La volonté ? Mais ils n'en ont plus de volonté. La bête a pris le dessus. La passion s'est installée là, a tout bouleversé ; c'est elle qui commande, et c'est sous ses coups de fouet

que l'esclave marche. La volonté, c'est celle des amis pervers. Qu'ai-je fait de ma volonté, disait un malheureux ivrogne, en proie à un délire effrayant ? Vous l'avez laissée au fond du premier verre.

Je voudrais bien ! Voilà le cri de la faiblesse, de la volonté impuissante, le cri de l'esclave ! Est-ce que vous avez jamais dit cela après un acte de vertu ? Non, le vice seul amène un pareil aveu sur les lèvres. Donc ce n'est pas là que marche la volonté libre, indépendante.

Exemple.— Deux nageurs sur un fleuve. L'un remonte le courant, l'autre se laisse descendre. Lequel fait preuve de courage et de volonté. Maintenant, supposez que le courant mène à une chute ; à un endroit, la pente devient si forte, que le malheureux qui se laisse descendre, ne peut plus s'arrêter ; il va à l'abîme malgré lui. Où est la liberté ? Il n'en a fait acte qu'une seule fois, quand il a choisi de se laisser descendre au courant, plutôt que de suivre son ami : et cet acte de volonté a trahi sa faiblesse. Voilà l'image de la liberté.

La vie est ce fleuve : il y a les nageurs intrépides qui rebrousse le courant, font acte de volonté libre pour remonter à la source pure qui est le bien en Dieu. Les autres se laissent lâchement glisser sur le courant pour aller se perdre dans l'abîme, la chute, où ils perdent leurs âmes avec leurs corps.

INSTRUCTION SUR L'OEUVRE DE L'ÉDUCATION

Cette instruction, dont le texte ne comporte que des notes, contient un ensemble intéressant, suggestif, des devoirs des parents éducateurs, de leurs enfants.

Le manuscrit n'offre aucune indication de lieu et de date.

Fin de vacances. Esprits et corps ont été détendus : chez les enfants surtout. L'école fermée, le foyer moins clos ont permis à l'enfant de prendre ses ébats. Vacances bonnes, à condition de ne pas durer ; de finir net, et brusquement. La vie de famille et la vie d'école vont recommencer. Parents et maîtres voient recommencer ou s'accroître leurs responsabilités. Aux uns et aux autres l'Église prodigue enseignements et encouragements.

Il importe de savoir ce que pense l'Église. Elle a les paroles de la vie future. Elle seule est la vraie éducatrice.

Chez ceux qui élèvent des enfants, deux dispositions sont requises : amour et pureté. Chez l'enfant, il y a surtout deux vertus à produire : obéissance et esprit de sacrifice ; vertus maîtresses pour former le cœur et faire des hommes.

I

CHEZ LES PARENTS OU MAÎTRES

1° *L'amour dévoué*

Aimer l'enfant. L'enfant a besoin d'être attiré, et il est attiré par l'amour. Chez lui, c'est l'impression qui domine, les sens imaginatifs qui gouvernent, et c'est le cœur qui joue le grand rôle. Il va où son cœur le porte. Attirer son cœur, susciter sa confiance, en lui prouvant de l'affection, est le plus sûr moyen de le gouverner.

Amour chrétien : qui voit surtout l'âme à sauver, et met l'intérêt éternel au dessus de tout le reste. *Amour éclairé* qui voit clair, distingue le bien du mal, et lit correctement cette âme d'enfant ; éclairé par la foi et l'Église, et qui en suit les enseignements toujours et partout.

Amour fort, qui sait être ferme, et soit capable de déplaire, de tenir tête aux larmes ou aux cajoleries qui sont les deux forces de l'enfant.

Amour dévoué poussé jusqu'à l'oubli de soi. Désintéressement est condition de succès dans ce travail. Les parents doivent se donner sans esprit de retour ; ne pas compromettre l'œuvre par intérêt et calcul. S'oublier : sacrifier ses goûts, préférences, ne pas y sacrifier l'enfant.

2° *Pureté*

L'âme de l'enfant est une belle chose : il faut s'en approcher avec respect. Il s'agit de produire l'image

de Dieu : transformer en Dieu les facultés naturelles, les élever jusqu'à la vertu. Pour ce travail il faut être pur. Malheur aux enfants que touchent des mains impures ; et malheur à ceux qui portent de telles mains sur les âmes d'enfants. Malédiction du foyer amenée par impuretés des parents. Pères et mères qui ternissent la pureté du foyer, qui profanent les engagements pris devant Dieu, ne savent pas vivre dans la pudeur et délicatesse propre à leur état : sont impropres à élever leurs enfants.

Voilà pourquoi le vœu de chasteté, imposé à ceux qui veulent se vouer à l'éducation. On n'est jamais trop pur pour ce travail.

II

CHEZ LES ENFANTS

1° *Développer la vertu d'obéissance*

Former l'image de Dieu, c'est d'abord l'image de Jésus de Nazareth. *Erat subditus illis*. L'enfant ne vaut que par l'obéissance ; il ne vaut rien sans elle. L'éducation qui n'apprend pas à être obéissant, manque son but. On ne peut trop revenir sur cette vérité essentielle. Se rappeler un principe facile : l'obéissance est un fait, loi brutale, qui est condition de la vie. La volonté n'agit que par obéissance : elle se plie aux motifs, elle subit influence du dedans ou du dehors. Le bon et le méchant obéissent, mais à des influences différentes et opposées. Pour obéir au

bien il faut désobéir au mal ; désobéir au bien, c'est obéir au mal. C'est une question de choix. Former à l'obéissance, c'est donner l'habitude de ne céder qu'aux bons motifs, de soumettre sa volonté à de bonnes et salutaires influences. Et l'enfant désobéissant, ne fait rien autre que de livrer sa volonté aux influences des mauvais instincts ou aux sollicitations et conseils des mauvais amis. Il faut donc établir la volonté dans l'habitude de céder facilement aux bonnes influences ; la rendre docile au bien, rebelle au mal : c'est là l'œuvre de la sainte obéissance. Surveiller l'éclosion des penchants mauvais au dedans, pour que la volonté n'y glisse pas ; voir et écarter les conseils dangereux du dehors, pour que la volonté ne s'y laisse pas entraîner : tel est bien le rôle de l'éducation de la volonté. Il y faut de la vigilance, du courage et de la force.

2° *Esprit de sacrifice*

Refaire l'homme à l'image de Dieu, et cette fois du Dieu crucifié : but de l'éducation chrétienne. Faire des Hommes-Dieu. Préparer pour la vie pratique. Qu'est-ce que la vie pratique : devoir à remplir, sacrifices à faire, obstacles à surmonter. La vie c'est la lutte : il y faut de la bravoure ; la vie c'est le travail, il y faut l'activité ; la vie c'est le sacrifice de soi, il y faut la générosité. Pas de mollesse donc dans la formation de la volonté. Apprentissage du sacrifice, est ce qui est capital dans l'éducation. Vœu de pauvreté exigé des éducateurs religieux. Exemple de vie austère sous les yeux des enfants.

Rien n'est salubre comme cela. Si l'éducation aboutit à l'horreur de l'effort et du sacrifice, elle manque son but.

CONCLUSION

C'est un grand travail que celui de l'éducation ; et bien difficile ! Il ne faut pas le confier à n'importe qui. L'homme mourra ce que l'aura fait son éducation.— Le petit nombre seul est apte à ce travail. Il faut donc choisir. L'Église s'y connaît et choisit pour vous. Il importe que vous agissiez de concert avec les éducateurs, et surtout que vous ne brisiez pas leur ouvrage. S'il y a opposition entre la famille et l'école, l'éducation est nulle. Combien de parents paralysent ainsi l'influence des maîtres ! Terrible responsabilité. Prions Dieu : nous avons besoin de lui pour mettre son image sur les âmes d'enfants !

SUR L'ÉDUCATION (1)

“ Laissez venir à moi les enfants.”

Une des premières scènes de la vie publique de Jésus. Un groupe d'enfants l'entoure. Il leur parle, les caresse, les bénit. Plusieurs fois ce spectacle s'est renouvelé. Jésus maître d'école, sur les chemins de Galilée.

L'Église a compris cette leçon. Et sur toutes les routes où elle a passé, elle a fait le geste et dit la parole du Maître : “ Laissez venir à moi les enfants.” On la suit à la trace des écoles où elle a groupé les enfants pour les instruire.

Elle fait ici aujourd'hui ce beau geste. En votre florissante paroisse, elle a voulu donner aux enfants les avantages d'une éducation plus conforme aux besoins, plus complète. Déjà les filles étaient bien pourvues. Il manquait aux garçons un peu âgés l'école dont ils ont besoin. Le curé a fait appel à votre bon sens chrétien. Vous avez compris et agi. C'est fait. L'école est là, monument de votre générosité ; nouveau jalon sur la route où l'Église sème les bienfaits.

Nous l'allons bénir. C'est une chose sainte, un temple. Dieu va en prendre possession. La maison des enfants. De là, Jésus, incarné dans les maîtres

(1) Pour la bénédiction du Collège de St-Raymond, 5 septembre 1909.

vénérés que vous avez appelés, vous diront : “ Laissez venir les enfants.”

Avec mes félicitations, je veux vous exprimer quelques pensées, qui éclaireront la fête de ce jour, et vous aideront à remplir le grave devoir de l'éducation de nos enfants.

Faisons l'homme à notre image! Et l'homme fut ainsi fait. Le péché a défiguré l'image de Dieu. Le travail à reprendre. Dieu fait homme. Rédemption. L'Église : refaisons l'homme à l'image de Dieu ! De combien de façons ! L'éducation est la principale. Dégager l'âme des entraves, la libérer des passions. Un pauvre tableau ravagé par l'incendie. Il faut le nettoyer. Saisir dans l'âme les deux maîtresses facultés : l'intelligence et la volonté, les mettre à jour, y marquer l'empreinte de Dieu ; sur l'esprit l'éclat de la vérité, sur la volonté la parure de la vertu. Restaurer dans le Christ : vérité et vertu.

I

RESTAURER LA VÉRITÉ DANS L'ESPRIT

Fait pour la lumière, l'esprit est dans les ténèbres. Il veut savoir ! Ignorance de tout, chez un enfant de sept ans. Il ignore ce qu'il faut savoir pour utiliser sa vie présente, et pour assurer le bonheur de la vie future. Vivre dans le temps et dans l'éternité : il y faut la vérité.

a) *Vérité naturelle.*— Orner l'esprit. Nécessité de l'instruction. La fin de l'esprit, son bien est de savoir,

son mal est d'ignorer. L'Église travaille à procurer ce bien. Tout demande concours de l'esprit : culture, industrie, vie civile et vie religieuse. Progrès dans notre province. Aide de l'État, des municipalités, des parents. On décentralise foyers d'instruction. Diffusion de la lumière.

b) *Vérité religieuse.*— Plus noble et plus nécessaire. Par elle surtout vient ressemblance avec Dieu. Démon, père du mensonge. Son grand effort est de tuer la vérité. *Fortes in fide.* La foi doit être un flambeau qui éclaire. On ne voit pas clair. Ignorance de Dieu, de l'Église, de ses devoirs ; fausses consciences où domine erreur et préjugé.

c) Les deux vérités sont inséparables, tombent sur un même esprit, pour s'y mêler. L'âme est une, et la vérité aussi, et les deux ont leur source en Dieu.

II

RESTAURER LA VERTU DANS LA VOLONTÉ

Faire un chrétien. On se gouverne par la volonté. Il faut la libérer. Rien de plus rare qu'une volonté libre. *Qui facit peccatum, servus est peccati!* L'éducation libère la volonté. Deux gros obstacles à la liberté. Affections dérégées dans le cœur, orgueil dans la volonté.

Sursum corda! Premier effort de l'éducation. Diriger les affections, purifier le cœur ; y mettre la vraie charité, qui est le trait divin par excellence.

Discipliner le vouloir, par la sainte obéissance. *Erat subditus illis!* On n'est pas chrétien sans cela. Lutter contre orgueil, qui est la grosse difformité de l'âme. La vertu impossible sans la pratique de l'obéissance : les forts sont ceux qui obéissent ; les faibles ceux qui désobéissent. L'enfer, patrie des révoltés ; le ciel, patrie des obéissants. L'Église, école de charité et d'obéissance. Par là elle restaure tout dans le Christ.

Importance de l'école. On en fait l'assaut. Lutte autour des âmes d'enfants. Rage de scandale. *Vae mundo!*

Votre école : lutte de dévouements et de sacrifices. Les chers Frères seront les maîtres de vos garçons. Expérience, science, dévouement, rien ne leur manque. Par eux Jésus vous répète : " Laissez venir à moi vos enfants."

Sacrifices d'argent. La plus belle part d'héritage : *Optimam partem quæ non auferetur.*

Envoyez vos enfants ; soyez attentifs à leur progrès, surveillez leur travail, secondez l'effort des maîtres.

Dieu vous bénira ! Il bénira chaque sacrifice ; il bénira vos familles. Votre récompense ici-bas sera d'avoir travaillé à faire de bons chrétiens, honneur de votre nom et de votre race. Dans le ciel Dieu vous donnera la récompense promise à ceux qui se dévouent à l'éducation des enfants. *Amen.*

RÔLE SOCIAL DE LA CHARITÉ (1)

Beatus qui intelligit, super egenum et pauperum.

Bienheureux celui qui applique son intelligence à comprendre et à soulager l'indigence et la pauvreté.

MES FRÈRES,

En montant, ce matin, dans cette chaire pour vous parler, il est un mot qui me vient naturellement aux lèvres ; un mot que le caractère de cette solennité me suggère, que votre présence ici me rappelle ; un mot que la nature même de votre association me met à l'esprit, et que tout votre passé m'autorise à prononcer : ce mot, c'est celui de charité. Tout sermon doit renfermer un précepte, et donner un enseignement. Eh ! bien, mon précepte à moi, c'est celui que Jésus-Christ a confié à ses apôtres, mon enseignement, c'est l'enseignement qu'il les a chargés de porter jusqu'aux extrémités de la terre : *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem* ; voici mon précepte : il faut que vous vous aimiez les uns les autres.

Je ne suis pas très familier avec la constitution et l'histoire de votre société. Mais ce que j'en sais

(1) Aucune indication ne permet de fixer la date et le lieu de ce sermon. Il est sûrement antérieur à l'épiscopat de Mgr Roy. Le début laisse entendre que ce sermon s'adressait à des membres d'une association de secours mutuel.

suffit pour me permettre d'affirmer ceci : elle est sortie du cœur d'un apôtre de la charité ; son but est d'établir entre ses membres le courant bienfaisant de l'assistance mutuelle ; toute son organisation tend à prévenir la misère, à soulager l'indigence, et à consoler le malheur. L'esprit qu'elle veut développer, c'est l'esprit d'union chrétienne dans l'égalité et la fraternité.

En voilà assez, mes Frères, pour me justifier de vous offrir les félicitations que j'ai empruntées au prophète royal, et que mérite tout homme, toute association qui s'applique à comprendre les besoins du pauvre, et qui consacre ses efforts à les soulager : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.*

La charité, mes Frères, a sans doute d'abord un but spirituel qui est d'unir plus étroitement l'homme à Dieu par le sacrifice, et de le rendre plus semblable à son auteur, dont la bonté et la miséricorde sont les attributs par excellence.

Mais elle a aussi un autre but, qu'on peut appeler social : c'est de rattacher intimement les uns aux autres les membres de la grande famille humaine, de mêler leurs vies, en confondant leurs intérêts, de multiplier la puissance de leurs efforts, en unissant leurs intelligences et leurs volontés ; de prévenir ou de réparer les défaillances de l'individu en lui donnant l'appui de la communauté.

Et c'est de ce rôle social de la charité que je voudrais vous parler ce matin.

J'ai prononcé, tout à l'heure, à dessein, les mots "égalité et fraternité". Une association comme la vôtre a, en effet, pour objet d'établir et de main-

tenir en son sein ces deux forces de cohésion, qui sont, pour une société, les conditions premières de tout équilibre stable, et partant, de toute prospérité. Or il se trouve, mes Frères, que c'est précisément le rôle social de la charité de donner au monde cet équilibre parfait dans l'égalité et la fraternité. C'est donc bien ici le temps et le lieu de vous dire comment et pourquoi la charité seule peut faire naître parmi les hommes l'égalité au sein même de l'inégalité, et la fraternité au sein de la division.

I

L'inégalité des conditions est un fait aussi ancien que les sociétés humaines. Avec ou sans la liberté on la rencontre partout, même dans les sociétés où les petits sont le mieux garantis contre l'oppression des grands. Elle est la conséquence inévitable de la diversité des aptitudes et des caractères. La supériorité des vertus, de l'intelligence et des forces physiques, quelquefois une combinaison fortuite de circonstances heureuses, auront pour effet, dans tous les états de société, d'élever certains individus ou certaines familles, au-dessus des autres individus ou des autres familles, et de créer dans la masse des différences de richesses, de culture intellectuelle, et d'influence qui aboutissent, même sous le régime de l'égalité civile et politique la plus complète, à des distinctions de classes très tranchées.

Est-ce un mal ? Oui, en ce sens que c'est une conséquence du péché. La pauvreté est la condition de

l'homme déchu. L'humanité avait été créée riche, elle s'est faite pauvre par son péché.

Mais c'est un mal inévitable qui tient aux conditions mêmes du monde physique, et aux conditions de la nature humaine. C'est donc une utopie insensée que de vouloir soustraire le monde à cette loi providentielle, et réaliser dans la vie sociale le bien-être universel.

Tant que la liberté et la propriété n'auront point fait place au despotisme égalitaire, qui nous courberait tous sous un même niveau d'impuissance et de misère, on verra dans la société des classes riches et des classes pauvres. Il est même à croire que les pauvres y seront toujours plus nombreux.

Mais à ce mal véritable il y a un adoucissement, mes Frères, et c'est la charité qui le donne. Seule, elle peut mettre dans la société l'espèce d'égalité dont elle a besoin, et qui suffit à son bonheur. Il y a, mes Frères, dans la pauvreté une vertu d'expiation qui lui donne le caractère d'un bienfait, en même temps que d'un châtement. Or ce bienfait de la pauvreté, Dieu n'a voulu en priver personne. A ceux à qui il n'impose pas la pauvreté réelle, il offre la pauvreté volontaire et le dépouillement libre par les renoncements et les sacrifices de la charité. Par un de ces secrets, qui ne peuvent appartenir qu'au Maître souverain, Dieu fait l'humanité toute ensemble riche et pauvre. Riche, elle ne l'est que dans quelques-uns de ses membres, mais ceux-là même ne peuvent échapper à la loi générale qui a fait du besoin et de la souffrance la condition commune. C'est par la solidarité avec les pauvres,

par la participation libre aux épreuves de la pauvreté que le riche prendra sa part de l'expiation générale.

La charité établit donc entre le riche et le pauvre une véritable communauté. Elle dit au riche : " Dieu t'a béni dans tes biens, il t'a donné la fortune. Pour toi la terre n'a pas été maudite : elle a poussé autre chose que des ronces et des épines. Tu sembles échapper à la sentence d'expiation portée contre l'homme coupable. Mais prends-y garde. La loi pour toi, c'est la charité; l'expiation, c'est la charité ; le salut, c'est la charité ! En te faisant riche, Dieu t'a fait débiteur, et ton créancier c'est le pauvre. Va donc à lui ; va, non pas avec orgueil, non pas avec dédain ; mais au nom de Dieu avec la conscience que tu remplis une grande mission sociale, et que la charité qui élève le pauvre jusqu'à toi, t'élève toi-même jusqu'à Dieu."

Au pauvre la charité dit : " Devant Dieu ta pauvreté est égale à la richesse. Regarde avec confiance et avec sympathie le riche qui vient à toi. Il voit en toi un membre de Jésus-Christ, et il t'honore ; vois en lui un ministre de la bonté de Dieu, et respecte-le, et sois-lui reconnaissant. Tu as besoin de son secours pour échapper à la misère ici-bas ; lui a besoin de ton indigence pour entrer au royaume des cieux."

C'est ainsi, mes Frères, que parle la Charité ; c'est ainsi qu'elle aplanit les inégalités des conditions humaines ; c'est ainsi qu'elle fait descendre les grands vers les petits, en même temps qu'elle élève les petits à la hauteur des grands. Mettant la main du riche qui donne, dans la main du pauvre qui

reçoit, elle dit à tous deux : “ Vous êtes faits l’un pour l’autre, entre vous ce n’est pas la guerre, c’est la paix qui doit régner. Dieu en vous établissant dans des conditions différentes, vous a confié à chacun une mission sociale et chrétienne qui vous fait égaux. Je suis le lien qui vous unit dans l’accomplissement de cette mission ; je suis le pont suffisant jeté par la main de Dieu, d’une rive à l’autre, par dessus le fleuve qui vous sépare sans vous isoler.” Et de la sorte, mes Frères, la charité remplit son premier rôle, qui est, non pas de détruire l’inégalité nécessaire, mais d’établir au sein même de cette inégalité une communauté d’intérêts, de responsabilités et de devoirs qui la rend utile et féconde.

II

Mais elle fait plus encore.

Non seulement elle aplanit les inégalités de condition, de talent, de fortune, en établissant entre les grands et les petits une solidarité qui les rapproche ; mais c’est encore elle, et elle seule qui peut grouper les hommes autour d’un foyer commun, qui peut rapprocher, non seulement les mains pour donner et recevoir, mais aussi les cœurs, pour les unir par les liens d’une véritable fraternité.

En effet, mes Frères, la charité ne se borne pas au don matériel. Elle est essentiellement le don de soi, en même temps que de ce que l’on possède. C’est le sacrifice qui l’inspire. Elle a sa source dans une force morale assez puissante sur la volonté pour déterminer l’homme à préférer le bien d’autrui à

son propre bien. L'Église catholique donne aux hommes cette force. En leur inculquant l'esprit de renoncement, elle réalise toutes les conditions de la vraie charité.

Or, mes Frères, cette charité catholique ou fraternelle, ce qui est tout un, ne se contente pas d'offrir à la misère un soulagement passager. Son rôle est plus noble, son action est plus efficace et son influence atteint plus profondément les maux qu'elle a mission de guérir.

Parmi les causes assez variées qui engendrent la misère dans une société, il y en a qui tiennent aux dispositions personnelles. La paresse, l'ignorance, le luxe, l'inconduite sous toutes ses formes, immoralité, intempérance, oubli des lois chrétiennes ; voilà autant de causes qui apportent la gêne, parfois la misère dans les familles, et le désordre dans une société. Si les classes ouvrières étaient douées d'une sérieuse moralité, les autres causes de la misère perdraient par là même une grande partie de leur pernicieuse efficacité.

Eh bien, la charité véritable, celle qui prend l'âme tout entière, celle qui voit un frère en tout homme qui souffre, s'appliquera d'abord à guérir la misère morale. Elle s'attaquera aux vices et aux imperfections du pauvre, tâchera de réformer ses habitudes, d'améliorer sa situation morale en même temps que son état matériel. En un mot elle aura un caractère essentiellement moralisateur.

Celui qui s'inspire de cette charité fraternelle, entre avec le pauvre dans une véritable intimité. Il provoque ses confidences, l'engage à ouvrir son

cœur, et acquiert une connaissance détaillée de sa situation et de ses besoins ; il se fait en quelque sorte de sa famille, et prend ainsi sur lui une autorité tempérée d'affection. L'intelligence peu éclairée du pauvre, sa volonté souvent incertaine, ont besoin d'être guidées et soutenues par une intelligence plus élevée et une volonté plus ferme. C'est la charité fraternelle qui lui donnera ces lumières et cet appui.

Dans ces conditions, que je n'ai pu que vous indiquer sommairement, le rôle social de la charité est éminemment bienfaisant. J'ajoute qu'il est nécessaire.

Deux infirmités morales rongent nos sociétés modernes. L'égoïsme de ceux qui possèdent, et la haine envieuse de ceux qui n'ont rien.

L'égoïsme, chez les premiers, se manifeste de deux façons, par l'avarice, froide et méprisante, qui atrophie le cœur en le fixant là où est le trésor, et ferme l'âme à tout sentiment de compassion pour le prochain ; et par l'amour désordonné des jouissances, qui dissipe en satisfactions sensuelles, grossières ou frivoles, la part de biens qu'il aurait fallu consacrer à la charité. Sous ces deux formes, avare ou jouisseur, l'égoïsme tue la charité, sème la haine et récolte la tempête. C'est un véritable ennemi pour la société.

D'autre part, l'indigence et la misère creusent au cœur du pauvre comme un gouffre d'envie, de jalousies et de haines. La privation, la dégénérescence physique, la maladie dans l'ordre matériel ; le découragement, l'indifférence à tout ce qui peut élever l'âme, et trop souvent la dépravation et l'abru-

tissement dans l'ordre moral, sont les aliments quotidiens qui nourrissent ces jalousies haineuses. Il sort de cet abîme comme une vapeur malsaine de désirs inassouvis, d'ambitions déçues, d'espérances trompées ; c'est une sorte de volcan en ébullition. Les maux soufferts sans patience, les larmes versées sans résignation, les dédains reçus avec amertume, les rancunes entassées y ont formé comme une lave bouillante. Un jour ou l'autre l'éruption, longuement préparée, se précipite ; la lave jaillit, le gouffre se vide. C'est la révolution, c'est l'anarchie, c'est le désordre. La société est ébranlée. Et si elle n'est pas solidement assise sur ses bases, elle tombe, et l'histoire enregistre la fin d'un peuple.

Eh bien ! le seul remède à ces deux infirmités dont souffre, dont mourra peut-être la société moderne : c'est la charité. Non pas cette charité officielle, légale, impersonnelle et froide, qui, sous le nom d'assistance publique, puise dans le trésor de la cité ou de l'État, pour donner au pauvre le pain qu'il réclame. Non, mais la charité personnelle et chrétienne. Celle qui dilate le cœur, en même temps qu'elle ouvre la main ; celle qui naît d'un sacrifice volontaire chez celui qui donne, et provoque une affectueuse reconnaissance chez celui qui reçoit ; la charité qui n'apaise pas seulement la faim, mais qui désarme l'envie ; la charité qui ne se contente pas de soulager le corps, mais qui veut surtout faire du bien à l'âme, dont elle étudie toutes les blessures afin de pouvoir les guérir.

C'est cette charité-là, seule, qui au sein de nos divisions, dans nos sociétés que déséquilibrent sans

cesse l'égoïsme des uns et les mécontentements des autres, peut faire reflourir la fraternité chrétienne. C'est elle qui guérira notre société si notre société est guérissable, et si elle veut se laisser guérir.

Vous vous ferez, mes Frères, les apôtres de cette sainte charité. Les règlements de votre association vous en tracent les grandes lignes; l'Église, votre mère, vous y encourage et vous en donne l'exemple. Et surtout Jésus-Christ aux pieds duquel vous êtes venus prier, ce matin, vous en montre, en son Sacré Cœur, la source féconde.

Procurez à vous-même et aux autres ce consolant bonheur que l'Esprit-Saint promet à tous ceux qui comprennent et pratiquent la vraie charité. Bonheur en ce monde pour les individus et les sociétés, où cette charité fait régner la paix dans l'égalité et la fraternité chrétienne; bonheur au ciel, où cette charité trouvera en Jésus lui-même sa suprême récompense. *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem! Amen.*

CE QUE DOIT ÊTRE L'ÂME D'UNE SOCIÉTÉ DE BIENFAISANCE (1)

*In hoc cognoscent omnes quia
discipuli mei estis, si dilectionem
habueritis ad invicem.*

(JOAN, 13, 35.)

En cherchant la parole à vous dire, une belle scène de l'Évangile m'est venue en mémoire. Récit du disciple bien-aimé. Au Cénacle : entre Judas possédé, Pierre qui va trahir, Jean qui vient de reposer sur son cœur.— Il vient de laver les pieds à ses apôtres, à Judas! “ Mes petits enfants, — *filioli*, — je m'en vais où vous ne pouvez venir : *Mandatum novum do vobis ; ut diligatis invicem, sicut dilexi vos ; ut et vos diligatis invicem . . .* pause . . . *In hoc cognoscent . . .* Tout le Cœur du Maître est là ; tout son Évangile aussi. Après cela, il donne sa chair et son sang ; quel commentaire du *sicut dilexi vos!*

Vous voici, disciples du même Jésus, groupés autour du Maître. L'Église vous donne une mission : vous avez la noble ambition d'être des ouvriers utiles, des artisans du bien. De partout vous revenez à votre berceau, vous regardez votre œuvre et vous vous demandez ce qu'elle vaut, ce qu'elle a fait, ce qui lui manque. Pour mieux vous rattacher à vos origines,

(1) Esquisse d'un sermon prononcé à l'occasion d'une réunion de la Société des Artisans.

vous dressez sous vos yeux la figure de votre fondateur, pour l'honorer et l'interroger.

Ce matin, sous les regards du divin Artisan de Nazareth, de l'incomparable Artisan du tabernacle, vous vous posez la grande, l'utile, nécessaire question de tous ceux qui ont souci de ne pas piétiner sur place, mais de faire mieux et de monter plus haut : Qu'avons-nous fait ? Que reste-t-il à faire ?

J'entends la réponse ! Elle éclatera ce soir triomphante sur les lèvres de vos chefs. Nous marchons, et vite. Notre société a pris des développements prodigieux. Tel capital en réserve ; tant de millions reçus et payés ; tant de cours formées, tant de membres ; tant de provinces conquises. L'organisation est parfaite. En tête, hommes d'un dévouement, d'une intégrité, d'une compétence éprouvés. Et vous vous félicitez de cela, et je vous en félicite et Jésus-Christ votre Maître vous en félicite, et les cendres de votre fondateur tressailleront de joie, sous le souffle de gloire qui va passer sur elle.

Pourtant, souffrez que je vous le dise, cette réponse ne répond pas à tout. Des capitaux, de la bonne administration, de nombreux membres, une caisse prospère et entre bonnes mains : c'est très bien, c'est nécessaire ; mais tout cela c'est le *corps* de votre société. Le corps est en bonne santé : tant mieux. Mais l'âme ? Ne vous en préoccupez-vous pas non plus ? Car tout corps social a une âme, une âme qui pense, qui juge, qui aime, qui veut. Et cette âme, c'est elle qui anime le corps, qui le gouverne, le tient debout. Et pour le corps social, comme pour le corps humain, il faut que l'âme soit

maîtresse du corps qu'elle anime. Et rien ne servirait d'avoir un corps bien portant, si cette robuste enveloppe cachait une âme malade ! Voilà pourquoi, moi, dans ce temple, en présence de votre chef spirituel, je vous pose nettement et franchement la question importante : en quel état est l'âme de votre société ? Et je vous demande un sérieux examen de conscience.

Et pour vous y aider, je veux vous dire ce qu'est l'âme d'une société, à quelles conditions est soumise la culture de cette âme, et quel doit être le trait caractéristique d'une âme saine dans un corps comme le vôtre.

L'ÂME D'UNE SOCIÉTÉ

Ame collective formée de toutes les âmes des membres. De toutes les âmes, j'insiste. Ce n'est pas l'âme du président, des officiers, mais de tous. Vous êtes quarante mille membres : chaque âme a ses qualités, ses défauts. Ces qualités et défauts sont dans l'âme de la société. Une âme, c'est une pensée, une intelligence, droite ou courbe, saine ou malade, vraie ou fausse. Une société pense et juge par toutes les intelligences qui la composent. C'est aussi un cœur, foyer d'affection. Le cœur d'une société bat avec les cœurs de tous ses membres.

Elle aime ce qu'ils aiment, déteste ce qu'ils détestent ; elle a les généreux élans, les nobles sentiments, ou les lâches égoïsmes, les basses affections de ses membres.

C'est une volonté.— Elle obéit ou se révolte avec ses membres ; elle est fidèle dans le devoir, courageuse dans l'épreuve avec ses membres.

C'est une conscience.— Droite et éclairée, ou fausse et obscure ; elle a la conscience d'un homme juste et probe, ou celle d'un malhonnête homme ; la conscience d'un homme franc et loyal, ou la conscience d'un hypocrite et d'un traître. Terrible équation morale : telle âme + telle autre + é... galent quoi ? Il y a là un X mystérieux, un inconnu à dégager.

Conclusion.— Qu'est-ce qui importe pour qu'une société se fasse une âme bonne ?

Sur cette âme il faut mettre le sceau de la divine charité. *In hoc cognoscent omnes quia discipuli...*

A quels traits on la reconnaît. Charité sociale : *ut diligatis invicem.*

1° Conviction profonde et pratique de l'étroite solidarité sociale qui relie les âmes. Conscience bien pénétrée des devoirs mutuels qui s'imposent aux membres de la société ; vision claire de ce que l'on doit à son prochain : conscience sociale. *Num custos fratris mei ?* Oui ! Vivre en société c'est vivre les uns pour et par les autres. Loi inéluctable de dépendance et de responsabilité. Chacun de nos actes extérieurs et même intérieurs a sa répercussion sur la société.

La pierre qui tombe à l'eau : rayonnement d'ondes qui s'élargissent, qui agitent toute la surface. On est sauvé par les autres, perdu par les autres. Les meilleures pages de notre vie écrites par les autres. La page que Jésus-Christ a écrite de son sang. Plus

on vit près les uns des autres, plus la conscience est liée, plus nombreuses et lourdes les responsabilités. Le foyer de la famille. La mutualité catholique, c'est d'abord cette mutualité morale, par laquelle on donne aux autres plus que son argent, mais sa vie.

2° Pour l'individu qui a ce sens social chrétien, deux règles de conduite. a) Bien choisir les groupes dont il veut faire partie. Danger des mauvaises compagnies. Or les groupes conduisent le monde. L'influence sociale est la plus forte.

Infiltration dangereuse. L'exemple de plusieurs. Un Odd Fellow aux États-Unis pour un Canadien. Il faut savoir ce que vaut l'âme de ce groupe ; ce qu'elle pense, aime et veut ; quelle conscience, quelle vie religieuse.

b) Une fois artisan dans un groupe, se donner tout entier : avoir pour ambition de faire haute et belle l'âme de ce corps social. Donner à sa vie la dignité intérieure et extérieure voulue. Respect des autres. Apostolat chrétien. Chacune de vos vertus devient vertu de la société. Votre ruine sera celle de la société. Si vous n'avez pas assez de foi et de vertus, vous abaissez le niveau social.

3° Pour un groupe social, devoir de ne pas se laisser envahir par de mauvais éléments. Chaque groupe se fait son âme. Groupe initial excellent. Grande idée, belles âmes d'apôtre. Votre fondateur.

Mais l'âme n'est pas fixée dans sa beauté primitive. Cadres s'élargissent. La concurrence pour propagande. Souci de ne pas abaisser l'âme sociale. Grave devoir de vigilance qu'impose charité mutuelle. On a confiance en vous. On connaît vos principes.

Ne trompez pas cette confiance. Vous avez souci de votre bonne réputation, de votre dignité catholique. Vous l'avez prouvé en des circonstances pénibles. Vous avez fait le geste qui convient à une société catholique. Je vous félicite. Gardez bien vos frontières, veillez sur les issues. Cité de Dieu, défendez-la contre la cité du démon qui veut l'envahir.

Voilà quelques points de repaire pour votre examen de conscience.

Votre société vaut par le degré de charité qu'on y pratique. La charité est grande force sociale. Aimez-vous : le code des œuvres catholiques. *In hoc cognoscent . . .* Le trait distinctif ; marque de famille. Paganisme stérile : individualisme. Aujourd'hui deux sortes d'œuvres sociales : d'amour et de haine. Lutte éternelle. Le monde sauvé par l'amour.

Noblesse oblige. Vous avez bonne réputation. Votre société en tête de nos organisations catholiques. Soyez fiers ; mais aussi voyez le mal qu'il y a. Jésus, ce matin, va vous donner le conseil qu'il faut. *Hoc est præceptum meum . . . Manete in dilectione mea.*

Allez et qu'on puisse dire : voyez comme ils s'aiment. Non seulement en groupe et sous le drapeau, mais dans la vie privée et publique, que l'on vous distingue des chrétiens vulgaires. En vous voyant qu'on soit fier de dire : ceux-ci sont des Artisans, de vrais disciples de l'Artisan divin. On les reconnaît à ce signe qu'ils s'aiment les uns les autres. *In hoc cognoscent omnes . . .* Ainsi soit-il ?

NÉCESSITÉ D'UN CATHOLICISME SOCIAL (1)

Le Bref du Pape approuvant l'Action Sociale Catholique. Sollicitude paternelle, dont l'histoire est pleine. Force de l'Église, et des nations qui s'y soumettent. Le bel acte épiscopal du Mandement.(2) Pour une St-Jean-Baptiste pas de meilleur sujet de discours. *Ego vox clamans : rectas facite semitas ejus !*

Je veux vous dire ce que l'Église veut faire de vous : ambitions d'une mère pour son enfant ; des rêves sur un berceau ; de graves soucis sur le jeune adolescent, dont le cœur déborde, les yeux s'ouvrent, les sens s'éveillent, la volonté s'agite vers la liberté. Foi plus vivante ; conscience sociale plus catholique ; meilleure organisation des forces sociales, pour le triomphe de Jésus-Christ sur notre peuple. ■

1° *Foi vivante. Justus ex fide vivit.* Voilà la règle. Pensées, affections, jugements, opinions, paroles, écrits, actes. La règle de l'Évangile. Avoir le *sens catholique* : sentir avec l'Église. Catholicisme de rechange. Quand, où il faut être catholique : toujours, partout. On ne peut servir deux maîtres.

2° *Conscience sociale catholique.*— Ce sens catholique, il faut le faire pénétrer dans les groupes. Les

(1) Notes d'un sermon prononcé à l'occasion de la fête de Saint-Jean-Baptiste, le 23 juin 1907.

(2) Mandement du 31 mars 1907, établissant l'Action Sociale Catholique, par Mgr L.-N. Bégin, archevêque de Québec.

groupes mènent le monde. Bloc anticlérical ; centre Allemand : deux exemples frappants.

L'homme est influent par ses associations. Ces groupes, ils ont une âme responsable, une conscience collective, résultant des consciences individuelles. Chaque membre portant sa part de responsabilité, doit mettre sa part d'activité. Il faut vivre socialement.

Groupe de mille : mille consciences, esprits, volontés, qui agissent ; force terrible. Or notre mal à nous, mal français, nous ne savons pas unir nos consciences et nos âmes. Égoïsme, isolement, particularisme dans les idées. Mal à ajuster nos âmes à d'autres âmes : aucun effort, aucun sacrifice. Il arrive deux conséquences fâcheuses. Nous nous désintéressons, nous boudons, nous restons en dehors de la vie sociale : abstention.

Ou bien, nous nous mettons à la remorque de quelques-uns, sans nous soucier du but où ils mènent. Nous laissons dire et faire. Et notre conscience ? Nos forces sociales sont nulles. Il y a soixante ans que l'Europe s'organise ; ici rien encore, ou à peu près. Notre catholicisme marche d'une vitesse acquise ; sans force, sans élan, parce que sans organisation.

Il faut des cadres à cette organisation. Il en existe déjà. Il faut y mettre plus de conscience catholique.

La famille.— Société idéale : cadres ouverts par nature et par Dieu. Là doit se former, s'exercer la conscience sociale. La plus grande force des peuples et de l'Église. Notre force traditionnelle. Que

devient-elle aujourd'hui? Deux consciences unies pour œuvre commune : éducation des enfants. Action harmonieuse, lente et puissante. Ces deux âmes façonnent d'autres âmes, qui s'adaptent à elles. L'éducation fait âmes semblables, comme nature fait les corps. Et quand c'est une conscience catholique qui travaille, quand ces âmes sont pleines de l'Évangile, les résultats sont merveilleux. Les pensées et les convictions sont communes ; force sociale très grande.

Le diable le sait. Aussi c'est par là qu'il commence. Assauts contre le lien conjugal, qui est condition première de cette force. Divorce reconnu par tous les gouvernements du monde, aujourd'hui. Et du coup la plus grande force sociale est atteinte mortellement.

Le principe d'autorité est la base de la vie familiale. Un pays est en sûreté, quand l'autorité paternelle est respectée. Que fait-on de l'autorité aujourd'hui? Voyez ce qui se passe. Déchéance partout. Dès lors, l'éducation ne peut plus se faire. Par autorité, les préceptes s'imposent, les consciences s'éclairent, les âmes sont façonnées.

On remplace cela par liberté, le laisser-faire. Plus de prise sur les enfants.

L'union parfaite d'une charité supérieure, qui lie les cœurs et les esprits. Avoir mêmes idées, ambitions, convictions. Unions disparates ; âmes et consciences mal assorties : rien de commun. On ne donne aucune direction, ou des directions opposées. Pas de formation possible. L'enfant grandit avec une âme vide, une volonté non orientée, un esprit

vide, un cœur non formé et vide. Il est la proie de la première influence qui passe. C'est un désastre !

L'éducation catholique. Ce que c'est. Faire sortir, mettre à jour l'âme de son enfant, et l'âme des parents. Faire à cette âme une atmosphère surnaturelle. La place de Jésus-Christ au foyer. Singulière mentalité des enfants : aucune élévation d'âme, rien du côté surnaturel. Piété de routine.

Sur ce point il y a champ vaste pour action sociale catholique. Examen de conscience à faire en ce jour. Se demander quoi ? Suis-je catholique privément : prière, messe, sacrements ?

Pas assez. Suis-je catholique socialement ? Dans ma vie extérieure ? Dans les associations dont je fais partie ? Surtout dans la vie de famille. L'éducation à mon foyer est-elle vraiment catholique ? Résolutions à prendre. *Parate viam Domini !* Faites régner Jésus-Christ sur votre maison. Quand il règnera sur nos foyers canadiens, il aura plus de facilité pour régner sur notre société. Notre prière sera donc : Régnez sur nos cœurs et esprits par doctrine et charité ; sur nos familles par l'éducation catholique ; sur notre patrie pour la rendre docile aux lois de votre Évangile, et la mettre dans la voie droite de vos commandements. *Amen !*

LE CHRÉTIEN SOLDAT ET CONQUÉRANT (1)

AUX ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Soldats du Christ et conquérants du ciel : tels sont nos titres, ceux qui désignent le mieux notre rôle, nos devoirs et nos espérances de chrétiens.

Je vous ai dit quelques-uns des combats à livrer : leurs difficultés, leur importance. Il en est bien d'autres.

Nous ne sommes pas des soldats en caserne, mais en campagne, sur un champ de bataille. La guerre est de tous les jours, et il faut que nous attachions la victoire à notre drapeau.

Pour cela, il y a des conditions à poser et à remplir, indispensables pour que le combat soit bien livré et la victoire assurée. Je veux, ce soir, vous en indiquer quelques-unes, les plus élémentaires, qui constituent l'A B C de la science requise par ce service militaire d'ordre spirituel : une bonne discipline, une indéfectible vaillance au cœur, et de bonnes armes au bras.

(1) Sermon prêché aux étudiants de l'Université Laval, au cours du *Triduum* annuel, le vendredi 21 octobre 1910.

I

BONNE DISCIPLINE

Le salut est affaire personnelle sans doute : question entre la créature et Dieu. Mais cela ne veut pas dire que pour faire son salut on n'a besoin de personne. Le contraire est si évident, qu'il est inutile d'insister. Il suffit de savoir que le travail du salut est un combat pour comprendre que pour l'accomplir, il faut tenir compte des autres.

D'ailleurs, Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'auteur de notre salut, a institué une société sur terre qui s'appelle l'Église, et nul ne peut se sauver s'il n'appartient au moins à l'âme de cette Église.

Pour vous, vous appartenez au corps de cette Église. Vous faites partie de ses cadres, vous êtes soldats enrôlés sous ses drapeaux, marchant au combat sous ses ordres, et votre salut éternel dépend en grande partie de la docilité avec laquelle vous vous soumettez à la discipline qui vous est imposée, dans cette Église militante, par ceux que Jésus-Christ y a placés pour la régir. De là un devoir grave, que je veux vous signaler au moins en passant, afin que vous y réfléchissiez bien, et que vous l'acceptiez généreusement.

La connaître, l'aimer, la servir ; tels sont les trois devoirs que vous impose la saine discipline, et qui vous permettront de mettre à profit tous les éléments de force et de victoire que l'Église tient en réserve pour vous.

La connaître.— C'est élémentaire pour un catholique. Et cependant, disons que beaucoup ne s'en soucient guère. La connaître dans sa doctrine et dans son histoire. Sa doctrine, la chercher chez ceux qui sont autorisés à la donner, et non pas chez les ennemis qui l'ignorent et l'attaquent. La parole de Dieu et les livres sont les deux sources d'information. Ayez le souci de bien connaître la pensée de l'Église pour y conformer la vôtre. Ce qu'est le sens catholique : *sentire cum Ecclesia*. Chose beaucoup trop rare aujourd'hui. On mêle tout, on confond tout. Frénésie d'indépendance, de libre pensée sur tout. Courant mauvais qui circule partout, et dont on retrouve des traces qui étonnent.

Notre pensée a besoin d'être gouvernée comme nos sens, parce que comme eux elle a été viciée par le péché originel. On l'oublie trop, même chez les catholiques.

Pour mieux comprendre la pensée de l'Église et s'en pénétrer, il faut aussi connaître son histoire. La plus belle, la plus réconfortante. Que serait l'histoire universelle sans celle-là ? Pour garder quelque confiance dans les hommes et quelque fierté de soi, il faut savoir les faits et gestes de l'Église.

Si on s'instruisait de cela, on ne commettrait pas la faiblesse de rougir de l'Église ; on ne se laisserait pas décontenancer par les stupides assertions qui déshonorent tant de plumes et tant de livres ; et au lieu de garder certains silences qui sont de vraies trahisons, on saurait parler et défendre l'Église contre les ignorances qui se ruent contre elle.

Donc éclairez votre foi, disciplinez votre esprit en étudiant l'Église dans sa doctrine et son histoire.

Puis, aimez-la ! Vous l'aimerez si vous la connaissez. Mais aimez-la d'un amour vif, constant, qui vous attache à sa doctrine et à ses œuvres ; vous rende capables de sentir tout ce qui la fait souffrir : blessures faites à sa pensée, à ses droits, à ses pasteurs ! Ayez les délicatesses de ceux qui aiment vraiment.

Enfin, servez-la ! Obéissance à ses ordres : premier devoir. La grande force est dans l'unité, et l'unité d'action surtout, et sur tous les points. L'Église nous sauve dans la mesure où nous lui obéissons. Ses mots d'ordre, ses entreprises, ses œuvres. Il faut aujourd'hui, plus que jamais, les concours laïques. Il n'y a pas deux églises : fidèles et clergé, mais une seule.

Nécessité de l'apostolat laïque. Dévouement aux causes catholiques ; y consacrer quelque chose de soi. *Se donner. Tradidit semetipsum.*

II

VAILLANCE DU CŒUR

La bataille veut des cœurs fermes. Je veux vous indiquer la vraie source du courage chrétien. Elle est au tabernacle ; il faut la faire dériver en vous par la sainte communion.

La lutte chrétienne est une lutte pour la vie : vie de la grâce dans le temps, de la gloire pendant l'éternité.

Garder la vie en la fortifiant, la reconquérir quand on l'a perdue.

Or l'Eucharistie est le sacrement de vie : il en communique la source et donne le gage. « Si vous mangez... vous aurez la vie en vous. Quiconque mange ma chair et boit mon sang, vit en moi et moi en lui. » La forme d'aliment vous indique la même pensée.

Voilà la pensée de Notre-Seigneur. Elle est claire. Quels devoirs nous impose-t-elle ? Celui de communier. Même la vie chrétienne, la vie pleine, féconde, débordante n'est que là.

Donc, soldats, vous n'aurez le courage qui donne la victoire qu'à deux conditions :

Communiez souvent ! Qui vous y invite ? Jésus-Christ d'abord. Savez-vous les désirs de son Cœur ? *Venite ad me. Praebe cor tuum. Sto ad ostium et pulso.*

L'Église, ensuite, interprète de Jésus-Christ. Décret de Pie X. Je vous la fais à vous, étudiants, cette invitation : communiez souvent. Simple invitation : qui s'adresse à *notre cœur d'abord*. Vous ne comprendrez pas, si vous n'aimez pas. Les cœurs purs verront Dieu. Visions du Cœur. Puis pour soutenir votre amour, intelligence de vos besoins. Un aliment. Vos forces s'épuisent. L'âme, comme le corps, dépense l'énergie. Vous l'avez déjà éprouvé. Après une communion vous êtes plus forts... Le lendemain moins, et cela diminue si vite !

Donc en temps normal, par le simple jeu des efforts ordinaires pour être bon, pour faire son

devoir, pour tenir son âme un peu haute et son cœur vaillant, il faut communier souvent.

Mais dans certains cas, pour certains devoirs, en face de certaines situations, la nécessité est plus grande. Pour garder votre pureté, défendre votre foi contre certains assauts, accomplir tâches difficiles, mettez Jésus en vous. Force, lumière, amour !

Et pour être apôtre surtout, il faut alors entrer avec Lui dans une certaine intimité. " Je ne vous nomme plus mes serviteurs, mais mes amis." Donc communiquez souvent et communiquez bien.

Il vit en moi et moi en lui ! Donnez-vous à lui avec sincérité : Il vivra en vous et par vous.

III

ARMES AU BRAS

Arme qui ne connaît pas la défaite : c'est la prière. Prières sous toutes ses formes. Faites-lui dans votre vie sa place, une place de choix, que vous ne lui ôterez jamais. La place de la prière, c'est la part de Dieu. Elle doit faire partie de notre vie. Matin et soir ; le dimanche.

Mais ce n'est pas seulement un devoir, le premier de la vie chrétienne, c'est une nécessité de moyen ; c'est une arme de combat ; il faut la porter toujours, et s'en servir : pour se défendre, pour attaquer l'ennemi.

S'en servir *avec confiance*. Cela fait trop souvent défaut.

Avec promptitude. Ne pas laisser l'ennemi entrer dans la place, ne pas attendre qu'il vous ait atteint, blessé, paralysé.

Frapper à temps : tout est là. C'est pour y manquer que l'on est si facilement vaincu.

Ne nos inducas in tentationem. Le démon ne peut rien contre celui qui prie avec confiance et qui frappe à temps.

Autre point de vue.— La prière est une prise d'air sur le ciel. Nous étouffons dans cette atmosphère mondaine. Il faut aérer l'âme, y faire circuler un bon courant d'air pur du ciel. Les courtes invocations : cela fait tant de bien !

La prière met Dieu de votre côté, c'est ce qui la rend toute puissante. Elle atteint ce but en s'adressant directement à Dieu, ou bien en faisant intervenir auprès de lui la puissante intercession des saints, surtout de la sainte Vierge.

Voilà la Reine des bons combats et le modèle en même temps que le plus ferme appui des combattants. Vous savez ce que l'Église dit d'Elle : puissante comme une armée rangée en bataille.

C'est elle qui a vaincu notre éternel ennemi ; c'est en elle que s'est appliquée et manifestée toute la puissance de lutte, de conquête et de triomphe qu'il y a dans la Rédemption du Christ Jésus. Et par elle, il se fait que nous autres chrétiens, si nous avons encore toujours vivant cet ennemi à combattre, cependant cet ennemi est un vaincu. Il n'a plus l'audace d'un conquérant : abattu et râlant sous le talon de la Vierge, il peut encore darder ses ennemis,

mais combien se trouve amoindrie l'efficacité de son action !

Et l'exemple et l'intervention de Marie sont notre force et notre encouragement. Elle reste, du haut du ciel, la gardienne, la protectrice des bons combats, et la grande victorieuse de Satan.

Voilà pourquoi, chers amis, ceux qui veulent vous voir triompher dans la lutte, qui vous veulent voir toujours vainqueurs, ont bien le soin de vous placer sous la garde de Marie, Reine de la victoire.

Vous n'avez pas perdu le souvenir de votre première consécration à Marie. Ce jour-là vous entriez dans la grande armée, vous déclariez guerre à Satan : on vous mit sous la garde de Marie.

Dans vos collèges vous avez constaté le soin avec lequel on cultive la piété à la sainte Vierge. Vos retraites, vos mois de Marie, vos congrégations de la Ste-Vierge.

Combien d'écoliers préservés par cette Mère bénie. Des vocations écloses sous son regard, des confidences de cœurs tourmentés ; de pauvres âmes aux prises avec les premières tentations, à travers les premiers orages de la vie, ont trouvé à ses pieds la force de lutter et de triompher ; d'autres, pauvres naufragés, brisés sur l'écueil de la première grosse tentation, ont été ressaisis par la main de Marie ; son Cœur s'est ouvert comme un refuge, le port du salut. Relevés ils sont restés debout parce qu'ils n'ont plus quitté la main de Marie.

Et en quittant le collège, parmi les adieux qui remuent le cœur, l'un des plus touchants est celui que l'on fait à Marie ; la dernière visite à son autel

aimé, au pied de sa statue dont les bras nous paraissaient comme chargés de nos prières, et dont les yeux souriants semblaient verser sur nous des flots de tendresse.

Tout cela, Messieurs, c'est de l'histoire : la vôtre sans doute. Or, dites-moi, voudriez-vous briser avec ces souvenirs, et en rompre le charme si bien-faisant à l'âme ?

Est-ce l'heure pour vous de renoncer à cette protection si efficace ? L'Université vous fait passer du collège au monde. Vous restez étudiants, mais dans des conditions de liberté faites pour développer chez vous la personnalité et vous habituer à porter avec vaillance et sagesse le poids des responsabilités. Période très importante dans votre vie et dans l'œuvre de votre salut. Vous y entrez avec une certaine griserie d'indépendance et de fierté, qui trouble souvent la clarté de vue requise pour se bien gouverner. Le cadre de votre vie, plus large et plus souple, vous laisse davantage à vous-mêmes pour le règlement de vos actes ; on enlève bien des appuis humains qui jusque-là vous avaient soutenus. Le monde vous ouvre ses portes et vous sollicite à ses plaisirs. Heure décisive où vraiment s'oriente votre âme. Ne sentez-vous pas qu'à ce moment grave pour vous, il vous est bon de garder avec Marie des relations bienfaisantes ?

Sans doute, vous la prierez encore ; elle est patronne de l'Université. Mais il faut plus que cela. Il faut qu'elle reste votre confidente, votre gardienne, votre guide, votre mère. Il faut que son influence

reste sur vous pour faire contrepoids à d'autres influences qui peuvent vous être fatales.

Or cela ne peut se faire que par un culte spécial. Pour les uns continuer les traditions du collège en restant dans la Congrégation qui les avait unis au service de cette bonne Mère ; pour les autres en entrant dans cette Congrégation, et en y consacrant à Marie leur vie universitaire. C'est pour vous offrir ces avantages que l'on a établi ici une congrégation, et qu'on vous en ouvre aujourd'hui les portes.

L'Association est partout aujourd'hui au service de tous les intérêts. Pourquoi ne servirait-elle pas les intérêts supérieurs de la piété ?

Vous y trouverez l'avantage d'une consécration spéciale à Marie, qui vous la donne pour Mère. C'est le don de votre cœur à la mère du parfait amour. Dangers du cœur à votre âge : il se prend aux personnes et aux choses. Important de le surveiller et de le contrôler. Ne pas gaspiller ces trésors d'amour que Dieu a mis en vous. Les prodigalités du cœur sont plus dangereuses que celles de la fortune. Un grand préservatif : donner la garde de votre cœur à Marie. Aimez-la ! et cette affection sanctifiera et sauvegardera les autres.

Autre profit. — Dans les luttes pour conquérir les sens, rien n'est salubre comme la dévotion à Marie. Le vrai congréganiste est protégé, soutenu par elle avec une souveraine efficacité. Par le culte qu'on lui rend, on vient en relation avec elle ; et ce contact est purifiant.

Fréquenter Marie, la voire, la connaître, l'aimer !

Avantage. — Développer la piété. Elle est nécessaire : elle conserve tout. L'A. C. J. C. l'a mise

sur sa devise et avec raison. Il faut la piété, non pas vague, simple affaire de sentiment et d'accident ; mais une piété pratique, constante, qui imprègne toute l'âme, et vivifie les œuvres. Et cette piété il faut l'exercer. Dans la Congrégation, excellente occasion. Vos communions plus fréquentes, vos prières plus régulières, votre office du dimanche, qui ouvre vos lèvres, vos cœurs et vos esprits.

Edification. — Deux ou trois rassemblés. Entraînement du bon exemple, force des prières communes.

Développe aussi le sentiment de la dignité et de l'honneur chrétien. Appartenir à une honorable famille, porter un grand nom est une force morale : noblesse oblige. Le Congréganiste appartient à une famille d'élite. Ses écarts de conduite auraient plus d'éclat. Il est lié par le sentiment de l'honneur fraternel. Ne pas faire honte à ses frères : ce sentiment, qui paraît humain, peut se surnaturaliser, devenir le germe de vertus fécondes et d'actes méritoires.

Enfn. — Vous faites un acte méritoire par lui-même. C'est un beau geste. Qui ne va pas sans quelque sacrifice. Et le sacrifice est à la base de toutes les vies fécondes. Il faut se gêner. Pour certains, il faut dominer le respect humain. Quelle belle victoire.

Vous avez fait un beau geste hier.(1) Vous le renouvellerez. Marie est toujours au pied de la Croix. Venez librement. Une élite de piété ici, comme une

(1) Le soir précédent, les Etudiants étaient venus, en baisant la croix noire, s'enrôler dans la Société de Tempérance de l'Université Laval.

élite de sport, de science. Je souhaite qu'elle soit nombreuse, qu'elle soit à notre Université une cause d'édification, quelle attire sur tous la protection de Marie.

NOTRE CATHOLICISME (1)

Est-il ce qu'il doit être, éclairé, vivant, militant ?

TRICENTENAIRE DE LA FOI

Être enfants de l'Église catholique. Une grâce qui passe tout le reste. A travers les événements, les périls, les combats de trois siècles, dans un monde, et pendant une période où les vagues d'erreur furent si puissantes, où tant d'individus et tant de peuples ont fait de terribles naufrages, dans la crise d'un libre examen orgueilleux et dans la course folle de l'humanité vers l'indépendance et la révolte : nous sommes restés catholiques. *Gratias agamus*. C'est l'objet de ce *triduum*. Couronnement. Examen de conscience. Notre catholicisme est-il ce qu'il doit être ?

Est-il éclairé ? Est-il vivant ? Est-il militant ?

I

ÉCLAIRÉ

Une lumière avant tout. *Erat lux vera . . . Ego in hoc natus sum et ad hoc veni in mundum ut testimo-*

(1) Plan d'un sermon, prêché à Québec le 31 octobre 1915, à la clôture d'un *Triduum* célébré à l'occasion du Troisième Centenaire de l'établissement de la Foi au Canada.

nium perhibeam veritati. . . Croire à la vérité révélée par Dieu et enseignée par l'Église.

Pas la lumière irrésistible de la vision; mais la lumière voilée de la foi: divine dans le foyer, humaine dans l'esprit qui reçoit.

Un don de Dieu qui est livré au libre jeu de la volonté et des passions. Don gratuit qui peut être rejeté, dénaturé, perdu. La part de l'homme. Par le baptême, enfant de la lumière, voyageur vers la lumière. Concours personnel nécessaire. Délicatesses, précisions, intransigeances de la foi. Dangers qu'elle court. Notre catholicisme naquit à une heure de ténèbres. Ici, il fut mis à l'abri. Évêques et Docteurs éclairés.

Aujourd'hui, parmi les hérésies: flots d'erreur battent nos rivages. La vérité pèse comme un joug.

Notre catholicisme est-il éclairé?

a) *Prions-nous? Adauge fidem*. Le grand bienfait, le souci de le garder, de l'accroître.

b) *Le Verbe de Dieu. Fides ex auditu*. C'est le moyen voulu de Dieu. Quel profit des sermons? Comment les écoutons-nous?

c) *Lectures*. Les écrits véhicules d'erreurs. Les maîtres que l'on se donne!

En garde! Ignorance religieuse *vs* science profane. La masse d'erreurs sur tout. Le démon frappe à la tête. Conjuraison contre la vérité religieuse; on échappe trop au magistère de l'Église. C'est elle qu'il faut écouter et suivre.

II

VIVANT

Lumière directrice de la vie. La vie catholique est celle que baigne cette lumière, la vie qui s'adapte à Jésus-Christ, qui est la lumière et aussi la vie : *Ego vita*. Il faut donc *vivre* son catholicisme.

Le vivre dans *son intelligence*. L'esprit catholique. Il y a des pensées qui sont catholiques et d'autres non ; des opinions catholiques et d'autres non ; des façons de juger et d'apprécier hommes et choses qui sont catholiques et d'autres non. Si je veux être catholique, il faut que je le sois d'abord dans la vie supérieure de ma pensée ; que je soumette le travail de mon esprit à la règle de ma foi ; que j'éclaire mes opinions à cette lumière. Et plus l'esprit est cultivé, plus l'homme vit par la pensée, plus ce devoir s'impose, et plus les dangers sont grands de s'en écarter.

A-t-on bien chez nous la pensée catholique ? Les intelligences vivent-elles leur catholicisme ? La vie de la pensée se manifeste par les paroles qu'on dit, par les écrits où elle se fixe, par les œuvres auxquelles elle donne son appui.

Vous qui prêtez l'oreille aux lèvres qui s'ouvrent, dites si la pensée qui vit sur les lèvres est toujours catholique. Vous qui lisez, qui cherchez la vie de la pensée dans des écritures, dites si vous y trouvez la vie catholique !

Et si l'on donne son concours à certaines œuvres neutres ou anti-chrétiennes, n'est-ce pas parce qu'on ne leur applique pas un jugement catholique. Et si

l'on refuse son concours à des œuvres catholiques, n'est-ce pas parce qu'on les juge mal ? A quiconque suit les manifestations de la pensée, il apparaît que cette pensée n'a pas une vie assez catholique.

b) *Vie du cœur.*— La vie vaut par ce que l'on aime. Règle sûre pour juger. Il y a une vie du cœur qui est catholique et une autre qui ne l'est pas. Par quoi le cœur est-il catholique ? La grande loi du Christianisme est la loi du cœur. Tu aimeras . . . La Charité. Surtout le *prochain*. Mot d'ordre de Jésus-Christ. Signe du chrétien. Esprit de chicane ; médisance et calomnie. Le fiel des cœurs. La *patience* à supporter. L'aumône aux pauvres ; la part du bon Dieu dans l'établissement de son budget.

Les *goûts* et les *plaisirs* ; pierres de touche des cœurs chrétiens. Ce qu'on aime, ce qu'on cherche, ce qu'on fuit ; à quoi on passe son temps. *Petit voyage* sur la rue, dans les salons, aux théâtres. La peur de l'effort et du *sacrifice* ; la fureur de jouir ; l'esclavage des sens. Où vont les cœurs ? Quelle vie ils mènent !

c) *Vie de la volonté.*— Le christianisme, c'est l'obéissance. La vie du Christ sur terre et à l'autel. *Serva mandata !* On ne va au ciel que par ce chemin : *Ego via*. Où en sommes-nous ? Les derniers siècles ont été témoins de trois révoltes : révolte religieuse au XVIIe ; révolte politique au XVIIIe ; révolte sociale au XIXe. Contre l'autorité, contre le Maître. Nous vivons dans les ruines de ces trois révolutions.

Le catholicisme en porte les traces. La liberté est Dieu. Pas de discipline. Vivre à sa guise. La notion même de l'obéissance disparaît. Or la vie de la volonté n'est catholique que par l'obéissance.

Comment obéit-on à l'Église ? En contestant son autorité, en lui traçant des limites. Comment forme-t-on les enfants ? Plus d'autorité, plus de maître. Ce qu'il y a de moins catholique chez nous, c'est peut-être la vie de la volonté. Alarmant. On se sauve en faisant la volonté du Père qui est aux cieux : *Vir obediens loquetur victorias*. Champ de bataille !

III

MILITANT

L'Église est *militante*. Le catholique est soldat. Un sacrement pour nous faire soldat. La lutte est *note* essentielle au catholicisme : pas simple *accessoire*. Le nôtre l'est-il ?

a) *S'affirme-t-il ?* Professer sa foi devant les hommes. Jésus-Christ y a insisté. Lâcheté des reniements. Les apôtres au jardin ; Pierre chez Caïphe. Un Chef crucifié : c'est Lui qu'il faut confesser. Mot d'ordre : *Non erubesco evangelium !*

La religion en cachette ; on ne veut pas paraître catholique ; le signe de croix. Le respect humain. La peur de l'opinion. On manque de *ferté*.

b) *Se défend-il ?* Il est attaqué. Comme Jésus-Christ. L'abandon du Maître par ses amis. Fouetté, couronné d'épines, crucifié : et cela continue. Jésus-Christ insulté dans son Église, ses ministres, ses mystères, industries de son amour. Insultes publiques des gouvernements, des organisations, de la

presse ; insultes privées des conversations, des blasphèmes !

Ricanements impies ; effronterie des mœurs, parodie des théâtres. Où sont les défenseurs ? Qui répond, qui s'indigne ? Oh ! Lâcheté des silences. Et quand les courageux se dressent, quand on venge la dignité de Jésus-Christ, quand on s'organise pour défendre l'Église ; quand on veut le faire régner malgré les insulteurs ; comment est-on jugé par certains catholiques ? Vous êtes outrés, étroits ; vous manquez de charité. La clameur des peureux, la crainte des pusillanimes ou des intéressés ; les prédictions des faux prophètes, les reproches de ceux qui voudraient servir deux maîtres ! Nous avons vu, entendu tout cela autour des œuvres de défense catholique entreprises en ces derniers temps. Et cela est profondément triste !

c) *Se propage-t-il ?* Force d'expansion propre au vrai catholicisme, qui a créé l'apostolat. Le besoin de donner aux autres Jésus-Christ et son Évangile. Gloire de nos origines. Missionnaires en partance. Belles scènes, à Paris, en 1614. Champlain devant la Chambre du clergé français réuni par états généraux : cardinaux et évêques. En 1615 à Rouen devant ses associés. Plaidoiries sublimes. Une chrétienté à établir ! Départ sur le *St-Etienne*, 24 avril 1615, à Honfleur, où les religieux se préparent à faire leur bonjour par les sacrements. Premières messes où on est en larmes. Prise de possession. Et les religieuses ? La vision de Marie de l'Incarnation. Monseigneur de Laval. Belles pages du catholicisme écrites sur nos bords. Un catholicisme tel doit être

fécond en apostolat. Il le fut, il l'est encore. Nos religieux au cœur de l'Afrique ; nos religieuses en Chine et au Japon.

Mais nous ! Que faisons-nous. Avons-nous le feu sacré ? Autour de nous, apostolat de l'exemple et de l'action. Dans les foyers, éducation chrétienne des enfants.

En garde contre l'égoïsme des intérêts grossiers. Soyons apôtres ; c'est le devoir de tout catholique.

Voilà ce que doit être le catholicisme. Est-ce le nôtre ? Un bon examen de conscience. Une généreuse résolution. Donnons à notre catholicisme ses notes essentielles.

Qu'il soit éclairé ! Instruisons-nous bien de notre religion, c'est la vraie science. Qu'il soit vivant, dans notre esprit pour en diriger les pensées et les jugements, dans notre cœur pour en ordonner les affections, dans notre volonté pour la plier à la discipline de l'obéissance. Qu'il soit militant. Confessons Jésus-Christ. Défendons Jésus-Christ. Faisons régner Jésus-Christ.

Alors notre catholicisme portera sur la terre tous ses fruits de bénédiction, en attendant qu'il porte au ciel ses fruits de bonheur et de gloire.

FAIRE TRIOMPHER LE CHRIST EN SOI-MÊME ET DANS LA SOCIÉTÉ (1)

*Hæc est victoria quæ vincit
mundum : fides nostra.*

(1re Ép. S. Jean, ch. V, 4.)

Soldats du Christ et de l'Église, vous venez ici retremper armes et courage aux sources de la foi, près de l'autel où vit le *mysterium fidei*.

Journée qui est pour vous une veillée des armes. Vous en sortirez meilleurs chevaliers, donc soldats plus vaillants, plus dispos.

La parole de Dieu doit être un mot d'ordre, un entraînement à la bataille et à la victoire. Harangue brève et précise : sonner la charge et promettre la victoire. *Hæc est victoria quæ vincit mundum* . . .

La foi qui vous attache à Jésus-Christ, qui vous lie à son sort et vous met sous son drapeau. C'est lui le Maître et le Chef ! C'est Lui qu'il s'agit de faire triompher :

1° *En vous*, par une foi éclairée, agissante et pratique qui mette Jésus-Christ au centre de votre âme et de votre vie, sur un trône où il règnera sur vos pensées, vos affections, votre vouloir, et sur vos sens : *Regnum Dei intra vos est*.

(1) Notes d'une brève allocution adressée aux Chevaliers de Colomb, dans l'église de Saint-Roch, le 12 janvier 1919.

C'est le *premier champ de bataille* ; c'est là qu'il faut planter le drapeau du Christ, pour qu'il flotte sur les ennemis vaincus : *haec est* . . .

Triple force qui fait une âme victorieuse : force de la vérité qui illumine l'esprit, de la charité qui élève le cœur, de la discipline qui soustrait la volonté à toutes les faiblesses.

Dans la lumière : ténèbres, erreurs et préjugés. Étude, parole de Dieu, Évangile.

Dans l'amour : aimez Jésus-Christ. Le feu. Au foyer d'amour : l'Eucharistie.

Dans la discipline : Soldats, vous ne pouvez ignorer que la victoire est dans l'obéissance : à Dieu, à l'Église. Obéissance prompte, filiale qui met toute votre vie sous l'emprise de Dieu : *Haec est victoria* . . .

2° *Dans la société* par une foi qui se montre, qui lutte et qui confesse Jésus-Christ, devant les hommes. Deuxième champ de bataille où il faut arborer le drapeau de Jésus-Christ et le maintenir debout parmi tant d'ennemis qui veulent l'abattre.

Or Jésus-Christ règne sur la société comme sur l'individu : par la vérité, par l'amour, par la discipline.

Pour cette lutte, il faut s'unir, il faut des forces rangées en ordre de bataille. Vous êtes cela.

Au service de la vérité. Ce qui accrédite l'erreur : ses organes. Il y a des puissances de ténèbres, qui pervertissent l'opinion. Elles ont leurs prophètes, leurs journaux et leurs livres. Soyez puissance de vérité et de lumière. Aux États-Unis, une campagne de vérité à travers tout le pays par des laïques.

Votre doctrine. Ce que vous dites, écrivez et faites. Confessez Jésus-Christ. Pour l'Université Laval. Pour les soldats à l'armée.

Au service de la charité. Faites triompher l'amour de Jésus-Christ. Le monde est de glace. Indifférence. Ce que le monde aime : plaisir, le péché. Le scandale : blasphème, intempérance, cinéma. École de péchés qui éloigne de Jésus-Christ. Tenez école de charité ; faites aimer Jésus-Christ. Guerre au vice, au scandale. *Haec est...*

Au service de la discipline. Faites triompher l'autorité de Jésus-Christ dans son Église. Qui vous écoute, m'écoute... On n'écoute plus l'Église. Indépendance et liberté. Plus d'autorité dans la famille, dans la paroisse, dans la société.

L'Œuvre de l'Hôpital Laval. Bel exemple de discipline. Le mot d'ordre donné : tous les Chevaliers du district à l'œuvre. Il s'agit d'une œuvre excellente. Doter notre région d'un refuge pour les tuberculeux. Ce qui a été fait. Ce qui reste à faire. On a pensé à vous... et à moi pour vous engager dans la bataille. Il faut planter le drapeau du Christ, faire triompher sa charité.

Ennemis à vaincre : la peste blanche, l'indifférence du public. Il fallait un commandement pour ébranler vos forces. Je l'ai donné. Belle réponse ; acte de discipline admirable. C'est par de tels actes que la foi triomphe. *Haec est...*

Souvenez-vous. La lutte en vous-mêmes pour faire triompher Jésus-Christ dans vérité, amour et discipline. Lutte au dehors. Pour faire de votre société une puissance de lumière, d'amour et de discipline

qui fasse triompher Jésus-Christ et établisse son règne dans la société.

Après ces triomphes ici-bas, et par eux, votre foi vous fera triompher dans les cieux. *Haec est victoria quæ vincit mundum, fides nostra. Amen!*

DEUX MOTS D'ORDRE À DES JEUNES

I

Aimer sans gaspiller son cœur, mais pour le dilater.

Aimez Dieu : hors de là rien de bon.

Aimez l'Église : notre Église du Canada.

Aimez votre patrie : dans son histoire et dans ses héros ; dans son décor et ses richesses. Aimez le sol natal ; aimez la race dont vous êtes, aimez la langue.

Aimez tout cela assez pour le défendre. Et rendez-vous aptes à le défendre. Pour cela, travaillez ! Le labeur est la grande loi. Instruisez-vous. *Fortes in fide*. Les délicatesses de la foi. Sachez votre catéchisme : ne rougissez jamais des pratiques de votre foi.

Apprenez votre langue, et parlez-la.

En garde contre certains fléaux : 1° la paresse ; 2° l'intempérance ; 3° la politique, qui fausse la conscience ; 4° l'égoïsme ; 5° la juiverie menant la franc-maçonnerie ; 6° l'opportunisme qui fait fléchir les principes, ouvre des brèches aux remparts, trahit toutes les causes.

II (1)

A PROPOS D'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

“ Les jeunes auront à travailler et à souffrir probablement plus que leurs aînés parce qu'ils auront plus de tâche à faire et plus de difficultés à vaincre. L'Œuvre plus grande demande plus de soins. Le bon Dieu les attend et leur demande de grands efforts. . .

Ce patrimoine, pour le recueillir, il faut le connaître ; pour le garder, il faut savoir ce qu'il a coûté. . . Il faut comprendre quels biens nous sont légués. Ce ne sont pas des trésors que nous vous léguons, mais des épées : quiconque ne comprend pas en entrant dans ces œuvres qu'il entre sur un champ de bataille, n'est pas digne d'y entrer. . . ”

(1) Mgr Roy, à la Journée diocésaine des œuvres de l'Action Sociale Catholique, à son retour d'Europe, le 20 décembre 1921.

L'APOSTOLAT

L'ennemi sait agir avec audace. Les catholiques sont inertes.

La force des adversaires est faite de notre insouciance.

I.— FONDEMENTS DE L'APOSTOLAT

1° *La loi inéluctable* de la solidarité humaine. L'homme est un être social. Il y a entre les hommes interdépendance, et action fatale des uns sur les autres. Nos vies sont soudées. Une fois l'acte accompli, il échappe au contrôle de qui l'a fait, tombe dans le milieu familial et social, où — telle la pierre jetée dans un lac — il détermine des vagues de bien ou de mal.

2° *La loi bienfaisante* de la Communion des Saints. C'est une loi de libre échange. Nous pouvons vivre pour les autres ; et vivre par les autres. Qui écrit les belles pages de votre vie ? Les vies immolées. Les aides ignorés. Les bienfaiteurs inconnus.

3° *Le Précepte du Maître* : "Aimez-vous les uns les autres." Voilà sa volonté essentielle sur nous. Il en fait le signe distinctif du Chrétien, et la condition du salut. Le grand interrogatoire ; qu'as-tu fait pour les autres ? La triste réponse : Je me suis mêlé de mes affaires. Quiconque ne s'occupe pas des autres se place hors la loi et hors la Rédemption.

II.— QUALITÉS DE L'APOSTOLAT

1° *Triple amour de Dieu, de l'Église et des âmes.*— On est apôtre par le cœur. L'amour et la haine expliquent tous les apostolats. Les ennemis de Dieu et de l'Église sont des apôtres de haine. Il faut leur opposer des apôtres d'amour. Les trois *M'aimes-tu* de Jésus à Pierre.

2° *L'abnégation.*— Pour suivre Jésus ; *abneget semetipsum*. Égoïsme, recherche de soi, amour-propre sont gros obstacles à l'apostolat. Abnégation : la pierre de touche du vrai chrétien ; la source du dévouement sincère et efficace.

3° *Le courage.*— Les catholiques sont peureux. Comme au temps des Apôtres. Notre-Seigneur leur reproche à chaque instant leur poltronnerie. *Nolite timere... Modicæ fidei... Confidite...* Les méchants sont pleins d'audace et leur force vient de notre lâcheté. La peur d'exciter les méchants de s'attirer des affaires, de mécontenter, de Monsieur Qu'en-dira-t-on !

III.— MOYENS D'APOSTOLAT

1° *La prière.*— Quelle arme... si nous savions l'utiliser ! A portée de tous, et d'une efficacité certaine.

2° *Le bon exemple.*— Quelle puissance, et si nécessaire. Les peureux n'attendent que cela pour marcher. Il s'oppose au scandale, qui est le plus fort auxiliaire du démon.

Intempérance est vice de scandale. On devient buveur par les autres ! On reste sobre par les autres aussi !

Scandale des *braves gens* ; sont excellents agents du diable.

Trait : un congréganiste à la buvette... Un père qui prend la croix des mains de son fils.

3° *La Parole*.— Sa puissance. *Exivit sonus eorum in fines orbis terræ. Fides ex auditu*... Langue, monde d'iniquité.

Prêtez l'oreille — on attaque tout et partout : l'Église, le prêtre... Qui les défend ? Chiens muets !

Trois bavards de village font échec au curé, faussent et mènent l'opinion... Les bons n'osent pas, laissent dire...

Que d'occasions aujourd'hui de montrer sa foi et de la venger !

4° *L'Action*.— Mot de Pie X. Les paroles doivent aboutir à l'action. Le propre de l'Apostolat est d'agir. Ici les exemples font la lumière :

a) *Presse*.— Faire imprimer livres d'apologétique. S'abonner, acheter, recruter clientèle pour bons livres et journaux.

b) *Tempérance*.— A la maison : éducation, précautions.

Prendre la croix. Vote et signature.

Aux élections : cabaleurs.

LA LIGUE DU SACRÉ-CŒUR

CE QUE C'EST

Hommes et jeunes gens groupés, organisés pour l'action. Pris dans les cadres de l'Apostolat de la Prière : 3e degré. De la prière à l'action.

Ce que nous avons fait pour la tempérance, nous le faisons pour autre chose. La force des catholiques est dans l'union. Une vérité à bien comprendre. Application du grand précepte de la charité : *alter alterius onera portate*. Nous ne pouvons pas nous isoler de nos frères. Vivre avec, par et pour les autres. Charge d'âmes. Aimer son prochain et l'aider efficacement.

Aujourd'hui tout se fait par l'association. Lutte entre les groupes. La victoire appartient aux plus forts : les plus forts sont les mieux organisés. Les francs-maçons en France.

Donc nécessité pour les catholiques de mettre sur pied des groupes bien disciplinés. C'est fait pour la tempérance ; il faut le faire pour le reste.

Ligues du Sacré-Cœur : groupements formés partout et qui sont bien aptes à livrer les bons combats.

Le mot *Ligue* indique qu'il s'agit de lutter, et de s'unir. Un mot qui fait peur aux faibles, aux lâches qui ne veulent que la tranquillité.

Fausse interprétation de la vie chrétienne. *Bonum certamen certavi* : voilà ce que le chrétien doit pouvoir dire à la fin de sa vie. Alors le *Requiescat in pace*

signifie quelque chose. Que diront ceux qui n'ont cherché que la jouissance tranquille ?

Ligue du Sacré-Cœur.— Il s'agit de s'occuper des autres par charité: le Sacré-Cœur est source de charité. *Hoc est praeceptum meum ut diligatis invicem.* Il s'agit de s'unir : le Cœur de Jésus est notre trait d'union.

Son cadre.— Apostolat de la Prière et société de tempérance.

Son but.— Faire des apôtres.

L'Apostolat laïque : voilà un besoin de notre temps. Les fidèles ne peuvent pas se désintéresser des grandes luttes de l'Église. Questions surgissent, dangers se multiplient. On voyage, on lit, on s'associe : les idées fausses vont vite et loin.

Le clergé ne peut suffire à la tâche. Son influence est combattue.

D'ailleurs, ce sont des laïques qui se font apôtres du mal !

L'Apostolat de l'erreur trouve partout les hommes qu'il lui faut. Pourquoi la vérité et le bien n'auraient-ils pas leurs apôtres ?

Ce que la Ligue veut faire de ses membres : des hommes de piété et d'action.

La piété.— Il faut des hommes de foi éclairée, solide, de vie surnaturelle.

Unité de vie : catholiques partout et toujours ; en privé et en public ; en pensée et en œuvres.

Deux pratiques : offrande du matin et prières ; puis la communion. Quatre communions générales par année. La communion du mois autant que possible.

L'Action.— Vivre sa foi et la défendre.

Guerre aux fléaux de la vie chrétienne.

a) *Intempérance.*

b) *Blasphème* : le mal de notre peuple, le péché qui détourne Dieu, stérilise et détruit la foi.

c) *Profanation* du dimanche. Nous sommes sur la pente.

d) *Sociétés mauvaises* ou dangereuses. Ce sont elles qui nous ont déjà fait tant de mal.

e) *La mauvaise presse.*— Par la bonne. L'œuvre du jour. Propagande des bons journaux. Application à l'Action Sociale.

Esprit de l'œuvre.— Amour du prochain pour Dieu ; discipline de l'obéissance : les mots d'ordre de l'Église. Avoir à cœur de servir l'Église comme elle veut être servie. *Qui vos audit, me audit.*

Convictions solides ; cœur généreux, volonté ferme et persévérante. Pas d'égoïstes, ni de peureux.

POUR LA BÉNÉDICTION DE LA PIERRE ANGULAIRE DU SÉMINAIRE CANADIEN DES MISSIONS ÉTRANGÈRES⁽¹⁾

Nous sommes réunis autour d'un berceau. Dans ce berceau, il n'y a pas la vie d'un homme, mais une œuvre qui commence. Cette œuvre, elle se rattache aux origines de l'Église, elle plonge des racines au cœur même de la Rédemption. C'est pourquoi l'Église se penche sur elle avec tant d'amour et lui prodigue ses tendresses maternelles. L'Église catholique est ici, par son délégué apostolique, Mgr Pietro di Maria. L'un des premiers, il s'est intéressé à cette œuvre ; il a appelé sur elle, dès les premiers jours, toutes les bénédictions de l'Église de Rome. L'Église est ici par ses évêques, par un clergé nombreux, par ses fidèles.

Pourquoi l'œuvre du Séminaire des Missions Étrangères ?

Comment aider cette Œuvre ?

I

Pourquoi l'œuvre du Séminaire des Missions Étrangères ? — Bien des réponses pourraient être données : deux suffiront.

(1) Notes empruntées de la *Semaine Religieuse* de Montréal, 26 octobre 1922. La bénédiction eut lieu à Pont-Viau, le 16 octobre 1922. Mgr Roy était le président du Comité d'administration de l'Œuvre du Séminaire.

La première raison de l'Œuvre, c'est le milliard d'infidèles qui attendent de nous la vérité, le salut. En face de trois cents millions de catholiques se trouvent mille millions de païens. Pouvons-nous rester indifférents à ce spectacle ? La foi est un bien, un bien qui tend à se répandre. *Bonum diffusivum sui*. Si nous comprenons notre devoir, nous chercherons à la répandre. La foi qui n'est pas apostolique est une foi stérile.

Pourquoi encore ce séminaire ? Parce que l'Église le veut. Elle s'est prononcée avec une singulière véhémence par la bouche du grand pape qui vient de mourir, Benoît XV. Son successeur sur le trône de saint Pierre, Pie XI, s'est fait dernièrement l'apôtre des missions et le glorificateur des missionnaires. Il a plaidé lui-même auprès des catholiques la grande cause des infidèles. L'Église l'a voulu par tous ses papes, et par-dessus tout par le Christ. C'est lui qui a façonné de ses mains les premiers missionnaires. C'est lui qui a été le premier directeur du premier séminaire des missions étrangères. C'est lui qui a jeté la parole qui ne passe pas : Allez, enseignez toutes les nations, marchez aussi loin que vous pourrez, allez dans les pays lointains prêcher la vérité.

L'Église universelle le veut, l'Église de Québec le veut aussi. La province de Québec est l'un des coins de terre où la civilisation chrétienne a produit ses effets peut-être les plus puissants. Trois siècles l'ont imprégnée de christianisme. Après avoir tant reçu des autres, est-ce que nous ne donnerons pas aux autres ? Ne doit-il pas exister une étroite relation

entre le don de la foi reçue et celui de la foi communiquée ? La conquête des âmes en terre étrangère n'est-elle pas le meilleur moyen de conserver ici la foi et les mœurs ? Sans doute nos jeunes gens et nos jeunes filles n'ont pas attendu ce jour pour pratiquer l'apostolat lointain. Beaucoup ont déjà pris le chemin de la Chine, du Japon et des Indes. Mais tout cela était plutôt d'ordre privé, personnel. Il y a plus que cela aujourd'hui, l'Église canadienne reprend les paroles du Christ et les jette à ses enfants : " Allez, enseignez toutes les nations ", etc. Et elle fonde une école de missionnaires pour l'accomplissement de cette parole.

II

Comment aider cette œuvre ? Il faut d'abord des missionnaires, il y en a dans la province plus qu'on ne saurait le soupçonner. Le don de la foi commence à vouloir se répandre. Le besoin de l'apostolat est la caractéristique de la jeunesse actuelle. Dans les collèges et les couvents, on sent comme un élan de dévouement lorsqu'on parle des missions étrangères. Il suffit de ne pas s'opposer à l'épanouissement des vocations apostoliques. Le prêtre n'est jamais plus prêtre que lorsqu'il est sur le chemin de l'apostolat lointain.

Comment aider encore ? La devise des RR. PP. Oblats est celle-ci : *Pauperes evangelizantur* : on évangélise les pauvres. Celle du nouveau séminaire sera : *Pauperes evangelizabunt* ; ce sont des pauvres qui prêcheront l'Évangile. Dans les missions, il y a de la pauvreté ; dans cette maison, il n'y aura que des

élèves et des prêtres pauvres. Et ce sera tant mieux ! La pauvreté est le noviciat qui convient à l'apôtre. Les offrandes du clergé et des fidèles soutiendront cette œuvre. Dès aujourd'hui, nous avons l'intime conviction que cette générosité ne lui fera jamais défaut.

Le secours le plus efficace, c'est celui de la prière. Cette œuvre vient de Dieu, elle s'appuie sur Dieu. C'est une croisade, une vraie croisade vers le milliard de païens ensevelis dans le tombeau du paganisme. Il faut ouvrir tous ces tombeaux, faire ressusciter à la foi, à la vérité, tous ces morts spirituels. Dieu la protégera, pourvu que les catholiques emploient le moyen le plus efficace pour y arriver, la prière.

Autour des berceaux, il importe d'exprimer des vœux. Fasse le ciel, que par ce séminaire des Missions étrangères nos jeunes gens trouvent enfin le moyen efficace de répondre à l'appel du Christ ! Fasse le ciel que par ce séminaire les peuples assis à l'ombre de la mort reçoivent la lumière ! Fasse le ciel que la foi de notre peuple soit confirmée par l'effort même qu'il fera pour la communiquer aux autres ! Que Dieu, enfin, pour qui ce séminaire est fondé, soit glorifié et loué éternellement sur la terre comme au ciel !

OÙ ALLONS NOUS ?(1)

La course est vertigineuse, et la pente raide. Où allons-nous ?

On s'éloigne des sentiers battus. Les chemins droits sont réputés monotones, ennuyeux. Les clôtures, les poteaux indicateurs, les garde-fous sont méprisés, honnis. Ce sont précautions asservissantes, attentatoires à la liberté ! Où allons-nous ?

Les forces motrices grossières, brutales, faites des plus vilaines passions, sont portées à leur maximum d'intensité ; la machine trépide et bondit sous l'irrésistible poussée . . . Et l'on brise tous les freins ! Où allons-nous ?

De plus en plus on méconnaît les droits souverains de Dieu, on se soustrait à ses commandements, on se moque de ses inéluctables justices. Le sens chrétien s'obnubile même chez les bons ; la notion du surnaturel s'épaissit, les consciences se faussent, l'idéal humain baisse, se déprime et se matérialise. Où allons-nous ?

La culture de l'être moral fait place à la culture de l'être physique. On néglige la toilette de l'âme, pour apporter mille soins minutieux à celle du corps. Au souci de la propreté spirituelle succèdent les ridicules excès de l'hygiène. La gymnastique, qui assouplit les membres et fortifie les muscles, remplace

(1) Article paru dans la *Semaine Religieuse* de Québec, le 9 avril 1914, sous le pseudonyme de PAUL DES CROISÉS.

les disciplines intérieures qui surveillaient et domptaient les passions, et faisaient bonne police dans les pensées et les sentiments. Où allons-nous ?

Et c'est une ruée bestiale à la jouissance charnelle. Il n'y a plus de honte à jouir avec ostentation d'une fortune suspecte, à mettre une irrégularité scandaleuse dans sa vie, à trahir la foi jurée. Sans vergogne, on lit tout, même la littérature crapuleuse ; on dit tout, même devant les enfants ; on regarde tout, même les spectacles immondes ; on écoute tout, même des chansons et des pièces de théâtre à faire rougir les singes. Où allons-nous ?

La victoire des sens sur l'esprit, le culte de la bête s'affirme dans les audaces impudiques de la toilette féminine. Ayant perdu le sens de la beauté morale, le monde n'a plus de culte que pour la beauté physique. Et, pour l'exercice de ce culte, il convient que l'idole se dévoile. De là ces déshabillés chaque jour plus effrontés, et tels déjà que l'histoire de la mode n'en offre d'exemples qu'aux époques des plus honteuses décadences. Et cette religion de la chair est aussi cruelle que tyrannique dans les exigences de ses rites. Elle demande de vrais sacrifices humains. On lui sacrifie, non seulement la pudeur, mais les aises, le bien-être et la santé. Pour elle, on bravera le froid, on courra de gaieté de cœur au devant de la bronchite et de la pneumonie. Qui n'a rencontré, en nos froides journées d'hiver, de pauvres fanatiques de la mode, offrant aux cuisantes morsures de la bise des décolletés homicides ? Où allons-nous ?

Un autre signe où se fait voir la décadence morale de notre société, c'est le règne furieux de la danse

malpropre, qui transporte dans nos salons les mœurs des troupeaux de l'Argentine. Triomphe révoltant de la bête, qui impose à l'homme et à la femme jusqu'aux gestes par où se traduisent ses plus bas instincts ! Suprême abêtissement de l'homme qui fait de l'animal l'arbitre de ses élégances ! Où allons-nous ?

La pente est raide, et la course est vertigineuse. Où allons-nous ?

LA PIÉTÉ ET L'APOSTOLAT⁽¹⁾

L'apôtre ne s'improvise pas. Sans doute, il y a des âmes spécialement douées pour l'apostolat, des âmes où Dieu semble avoir mis plus de feu sacré, plus de générosité et plus d'idéal. Mais, d'ordinaire, l'on naît égoïste, et l'on devient apôtre.

Il y a donc une formation, une éducation de l'apostolat. Évidemment, plusieurs éléments doivent entrer dans cette éducation. Quel est le principal, celui qui mérite le plus qu'on y donne toute son attention ? Quel est le maître levier qu'il faut appuyer sur la grâce divine, pour dégager la pauvre âme humaine des emprises de l'égoïsme et la soulever jusqu'aux sommets de l'apostolat ? Est-ce l'obéissance, qui soumet la volonté à une salutaire discipline, et lui donne le ressort dont elle a besoin pour les grands efforts ? Est-ce le travail, qui assouplit l'esprit, préserve la vertu et donne le prestige du savoir ? Certes, tout cela est excellent. Mais, je suis d'avis que par-dessus tout cela il faut mettre la *piété*, qui plonge l'âme dans le surnaturel et l'attache solidement à Dieu.

N'oublions pas que l'apostolat, en somme, n'a pas d'autre but que de faire régner Dieu sur les âmes et sur la société. Quiconque prétend faire œuvre d'apôtre doit bien orienter tout son effort

(1) Article paru dans *Le Croisé*, mars 1914, sous le pseudonyme de PAUL DES CROISÉS.

vers ce but. Le pourra-t-il, si lui-même n'a pas le surnaturel appétit de Dieu, et ne subordonne pas tout à ce besoin de Dieu ? Or la vraie piété met Dieu à sa place ; elle le fait préférer à tout ; elle cherche en tout le triomphe de son amour et le règne de sa volonté.

Le catholique n'est apôtre que s'il est *l'homme de Dieu*. Cela suppose qu'il vit dans une sorte d'intimité avec Dieu, qu'il s'inspire de ses pensées et prend ses ordres, qu'il est le messager empressé et fidèle de sa volonté sur les hommes. Seule la piété établit ce commerce quotidien, ces relations de cœur, ces habitudes de dépendance, qui font *l'homme de Dieu*.

Il va sans dire que nous entendons ici le mot piété dans son vrai sens. Nous ne voulons pas parler simplement de ces pratiques extérieures, qui sont nécessaires à la piété, qui l'exercent et l'alimentent. De telles pratiques ne constituent pas l'essence de la piété ; elles ne sont pas nécessairement liées à la piété, et l'on trouve parfois des personnes qui en chargent leur vie, sans que leur piété en profite. La piété est une habitude en vertu de laquelle l'âme se porte vers Dieu d'un élan facile et continue, et met à conquérir son amitié, à la conserver et à l'accroître, le meilleur de ses énergies. D'où l'on voit qu'une telle vertu forme comme le fond de la vie chrétienne. Elle est à la fois inspiratrice et ouvrière de perfection. Toutes les autres vertus se développent dans son rayonnement et sous son bienfaisant empire. C'est elle qui constitue l'atmosphère surnaturelle où l'âme respire Dieu et se dilate en des œuvres apostoliques.

La piété, créatrice de force et de vertu, est donc, par là même, créatrice d'apostolat. Il est dit dans les *Actes des Apôtres* que saint Paul, traversant la ville d'Athènes, sentait son esprit agité au dedans de lui-même, parce qu'il voyait toute la cité livrée à l'idolâtrie. Celui qui regarde d'un œil paisible le monde qui l'entoure, qui trouve tout naturel que Dieu y soit méconnu et offensé, qui ne se sent pas troublé par le spectacle des foules adonnées au vice et victimes de leurs bas appétits, celui-là, assurément, n'a pas de zèle ; il n'éprouvera pas ces souffrances qui tourmentent l'apôtre et le font sortir de l'inaction, pour le faire descendre sur le champ de bataille et le lancer à l'assaut du mal.

Or, la piété seule fait assez aimer Dieu pour pousser à défendre sa cause à tout prix. La piété seule, réchauffée, chaque jour, dans le commerce intime de la prière, peut soutenir cette flamme dont les âmes apostoliques ont besoin d'être embrasées. Que la flamme tombe, et toute ardeur disparaîtra ; mais, d'un autre côté, que la prière se taise, et toute flamme s'éteindra.

Donc, à qui cherche des apôtres, nous dirons : cherchez des âmes que dévore l'amour de Dieu. Ni la science, ni la vague philanthropie ne sauraient soutenir l'apôtre au champ de l'apostolat. Seul l'amour divin, enflammé par la piété, a le don de produire la vaillance et de faire les invincibles conquérants d'âmes.

SYNDICALISME AMÉRICAIN⁽¹⁾

Ils vont bien nos syndicalistes de la République étoilée ! De chute en chute, ils ont fini par toucher le fond de l'abîme. Les meneurs ouvriers sont devenus les docteurs de la loi nouvelle. Doués d'une audace à faire pâlir les étoiles, ils se juchent sur les grotesques trépieds que leur dressent les foules inconscientes, et prononcent des oracles où l'ignorance et la prétention se disputent la palme.

Ces docteurs ont un *credo*, qu'ils prêchent avec ferveur, et dont ils imposent les dogmes avec une belle intransigeance. Toute leur foi et toute leur morale reposent sur la *force*, comme sur l'unique fondement de la société moderne. Le syndicalisme américain n'a pas d'autre idéal à proposer à ses adeptes, ni d'autre base à donner à ses théories.

Pour ces apôtres du socialisme, la religion et la morale n'ont rien à voir dans les questions économiques. Les notions du juste et de l'injuste ne relèvent pas de principes fixes, mais varient suivant les âges, les besoins et les classes. Le capital et le travail ne sont pas soumis aux mêmes règles de moralité ; les lois morales qui les gouvernent sont même opposées. Inutile donc de chercher une morale commune, aussi longtemps qu'il y aura des classes différentes.

(1) Article paru dans la *Semaine Religieuse* de Québec, le 2 avril 1914, sous le pseudonyme de PAUL DES CROISÉS.

Voulez-vous savoir quelle doctrine on enseigne, en ces écoles, sur la morale sociale? Écoutez Giovannitti, le poète et le meneur des *Industrial Workers of the World* : “ Pour nous, voici à quoi se réduit la question du *juste* et de *l'injuste*. Nous pensons que tout ce qui tend à conserver le système économique actuel, fondé sur l'inégalité, est *injuste*, et que tout ce qui travaille à le détruire et à le remplacer par un autre, fondé sur l'égalité économique et sociale, est *juste*.”

La lutte est donc entre deux régimes, qui ne peuvent vivre et subsister en paix. Et cette lutte, elle ne prétend pas simplement conquérir certains droits, supprimer quelques abus. Non : c'est la guerre à mort. Des deux intérêts en conflit, il faut que l'un disparaisse ; des deux classes dressées en face l'une de l'autre, il faut que l'une soit anéantie. Seule la force peut régler la question. Il y aura bataille aussi longtemps que l'un des partis n'aura pas détruit l'autre. La classe qui aura triomphé aura pour elle tous les droits et toute la justice. La raison du plus fort sera la meilleure, elle sera même la seule juste et bonne.

Si vous en doutez, écoutez encore le prophète du syndicalisme américain. Voici comment il s'exprime dans le journal *The Independent*, le 30 octobre 1913 :

“ Notre philosophie est la philosophie de la force. Nous n'avons rien de commun avec la ploutocratie. Nous ignorons le public, la nation, la chrétienté, l'humanité. Nous ne connaissons que la classe des travailleurs, et nous maintenons que, en dehors

de cette classe, il n'y a et ne saurait y avoir aucun espoir de salut en notre avenir social."

Jusqu'à quels excès peuvent conduire de pareils principes? Spargo, un chef du parti, va nous le dire sans aucune hésitation. En effet, voici ce qu'il écrit dans son livre intitulé : *Syndicalism, Industrial Unionism and Socialism* : " Si la classe à laquelle j'appartiens, pouvait se débarrasser des exploités en se révoltant, en s'emparant de la propriété du riche, en mettant le feu à quelques édifices, ou encore en exécutant sommairement quelques membres de la classe qui possède, j'ai l'espoir que le courage ne me ferait pas défaut pour prendre ma part dans ce travail." On ne saurait être plus franc, ni pousser plus loin le cynisme.

Et cela se dit, s'imprime, s'enseigne à côté de nous. Ceux qu'agite ce délire révolutionnaire, sont des apôtres populaires, des parleurs qu'on écoute et des meneurs qu'on suit. Des milliers d'ouvriers les tiennent pour prophètes, et se laissent inoculer par eux le poison vif de leurs doctrines. La plupart des groupes ouvriers des États-Unis subissent ces enseignements pervers. J'ajoute que la ligne 45ème, avec ses poteaux-frontières, nous défend très mal contre le flot envahissant des idées socialistes. Ce sont articles de libre-échange, que n'arrêtent pas nos douaniers, et qui font fureur en plus d'un quartier.

Jetons souvent le cri d'alarme. Mettons partout l'étiquette *poison* sur ces produits vitriolés, et, à ceux qui ont commis l'imprudence d'y goûter, administrons sans délai un énergique contre-poison.

APOSTOLAT DE LA FEMME

LA MISSION DE LA FEMME

La conférence que l'on va lire est le texte à peu près littéralement reconstitué d'une conférence faite au Couvent de Jésus-Marie, de Sillery, le 12 novembre 1912.

Voici, d'après une Ancienne qui a bien voulu faire paraître ce texte dans L'Action Catholique du 15 mars 1926, en quelle circonstance fut prononcée cette conférence.

“ C'était le 12 novembre 1912, au Couvent de Jésus-Marie, à Sillery. Dans la salle de la bibliothèque, nous étions réunies “ une quinzaine au plus ”, après notre cours d'économie domestique. Sa Grandeur Monseigneur Roy avait accepté de nous donner une conférence. Cette conférence, il la fit magnifique, enlevante. Pour notre petit groupe il se mit en frais d'éloquence, comme s'il eût eu devant lui des milliers d'auditrices. Enthousiasmées par sa parole, nous regrettions que toutes les femmes canadiennes n'eussent pas bu à cette source jaillissante et vivifiante. En relisant aujourd'hui les notes prises à la suite de cette conférence, en sentant l'émotion d'autrefois m'êtreindre encore au cœur, je me suis dit que je devrais donner à Monseigneur Roy disparu l'auditoire féminin que je lui ai souhaité en 1912. Que des milliers de lectrices parcourent le résumé trop pâle des pensées que son verbe puissant chercha alors à buriner en nous. Ce

sera l'hommage de la femme canadienne à sa mémoire vénérée."

*

* *

Après une aimable et élogieuse entrée en matière, Monseigneur nous dit : " On a pensé qu'il serait bon de suspendre parfois le cours plutôt prosaïque de l'économie domestique pour vous donner quelques conférences propres à élever vos pensées et à vous faire mieux comprendre la vie et ses devoirs, des conférences qui vous aident à atteindre votre idéal, car vous avez certainement un idéal, vous n'ignorez pas que si la soupe est importante dans le ménage, l'homme ne vit pas seulement de soupe... Puisque j'ai été invité à vous adresser la parole, je vous dirai un mot de la femme et du rôle qu'elle est appelée à jouer.

Qu'est-ce que la femme ?

Depuis longtemps les Livres Saints nous l'ont appris. Dès les premiers jours de la création, Dieu créa la femme *adjutorium*, " aide de l'homme ", et *similis ipsi*, " égale à lui ". Voilà, définie sous l'inspiration divine, la femme : une *aide* donnée à l'homme et *égale à lui*. Certes, Dieu faisait belle la part de la femme ; en rien inférieure à l'homme : *similis ipsi*. Il n'y avait pas dans l'humanité deux portions dont l'une devait écraser l'autre ; non, toutes deux devaient marcher côte à côte, égales et s'aidant l'une l'autre.

Mais le péché est venu. On ne peut nier que la femme n'ait eu sa part en ce péché... Aussi l'expi-

tion est tombée lourdement sur elle. L'homme déchu lui a fait sentir sa rancune en la tenant quatre mille ans dans l'esclavage. Quand le Sauveur est apparu, il a trouvé l'expiation suffisante. En effet, la femme avait expié non seulement pour elle, mais pour l'homme aussi ; car il arrive souvent que la femme expie pour deux... Alors Jésus-Christ a relevé la femme : il l'a remise à sa place : *adjutorium*. Oui, il en a fait son aide : il a fait d'une femme la co-rédemptrice ; et, depuis ce temps, la femme a reconquis ses droits à être "l'égale" de l'homme. Jésus-Christ a accompli la réhabilitation de la femme d'une façon magnifique : voyez le Dieu-Homme *Roi* du ciel ; voyez, près de lui, la Vierge *Reine* du ciel ! La place est faite belle à la femme. Qu'elle la garde !... Les exaltées qui, de nos jours, ennuient les gouvernements de leurs réclamations, à quoi pensent-elles ? Elles ne veulent plus être les égales, mais les rivales de l'homme. Dites-moi, si la femme s'attribue les droits de l'homme, si elle usurpe ses professions, si elle remplit son rôle, qui prendra la place de la femme ? Qui fera ce qu'elle devait faire ? Qu'on le sache : ces fausses théories attaquent l'ordre établi par Dieu même ; et, si la femme entreprend la lutte contre l'homme, l'homme est le plus fort : elle sera vaincue et retombera dans l'esclavage. La lutte ne peut finir autrement.

La femme étant "l'aide égale à l'homme", dans quel champ d'action est-elle appelée à jouer son rôle ? Il est deux champs d'action ouverts à la femme. L'un plus élevé, c'est celui où travaille la vierge chrétienne. Et comment travaille la vierge

chrétienne ? Par l'immolation. Il y a d'abord " l'immolation pieuse " : c'est le sacrifice de la prière dans les ordres contemplatifs, prière qui, unie à la prière de la Vierge co-rédemptrice au pied de la croix, continue de sauver le monde. Il y a ensuite ce qu'on peut appeler " l'immolation miséricordieuse " : c'est la vierge chrétienne puisant au Cœur du Christ la compassion, la pitié, la miséricorde qui le remplit et les répandant sur l'humanité souffrante dans les hôpitaux, auprès de toutes les misères, jusque sur les champs de bataille, même au chevet des pestiférés et des lépreux. Enfin, il y a " l'immolation apostolique " : c'est celle de la vierge chrétienne se sacrifiant pour l'instruction des enfants, traversant même les mers pour aller, dans les pays lointains, porter aux âmes la connaissance de Dieu. Jésus-Christ a dit à ses apôtres : *Allez, enseignez*. Il ne l'a pas dit à la femme : il savait qu'elle irait... car l'essence de la femme, c'est le dévouement.

Dans une sphère moins élevée, tout près de ce champ d'immolation où se dépense la vierge chrétienne, se trouve celui où travaille la femme chrétienne. Ce champ d'action porte un bien beau nom : " le foyer ! " Disons d'abord bien nettement qu'il ne faut pas penser qu'en laissant le champ d'action de la vierge chrétienne pour entrer au foyer, la femme chrétienne tourne le dos à l' " immolation ". Rien ici-bas ne se fait de grand, de bien, qui ne soit fondé sur le sacrifice. " La femme se mesure à la croix. " Ah ! ce n'est pas à dire que je ne vous souhaite la joie. La joie est bonne, la joie est saine, la joie est réconfortante, quand elle est chrétienne.

Je vous souhaite beaucoup de jours pleins de cette joie. Vous en avez besoin : le chagrin vient vite, les épreuves se multiplient, les jours d'angoisse sont nombreux, et, à ces heures, la femme chrétienne vaut par sa "puissance d'immolation". L'esprit de sacrifice ne lui permettra jamais de faire du devoir l'accessoire, du plaisir le principal ; mais au contraire, toujours il lui fera envisager le devoir comme l'essentiel, et le plaisir comme l'accessoire.

La société repose sur la femme. Quand on étudie l'économie sociale et politique, que remarque-t-on tout d'abord ? Que la société vaut ce que vaut le foyer. Quand les foyers sont ce qu'ils doivent être, la société repose sur des bases solides. La société tire sa force des foyers qui la composent, elle prend les vertus, la vitalité des foyers qui la constituent ; elle prend les vices, les faiblesses des foyers sur lesquels elle s'appuie. Si les foyers ne sont pas ce qu'ils doivent être, la société souffre ; si les foyers sont ébranlés, la société chancelle sur sa base. La société est donc ce que la fait le foyer ; mais le foyer est ce que le fait la femme. Tant vaut la femme, tant vaut le foyer ; tant vaut le foyer, tant vaut la société. La femme, c'est la force, la lumière, la chaleur, la pierre angulaire du foyer.

Mais si la femme fait le foyer, qu'est-ce qui fait la valeur de la femme ? C'est son *cœur* ! Je peux le dire ici sans crainte, parce que vos foyers sont ce qu'ils doivent être ; si, malheureusement, il est dans notre pays, même à Québec, des foyers qui ne sont pas ce qu'ils doivent être, c'est parce que la femme manque de cœur. Cette femme à qui ses

enfants semblent être à charge, qui ne cherche qu'à s'en débarrasser, qui confie à des mains mercenaires le trésor sur lequel elle doit veiller, cette femme ne manque-t-elle pas de cœur ? Cette femme qui, au lieu de préparer un repas réconfortant à son mari qui revient de son labeur, ne se donne pas même la peine de lui dresser une table ; cette femme qui, au lieu de chercher à rendre le foyer attrayant pour y retenir les siens, semble, au contraire, chercher à le rendre détestable, cette femme ne manque-t-elle pas de cœur ? Faut-il alors s'étonner que le mari délaisse la maison, que les grands garçons la fuient, que les jeunes filles elles-mêmes préfèrent la rue à la société de leur mère ? Mais que dire lorsque la femme non seulement laisse désertir son foyer, mais l'abandonne elle-même ? . . . Nous qui savons de quel mal souffre la société, parce que nous connaissons mieux que personne les maux du foyer, vu que nous y pénétrons jusqu'au fond en pénétrant dans les consciences, nous le disons parce que nous le savons : le foyer n'est pas ce qu'il doit être parce que la femme manque de cœur . . .

Le *cœur*, mais c'est le grand ressort, le plus puissant levier qui soit au monde. Le *cœur* ! c'est le principe de tout ce qu'il y a de bon dans l'humanité. Le *cœur* ! c'est la générosité, la noblesse, le dévouement, l'héroïsme. Dieu le sait mieux que personne ; aussi le premier commandement qu'il promulgue dans la loi ancienne s'adresse-t-il au cœur : " Tu aimeras ". Et c'est aussi au cœur que vont les commandements de la loi nouvelle, la loi d'amour.

Si le cœur est tout dans l'homme, que n'est-il pas dans la femme? Que ne doit-il pas être en particulier pour la femme canadienne? . . . Il convient de le reconnaître, Dieu a fait la femme canadienne d'une qualité vraiment supérieure : c'est qu'il l'appelait à une haute et noble mission : former un peuple nouveau. Pour la rendre digne de remplir ce grand rôle, il l'a magnifiquement douée. Comment? En lui donnant un "cœur incomparable". Mais si, déjà, notre femme canadienne allait faillir à sa mission! . . . Quand on regarde les vieux pays et qu'on les voit atteints dans la source du foyer, on se dit: rien d'étonnant, ils ont vécu! . . . Mais nous qui portons encore sur notre front les bénédictions initiales des commencements, nous qui regardons encore vers l'avenir, qu'aurions-nous vraiment à espérer, si, déjà, notre femme canadienne allait déchoir, si, déjà, elle allait manquer de cœur? . . . Ah! c'en serait fini des espérances de la race canadienne!

Pour la femme chrétienne, le foyer est le lieu de son apostolat. Elle sait qu'aucun devoir n'est petit qui contribue à une grande œuvre, et elle apporte aux humbles détails de l'économie domestique, le même soin qu'elle apportera aux plus grandes actions. Elle sait que la cuisine est un centre important dans la maison. L'âme est étroitement soudée au corps, et vouloir ne s'occuper que de l'âme est une erreur où l'on tombe parfois. Les âmes sont à ceux qui nourrissent les corps. Pourquoi les ouvriers deviennent-ils socialistes, anarchistes? Ils vont à ceux qui leur donnent du pain, ou, du moins, leur

en promettent. Les besoins de l'homme sur la terre se résument, en fin de compte, en deux mots : le " pain supersubstantiel " et le " pain substantiel ". Son pain supersubstantiel, l'homme le demande à son Père du ciel ; son pain substantiel, il le demande surtout à la femme du foyer. Dans le Pater, Jésus-Christ nous fait demander et le pain substantiel pour notre corps et le pain supersubstantiel pour notre âme.

Résumons: le foyer fait la société, la femme fait le foyer ; le cœur fait la femme, et c'est l'amour de Dieu qui donne au cœur sa valeur. Si l'amour de Dieu disparaît d'un cœur, les autres amours disparaissent bientôt. Aimez donc le bon Dieu et votre vie sera rayonnante et fructueuse.

*

* *

Monseigneur Roy donna ensuite à notre petit groupe privilégié sa paternelle bénédiction, puis il nous laissa l'entourer. Aimable et souriant, il nous dit : " Je reviendrai dans quelques mois goûter encore à votre soupe." — " Laquelle préférez-vous, Monseigneur ? " fait aussitôt l'une de nous. " Oh ! mais aucune, je les aime toutes. Pourtant oui, il en est une que je préfère : c'est . . . la soupe bien faite ! " Et avec un bon rire et un geste de main bienveillant, Sa Grandeur s'éloigne, nous laissant tout émues de sa bonté et décidées à traduire dans notre vie l'idéal entrevu.

INFLUENCE, DEVOIRS, RESSOURCES MORALES DE LA FEMME

I.— INFLUENCE

Ève au Paradis, discutant avec Satan pour notre perte ; Marie à Nazareth, traitant avec l'Ange de l'affaire de notre salut : voilà la femme ! A l'entrée de toutes les voies qui mènent au ciel et à l'enfer. Elle porte toujours la vie ou la mort. Pas de peuples, pas d'individus qui n'aient à bénir ou maudire la femme, cause de leur bonheur ou de leur malheur.

C'est elle qui peuple le ciel et l'enfer.

Plus que l'homme, presque autant que le prêtre vous avez charge d'âmes. Pas permis de suivre une route solitaire vers le ciel : dans le bien et dans le mal vous avez des complices. Votre rôle est de vous dévouer ; votre nature est faite pour cela. Et votre salut n'est pas une affaire personnelle. Autres âmes liées aux vôtres pour le temps et l'éternité. Cette influence se révélera au grand jour du jugement. Interrogatoire qui vous surprendra. Qu'as-tu fait de ton mari, de tes enfants ? Le cours de deux ou trois ou cinq vies mis sous vos yeux.

Dans toutes les bonnes et mauvaises actions, la femme apparaît avec son influence décisive.

Révolutions et guerres ; grandes œuvres qui ont régénéré le monde. Votre part dans le développement

de cette paroisse. Deux générations y ont travaillé. Chevilles ouvrières des grandes entreprises ; âmes des grands mouvements. Les grandes poussées et les grands obstacles sont venus de vous, plus que des autres. Donc il est important que vous tourniez cette influence au bien. Pour cela il faut connaître vos devoirs.

II.— DEVOIRS

La femme réclame ses droits ! Remplissez tous vos devoirs et vous n'aurez guère le temps ni ne sentirez le besoin de gémir sur vos droits méconnus, et le monde ira mieux.

Sans sortir du foyer, pour ne pas être trop long, vous y avez comme épouses et comme mères des devoirs importants. Voyons les principaux.

1° ÉPOUSES

Faciamus ei adjutorium simile sibi. Voilà votre programme, tracé par celui qui vous a faites. Inutile d'en chercher ailleurs. Auxiliaires de l'homme : ses aides, son soutien et appui. Vous lui devez appui matériel et appui moral.

a) *Appui matériel.*— Par votre travail et votre esprit d'économie. L'esprit saint décrit la femme forte, au Livre des Proverbes. Tous vos devoirs, en cette matière, y sont tracés. Lever matinal : *de nocte surrexit. Dedit prædam domesticis suis et cibaria ancillis.* Elle est industrieuse : *operata est consilio manuum suarum.* Elle s'intéresse aux affaires

de son mari : *vidit quia bona est negotiatio ejus*. Son travail ajoute, au besoin, au salaire du mari : *Sindonem fecit et vendidit, cingulum tradidit chananeo*. Travail et économie : voilà sa devise. *Panem otiosa non comedit*. Le prix d'une telle femme est grand : *procul et de ultimis finibus pretium ejus*. Épouses chrétiennes, entendez bien : paresse, insouciance, gaspillage, sont fléaux de la famille, des paroisses et des sociétés. Donc appui matériel.

b) *Appui moral*.— A son esprit, à son cœur, à sa volonté, vous devez donner aide et secours.

a) *A son esprit* par vos bons conseils, et par intérêt à toutes ses préoccupations intellectuelles. *Os suum aperuit sapientiæ*. Union des esprits et des pensées : vie commune dans les régions de l'intelligence. Vous avez des intuitions perspicaces, et grande force de persuasion. Soyez donc une lumière pour votre époux. Éclairez-le, détruisez erreurs et préjugés ; entrez dans ses projets pour le secourir. Surtout ne soyez pas en contradiction perpétuelle avec lui. Peste de l'esprit de contradiction, qui abrutit et décourage. Soyez encore son guide spirituel ; éclairez sa route vers le ciel. Lumière douce et discrète. Pas de sermons ni de jérémiades.

b) *A son cœur* donnez l'appui de votre volonté, le secours de votre tendresse et dévouement. L'homme a besoin de votre affection. Il ne lui est pas bon d'être seul, surtout à cause de son cœur. Il doit recevoir plus qu'il ne donne. Vie absorbée, desséchante. Au moins qu'il se sente aimé chez lui. Ayez pour lui de la bonté, ce qui est plus que la tendresse. Plus désintéressée. Prévenante et douce ; sachant trouver

ce qui fait plaisir. Avant le mariage, vous saviez ces industries du cœur. Pourquoi les désapprendre si vite? Ayez l'humeur douce, la figure souriante; sachez endurer et pardonner. Fléau des femmes revêches et grincheuses. Soyez donc aide et appui pour son cœur : *adjutorium*.

c) *Appui à sa volonté.*— Enseignement de l'Église au jour du mariage. Soumis à votre mari, comme l'Église à Jésus-Christ. L'obéissance est une de vos vertus essentielles. L'homme est autoritaire, manque de souplesse dans la volonté. Allez-vous heurter votre volonté à la sienne? Union dans les volontés comme dans les esprits. *Adjutorium*: Une chose importe, c'est qu'il n'y ait qu'une volonté, et ce doit être celle de votre mari. Qu'il est beau et puissant ce concours de deux volontés bien unies pour le bien. Sacrifiez vos vues personnelles, pour éviter conflits. Par là vous serez forte. La femme obéissante fait ce qu'elle veut de son mari. En tous cas elle a la paix : *pax hominibus bonæ voluntatis*.

2° MÈRES

Vous êtes les éducatrices naturelles de vos enfants. De vos mains sortent les générations qui peuvent vous dire : *Manus tuæ formaverunt me et plasmaverunt me*. D'ailleurs, vous êtes auxiliaires de Dieu en cette œuvre. Plan primitif manqué par le péché. Il a fallu reprendre. A qui Dieu s'est-il adressé pour refaire l'homme à son image? A la femme, à Marie, Mère de Jésus, corédemptrice. A la suite de Marie, la femme est restée la grande ouvrière de Dieu dans le tra-

vail de régénération. Grand et noble rôle, qui vous impose de graves devoirs. Je vous en indiquerai trois d'un ordre bien pratique. Par votre travail d'éducation vous devez chercher à donner à vos enfants trois choses essentielles à tout homme ou femme qui veut être utile à la société et à la religion : des *convictions*, du *caractère* et de la *piété*.

1° *Convictions*.— Il a des convictions celui qui *sait*, qui *pense* et qui *croit*. Cela regarde l'esprit, et vos enfants l'attendent de vous : *science*, *réflexion* et *foi*. Donnez-leur cela.

a) *Savoir*.— Premier réveil de la curiosité chez l'enfant. Vous en êtes témoins, et devez la satisfaire. Le premier rayon de vérité passe de votre esprit dans le sien ; son intelligence reçoit de vous, comme son corps, sa première nourriture. Donnez-lui une nourriture légère, mais saine et bien adaptée. Nulle main ne sait comme la vôtre préparer l'aliment matériel. Nul esprit n'est plus apte à apprêter l'aliment intellectuel. Cultivez le goût du savoir : ayez horreur de l'ignorance. Surtout science religieuse. De vos lèvres l'enfant apprend qu'il y a un Dieu, qui il est, ce qu'il a fait pour nous, ce que nous devons faire pour lui. Connaître Dieu ! Premier devoir et but de la vie. Consolations de cet enseignement : donner la vie à Dieu dans cet esprit. Dieu naît sur vos lèvres, et va habiter l'esprit de l'enfant. Poussez loin cet enseignement. Toute mère doit être catéchiste. Ses leçons sont celles qu'on oublie le moins, et qui sont le mieux pratiquées.

b) *Réflexion*.— Ceux qui pensent sont rares. Combattre la paresse et la dissipation de l'esprit.

Donner stimulant à la pensée ; former le jugement. Habitude de parler et d'agir avant de réfléchir, par passion, impression. Voyez comment parle et agit votre enfant, et travaillez à développer en lui la réflexion.

c) *Foi*.— C'est la science et la réflexion mises au service de sa conduite religieuse. Mères, vous faites la foi de vos enfants. Problème: des enfants sans foi d'une mère qui est croyante. Savez-vous communiquer votre foi? Parlez de Dieu ; votre cœur est plein de démonstrations : ouvrez-le avec votre esprit, et gardez une atmosphère de foi.

2° *Caractère*.— C'est l'éducation qui fait le caractère. Le grand défaut c'est de faire des enfants gâtés. Deux maux: La *mollesse* qui fait les lâches ; et l'*admiration* qui fait les *orgueilleux*.

Mollesse.— Enfants dorlotés : on écarte toute contrainte, toute souffrance, on donne tous comforts. Pas de sacrifices. Dans la vie il y a obstacles, souffrances et sacrifices. Il faut s'y préparer. Autrement, l'enfant sera découragé, impuissant. La *vertu* lui sera impossible.

Admiration.— Les enfants *prodiges*. On trouve bien tout ce qu'ils font et disent. On prépare des orgueilleux qui ne pourront subir la critique, et qui désoleront par leur suffisance et leur orgueil.

Rigidité, défaut contraire. On fait des *révoltés* qui soupirent après le jour où ils échapperont au joug ; des *hypocrites*, qui ont deux visages, et ne se montrent jamais tels qu'ils sont. Habitude de tromper, manque de sincérité. Quel fléau ; des *idiots*, dont la volonté aura été brisée, comme un

ressort cassé, et ne seront capables d'aucune initiative ou détermination.

Il faut former des *hommes de volonté : bonæ voluntatis*. Volonté pour se résoudre et entreprendre, courage pour renverser obstacles, et persévérance pour atteindre le but.

Hommes forts, génération de vaillants. C'est l'obéissance qui nous les donnera. Discipline de la volonté. Le salut est affaire de volonté et d'obéissance. Pas de vertu sans obéissance.

3° *Piété*.— Le plus beau rôle de la mère. Élever vers Dieu ; jeter l'enfant sur le Cœur de Dieu. Amour de Dieu par-dessus tout ; haine du péché. Blanche de Castille. Malheur aux mères qui ravissent à Dieu les cœurs de leurs enfants. Pour former à la piété, il faut former à la prière. La mère qui fait prier son enfant ! Pour les unes, c'est une corvée pénible, pour les autres, occupation banale. Ce doit être un acte sacré. Mère, vous montez à l'autel, vous donnez votre enfant à Dieu. Veillez sur la prière de vos enfants. Si votre fils ou fille ne prit pas : tremblez pour lui. L'ennemi est aux portes de l'âme, le salut est en péril, l'innocence va faire naufrage.

III.— RESSOURCES

Amour et prière

AMOUR.— Vertu fondamentale du foyer. C'est votre grande force. Sentiment naturel, transformé par grâce, élevé au rang de vertu. Dieu qui vous desti-

nait aux graves devoirs et grands sacrifices, vous a façonné des cœurs exprès. *Finxit singillatim corda eorum*. Pour les grands sacrifices, il faut les grandes amours. Le Cœur de Jésus au Calvaire : *Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos*. Voilà l'explication du plus sublime des dévouements. Votre cœur a été façonné sur ce modèle-là. Pour faire bien ce que vous avez à faire, il faut aimer comme vous aimez. A vous surtout, il faut dire : *sursum corda!* Jusqu'au Cœur de Jésus ! Faites monter votre amour, purifiez-le dans la flamme du divin Cœur ; alimentez-le à cette source de charité. Et veillez sur votre cœur. Prenez garde d'affaiblir votre amour en le divisant, et le faisant dériver de son cours. Mères et épouses, c'est un crime de verser votre amour sur d'autres que l'époux et les enfants. Votre cœur ne doit être ouvert que du côté du ciel, et du côté du foyer domestique ; du ciel il reçoit, au foyer il donne. L'amour de Jésus a racheté le monde ; celui de Marie l'a faite corédemptrice. Vous êtes corédemptrices avec Marie par la puissance de votre amour.

PRIÈRE.— Vous l'êtes aussi par la puissance de votre prière. Marie est appelée : *Toute Puissance Suppliante*. On peut vous donner ce titre. Mères chrétiennes, savez-vous quel est votre pouvoir sur Dieu ? Enchaînez la pensée de Dieu, faites-le votre captif par la prière.

Mais mettez dans votre prière tout votre cœur, et toute votre confiance. Dieu ne peut pas vous refuser.

Quand, comment vous exaucera-t-il ? Je ne sais. Mais il vous exaucera. Sainte Monique et tant

d'autres. Rien d'impossible à Dieu ; rien d'impossible à vous. Ce que femme veut, Dieu le veut ; ce que femme demande, Dieu le donne, si elle prie avec son cœur d'épouse et de mère. Résurrection du fils de la veuve de Naïm. Jésus touché de pitié par les larmes de cette mère, n'attend même pas sa prière ; il lui rend son fils. Voilà ce que vous pouvez sur le Cœur de Jésus.

RÉSOLUTIONS

Gardez cela en vos cœurs. Influence et responsabilité ; devoirs multiples et difficiles ; mais surtout votre force : force de votre amour, force de votre prière. Remerciez Dieu du rôle qu'il vous a confié : il n'en est guère de plus beau. Et mettez-vous en mesure de le bien remplir, afin qu'en vous sauvant vous donniez à la patrie de la terre de bons citoyens et de bons chrétiens, et à la patrie du ciel, des élus qui vous béniront éternellement devant Dieu. *Amen.*

L'ACTION SOCIALE ET LA FEMME (1)

Je n'ai pas à m'excuser d'être ici : on m'y a invité.

Et si je suis ici, vous devinez pourquoi. Une œuvre m'est confiée : c'est l'Église qui me la confie, donc c'est Dieu. Œuvre considérable, de relèvement moral et social, d'affermissement dans la foi catholique. J'appartiens à cette œuvre : je la porte dans mes pensées, dans mon cœur et ma volonté ; elle habite mon âme. Si j'écris, elle vient au bout de ma plume ; si je parle, elle se pose sur mes lèvres.

Je la sais nécessaire, voulu de Dieu, commandée par l'Église, capable de faire un bien immense, si elle est comprise et secondée ! D'où en moi le désir d'en parler, de la montrer telle que je la vois, de faire passer dans d'autres âmes ce qui est dans la mienne.

Et aussi le désir de lui susciter des apôtres !

L'apostolat est nécessaire à toutes les œuvres de Dieu et de l'Église. Sens large de ce mot. Un souffle du Ciel d'abord :

(1) Ces notes ne sont que la première partie d'une conférence faite au Couvent de Jésus-Marie de Sillery, le 23 mai 1907, à l'occasion d'une réunion d'anciennes élèves. Monseigneur Roy, non encore évêque, venait d'être nommé directeur de l'Action Sociale Catholique. Il parla de cette œuvre à son auditoire.

Spiritus Domini, pour soulever la pauvre âme, la soustraire aux lois de la pesanteur. Des âmes libres et des âmes hautes.

Langues de feu ! La langue : on est apôtre par la parole ! C'est l'ordre voulu de Dieu. *Verbum caro factum est!* Monde d'iniquité, dit saint Jacques ; monde de merveilles, peut-on ajouter.

Pour cela il faut des langues de feu : lumière et charité.

Lumière de la foi, et connaissance précise de l'œuvre dont on se fait apôtre.

Charité : amour de Dieu, de l'Église, de son pays, des âmes, de l'œuvre à faire. Avec cela, les apôtres de tous les siècles ont changé la face de la terre. Avec cela les femmes ont été les grandes ouvrières de civilisation et de relèvement moral.

En Europe les femmes apôtres n'ont jamais manqué. Elles ont répondu aux appels de Dieu. Ici apôtres au foyer, et apôtres dans les œuvres de charité proprement dites.

C'est leur sphère propre : là elles font œuvre merveilleuse. Jusqu'ici, à part œuvres de charité, la femme s'est contentée d'être la gardienne de son foyer et le charme de la société où elle vit. Cela se comprend. Hors de là, il n'y a rien que de la politique, et grâce à Dieu, nos femmes canadiennes n'aspirent pas encore à monter sur les *hustings*, et à forcer les portes de nos parlements. Cependant, Mesdames, le cercle où s'est renfermée jusqu'ici votre vie si saine, si modeste, mais si utile à la religion et à la patrie, ce cercle éclate de toutes parts. Il s'y pratique des ouvertures par où l'âme de la femme regarde

davantage sur le monde extérieur, et par où sa vie se trouve plus mêlée à la vie générale des idées et des œuvres.

Est-ce la société qui par des exigences nouvelles demande à la femme de prendre une part plus grande à la vie extérieure? Est-ce l'âme féminine qui subit une transformation, et obéit à des impulsions inconnues jusqu'ici? Pas à moi de répondre. Mais ce qui importe, c'est non pas de se mettre en travers de ce mouvement, mais de le diriger vers le bien. On réclame pour la femme des droits nouveaux. Le droit ne va jamais sans le devoir. Alors qu'elle assume des obligations nouvelles! On lui parle de ses droits, parlons-lui de ses devoirs.

Je viens proposer à votre zèle actif une œuvre digne de lui; je viens ouvrir devant vos aspirations un champ où elles pourront se réaliser pour le bien de l'Église et de la patrie.

Voulez-vous être vraiment utiles à votre pays, employez selon les vues de Dieu votre activité, influence, dévouement? Écoutez bien ce que je vais dire.

Transformations sociales appellent des institutions nouvelles, mieux adaptées. L'Église est dans le mouvement: elle doit guider et sauver la société chrétienne. Il faut qu'elle la connaisse, la prenne telle qu'elle est. Jadis l'Europe, toute chrétienne, a pris des habitudes: on attaquait surtout la vérité doctrinale, on démoralisait les mœurs privées. Schismes, hérésies, crimes combattus par armes propres. Mais la société restait catholique

par toutes ses institutions ; par famille, par corporations, par toutes les forces organisées.

Aujourd'hui, il en est autrement. Dans ce monde catholique s'est glissée non pas une erreur isolée dans la doctrine, non pas une débauche locale et accidentelle dans les mœurs : mais toutes les erreurs et tous les vices pénètrent toutes les sociétés.

En doctrine : on ne croit à rien !

En morale : on se permet tout.

Et on organise cela en système : c'est révolution, c'est socialisme.

On s'attaque l'œuvre du catholicisme par sa base, on veut détruire tout ce qu'il a organisé, on veut refaire un monde nouveau, sans le culte, et contre lui. On ne s'attaque plus à la foi des individus, on s'attaque à l'organisme du monde, à la société. On l'arrache en bloc à la direction de l'Église. La foi est dans les âmes isolées, elle n'est plus dans les institutions. Dans un pays où les individus ont tous la foi catholique, la société est gouvernée par des principes païens. Pourquoi cela a-t-il réussi dans tant d'endroits ? Parce que le catholicisme s'était trop retiré de la vie publique ; parce qu'on a trop pensé et dit que l'Église, maîtresse et directrice du catholicisme, qui seule peut en contrôler les idées et les applications pratiques, doit borner son action à la conduite spirituelle des âmes, sans se mêler à la vie extérieure et publique des nations. Réaction contre dix-huit siècles de vie catholique, et d'institutions catholiques. L'Église a perdu son emprise sur la société, qui a passé en d'autres mains. La lutte est là aujourd'hui. C'est la société elle-même en bloc,

comme organisme, qui se débat contre l'Église, et ne veut plus lui emprunter ses principes d'ordre, de justice et de paix. Et c'est l'Église qui pour sauver la société du désastre veut lui appliquer ces principes, causes de vie et de prospérité.

D'où action sociale de l'Église. Elle répond à un état particulier, à des besoins du temps : c'est le remède.

L'APOSTOLAT DE LA FEMME (1)

Merci d'être venues. Pour une œuvre chère. Pensée d'apostolat nous rassemble. Nous parlerons donc d'apostolat. Sujet qui vous convient.

Le *commandement* qui renferme toute la loi : aimer Dieu et son prochain. Le *cœur* est donc ici en cause... et vous par conséquent.

Or, cette loi est celle de l'*apostolat chrétien*. On est apôtre avec son cœur. C'est une flamme que l'apostolat.

Le feu allumé par Jésus-Christ.

La puissance d'aimer fait la puissance de l'apostolat, parce qu'elle donne la puissance *du dévouement*. Dieu vous assigne ce rôle. Il vous a faites *adjutorium*, les aides. Votre cœur est premier berceau de l'enfant : il est le refuge de l'homme. Sur le berceau où commence la vie, sur le lit d'agonie où elle finit, la femme se penche.

La puissance est à ceux dont on a besoin. Le monde a besoin de ceux qui se dévouent.

Jésus-Christ en croix règne : *regnavit a ligno Deus. Ave rex!* On avait besoin de Lui !

Vous voulez être apôtres. Mais vous êtes *chrétiennes*. L'apostolat doit être chrétien.

Trois amours le constituent.

(1) La conférence, dont nous avons ici le plan détaillé, a été vraisemblablement donnée aux dames patronesses de l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur, de Québec.

Amour de Dieu.— C'est la source. Le foyer en est au tabernacle. *Communiez* : pas d'apostolat sans cela. Les trois religieuses, après la révolution, qui vont ouvrir une école. Arrivées après midi, elles veulent communier. Le zèle vit de cet amour. Son *thermomètre* : il baisse quand l'amour de Dieu baisse.

Amour des âmes.— Savez-vous regarder les âmes ? En face de quelqu'un, voyez-vous son âme ?

Elle se montre : au front, dans les yeux, gestes. *Apparition* d'en-haut. Don de Dieu, son reflet, son image. Comme c'est grand, surtout si vous pensez à l'amour de Dieu pour elle. Le sang de Jésus-Christ ! Voilà ce qu'elle vaut. Or, ce sont les âmes qui ont besoin de vous.

Les donner à Dieu, les sauver ! Regardez les âmes, comprenez-les, aimez-les... c'est l'apostolat.

Aimer l'Église.— Entre Dieu et les âmes. L'échelle de Jacob. Née de la croix, chargée de continuer l'œuvre rédemptrice.

Marie au milieu des apôtres. Les saintes femmes...

La Mère des âmes. Ce que le monde lui doit. *Jésus avec Elle.* Et vous aussi. Entrer dans ses pensées, seconder ses désirs, faire ses œuvres. L'apostolat en union avec l'Église. Vrais enfants de l'Église sont vrais apôtres.

Pour faire de l'apostolat : Conseils pratiques ; conditions nécessaires.

Vision d'Isaïe. Séraphins qui avaient six ailes ; deux supérieures dont ils se couvraient le visage ; deux inférieures couvraient les pieds ; deux déployées soutenaient dans l'air.

Symbole de l'apostolat, auquel il faut six ailes pour s'élever et travailler.

I.— Deux ailes supérieures pour diriger. *Espirit de foi et de sagesse.*

1° ESPRIT DE FOI.— *Surnaturel.* Rien sans Dieu, rien que par Lui. Sa grâce et son secours. *Etat de grâce* et prière. Contact avec Dieu.

Sursum corda. Au-dessus des petites. En plein ciel, plus haut que les nuages.

Intentions pures, volontés droites! En garde contre les impressions, les caprices.

Pour Dieu, dans le prochain. Désintéressement : ne pas oublier le *principal* pour l'*accessoire*. Avec Dieu, pour Dieu.

2° ESPRIT DE SAGESSE.— Prudence. De la *mesure*. Adapter moyens à la fin : dans même ordre et même ligne. *Dans le vrai.* Le faux ne réussit à rien.

Prévoir : rien au hasard. Les écueils à éviter, les moyens à combiner, les détails à mettre en ordre. *Du tact* pour traiter avec les autres : connaître son monde et se connaître ; *connaître* sa religion !

Connaître l'œuvre dont il s'agit. Se documenter.

II.— *Deux ailes qui soutiennent.*

1° COURAGE.— Il en faut : pour se vaincre. *Maîtrise de soi.* Très important à qui veut faire de l'apostolat : pour diriger les autres, pour *voir clair* à certains moments. Maîtriser ses passions pour maîtriser celles des autres. Pour *entreprendre* et assumer responsabilités ; pour *persévérer* dans l'effort. Pas de feu de paille : constance et ténacité. *Pour lutter* : contre personnes et choses. Ne pas s'user contre l'obstacle.

Courage *pour souffrir*. Fatigues, répugnances, sottises. Un calvaire et non un Thabor. Saint Paul, saint Thuribe, saint François de Sales, Madame Mailloux.

2° CONFIANCE.— Grand ressort : il donne impulsion constante. Les timides, les peureux ne valent rien. Il faut en avoir pour en inspirer aux autres. Qualité contagieuse. Jésus est dans la barque. *Confidite*. Il est appui de notre confiance. *Si Deus pro nobis, quis contra nos!* Les vrais apôtres ont été des confiants. Marguerite Bourgeoys. Mère de l'Incarnation. Sainte Thérèse.

III.— Deux ailes pour rendre ses pas plus légers, sa démarche plus douce, parmi les pierres et les épines.

1° L'HUMILITÉ.— S'oublier pour faire du bien. Orgueil : pierre d'achopement. *Moi haïssable*, ennemi de l'apostolat.

Culte du succès.— Peur d'échecs. Dieu demande l'effort, qui dépend de nous, non le succès qui dépend de Lui.

Si l'on réussit, on s'enivre, on perd la tête, on s'attribue tout . . . et on stérilise son succès. Malheur aux œuvres qui réussissent ainsi !

Dieu prend sa place, en tuant l'œuvre de l'orgueilleux.

Si l'on ne réussit pas, on est abattu, déconcerté, on lâche : cherchant le succès, on a tout perdu en le perdant.

Si les autres réussissent, on est troublé, chagrin ; on cherche à diminuer leur succès.

Dans les humiliations, source ordinaire des vrais mérites, conditions du vrai succès, on perd confiance et courage.

Dans les œuvres, on choisit celles qui mettent en lumière et on dédaigne les autres.

Dans une entreprise on veut *un rôle* qui fasse valoir.

L'apôtre humble est tout autre. Dans son succès, il renvoie à Dieu tout l'honneur ; le succès des autres lui fait plaisir ; il va aux œuvres modestes ; il choisit les rôles où l'on peut mieux servir, et non où l'on paraît le plus.

2° LA DOUCEUR.— Autre aile admirable. Grande force de l'apostolat. Le bien attire, ne repousse pas. Il faut un lien de charité entre les apôtres. Se supporter est un grand art. La patience écarte les plus gros obstacles. Pas de faiblesses ; mais la douceur triomphe de tout, elle ne blesse pas, elle guérit les blessures.

APOSTOLAT vs SCANDALES

Les temps sont mauvais. Notre société est organisée pour le scandale. L'apostolat du mal.

Scandale des esprits.— Écrits et discours. De quoi parle-t-on ? Les conversations. L'apostolat à exercer. Propager bonnes lectures ; faire de ses paroles un apostolat. Jamais il n'y a eu tant d'idées fausses.

Scandale des plaisirs.— Danses et cinémas : deux grands moyens de pervertir.

Scandale des modes.— Le pape et les évêques parlent. Que faire ?

Scandale des familles où il n'y a plus ni autorité, ni surveillance, ni vertus domestiques. Les foyers déserts ; *la vie au dehors*.

Contre le mal organisé, organisons le bien. L'exemple, la parole, les œuvres, associations.

Ligue de femmes.— Pour l'économie, contre tuberculose, goutte de lait. Très bien. A quand des ligues contre le cinéma, les danses et les modes ? Il s'en fait en Europe. *Ici les bons sont le nombre* : que font-ils ? que faites-vous ? Trop patients. Les prêtres ne peuvent tout faire. Il faut que les fidèles se mettent de la partie. Dieu le veut !

VOCATION DE LA FEMME

SA DOMINATION PAR LE DÉVOUEMENT(1)

Appelé à vous encourager, je suis d'abord forcé de vous louer et de bénir votre zèle. Votre œuvre m'intéresse et me touche : la bonne action sociale !

Vous avez le feu sacré : Jésus veut l'exciter davantage. Les exigences de ce maître en dévouement. Je viens donc souffler sur ce feu déjà ardent.

Agitation du féminisme : suffragettes entrent dans les parlements par les fenêtres. Les hommes obligés de se défendre. Lutte inégale. Dans l'union, la femme triomphe ; dans le combat, elle succombe.

La femme triomphe par sa puissance d'aimer. Le commandement qui renferme toute la loi : aimer Dieu et le prochain.

Comment utiliser cette puissance de triomphe ?

Domination du *dévouement*. " Abandon de soi au service du prochain : *tradidit semetipsum pro nobis.*" L'amour qui sacrifie *tout*, c'est le propre du dévouement. Donner sa pensée, son argent, son temps ; c'est peu. Donner tout et soi-même par-dessus le marché : voilà la formule vraie, elle est de saint Paul (II Cor., 12, 15).

Dieu assigne ce rôle à la femme : *Adjutorium!* L'humanité naît de sa chair et de son sang ; son

(1) Conférence à l'Ouvroir, chez les Sœurs de la Charité, à Québec, 17 nov. 1909.

cœur est notre vrai, notre seul, notre meilleur berceau. On s'y pose, on s'y berce à tout âge. Son rythme doux et tendre a accompagné les premiers battements de notre cœur.

Et quand le cœur de la mère a cessé de battre, le cœur de l'enfant est comme suspendu dans le vide : il a perdu son berceau.

Sa vocation est de se donner : *Ecce ancilla Domini!*

A vingt ans la femme se donne. Épouse, aide d'un homme choisi par le cœur. Vierge dans le monde : aide de ceux que lui confie la nature. Épouse du Christ : aide des pauvres enfants, choisis par amour de Jésus.

A la mort, qui se penche sur le lit d'agonie ? Celle qui sourit sur les berceaux. *Adjutorium!* Se dévouer beaucoup, se dévouer longtemps.

Les apôtres du féminisme s'insurgent contre cela : dégradation et servitude. L'homme est brutal, la femme opprimée.

Il y a des abus. Martyres de la dureté, de l'orgueil, des passions de l'homme.

Prétendre que la femme est sacrifiée parce que le sacrifice est son partage, qu'elle est asservie parce qu'elle rend de perpétuels services, esclave parce que dévouée : c'est ignorer la loi morale et le fait évangélique.

La puissance est à ceux dont on a besoin : et le monde a besoin de ceux qui se dévouent.

Comment Jésus-Christ a établi son règne. *Obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Regnavit a ligno Deus.* (II Phil. 6-11). Ayant servi l'humanité

on a dû clouer avec lui sur la croix cette proclamation : " Il est Roi ! "

Le dévouement est une force conquérante, une puissance dominatrice. D'où la nécessité de votre domination.

1° On a toujours quelque bienfait nouveau à attendre de votre dévouement.

L'homme use largement de votre dévouement. Il est exigeant !

Mon Dieu, oui ! Et il commence de bonne heure entre les mains trop douces, et près du cœur trop faible... ou tendre des mamans. Reste enfant gâté... par vous. Mais ses exigences créent les liens invisibles qui le mettent en votre pouvoir. Son bonheur est entre vos mains : bonheur d'un foyer dont vous êtes le centre, la flamme et la gardienne. Mille petits services qui *captivent* l'homme et font régner la femme.

Et quel usage faire de cette puissance ? Entre l'homme et Dieu, vous êtes le meilleur lien. Quand surtout le malheur frappe, l'homme qui souffre n'a que vous. Sans vous que deviendraient les malheureux ? Au pied de toute croix il y a la femme : *Adjutorium* !

2° Si vous voulez voir à l'œuvre ce triomphe de la femme sur l'homme qui souffre, parcourez les salles d'un hospice, d'un hôpital.

L'homme, épave abandonnée, rejetée des siens ; souvent vicieux. Suprême refuge de la misère, parfois du vice désemparé, l'hospice attend : foyer de ceux qui n'en ont plus ; où il faut bercer la vieillesse comme on berce l'enfance. Qui s'en chargera ? Une

femme, qui aime Jésus plus que sa famille, et qui voit Jésus dans le pauvre. Elle se fait mère de charité. Des mains de femmes qui apprêtent les berceaux aux petits enfants, apprêtent la tombe au vieillard abandonné. Le sourire d'une mère à cette âme qui arrive et à cette âme qui s'en va !

Et à ceux qui n'ont pas de mères, le dévouement de la femme en donne. Orphelinat. Triomphe de la femme.

Vous vous associez à ce beau dévouement. Vous êtes bien dans votre rôle. Je vous en félicite. Le féminisme sous sa meilleure forme.

Les suffragettes cherchent suffrage bien éphémère : celui qui donne pouvoir politique, qui sert intérêt et passions vulgaires. Le dévouement seul gagne le cœur des hommes et le Cœur de Dieu. Ce suffrage dure et constitue la seule puissance qui ne passe pas : puissance qui triomphe ici-bas dans la lutte et le mérite, qui triomphera là-haut dans la paix et la gloire : puissance de la charité !

LA FEMME DANS LA FAMILLE (1)

En face d'un foyer modèle. Prier pour recevoir secours ; regarder pour bien connaître ; admirer et aimer pour bien imiter.

Pas besoin de vous aider à prier : votre piété y pourvoit.

Je vous aiderai à regarder, pour mettre en relief certaines vertus, certains devoirs, et pour orienter vos efforts d'imitation.

I

CHASTÉTÉ DE LA SAINTE FAMILLE

L'ombre du Très-Haut la couvre. Époux vierges. Conditions spéciales. Il fallait à Jésus une demeure chaste. Sein de Marie, foyer de Nazareth. Les anges y habitent. Les sens et le cœur et l'esprit.

Voilà l'idéal : très haut.

Il le fallait pour remettre la famille dans sa dignité.

Il y a une chasteté propre à l'état du mariage. Devoir des époux : n'en pas enfreindre les lois. Rien ne détourne autant les bénédictions de Dieu. Atmosphère de pureté nécessaire à l'éducation chrétienne.

(1) Aux Dames de la Ste-Famille à la Basilique de Québec, janvier 1913.

Mères et épouses, gardez vos foyers purs. Gardez pur le lien conjugal ; pures les paroles, les gestes, les plaisirs, les modes. Rien de sensuel, rien de relâché.

Angeli tui habitent in ea! Enfants sont des anges : ne pas les scandaliser.

II

HIÉRARCHIE DES POUVOIRS

Autorité de S. Joseph ; obéissance de Jésus ; attitude de Marie. Dieu donne ses ordres à Joseph ; Marie donne exemple de soumission.

Rôles renversés : enfant, mère, père en dernier lieu.

Souvent la mère est cause de ce désordre. Deux défauts à éviter : a) Absorber, accaparer toute l'autorité. Le père désarmé. Les hommes faibles s'y prêtent. La femme tient tous les rôles. C'est un désordre. Chacun a son rôle et ses grâces d'état.

b) Détruire l'autorité du père en la contredisant, en la méprisant, en la ridiculisant.

Deux devoirs : a) Paraître toujours déférente, obéir au mari. Les enfants ont besoin de cette leçon.

b) Mettre en relief l'autorité du père, en parler aux enfants, la grandir à leurs yeux, la faire respecter et aimer, l'expliquer.

Quel beau rôle pour la mère, et quel beau modèle en Marie.

III

RECONNAITRE DROITS DE DIEU ET DE L'ÉGLISE
SUR L'ENFANT

Présentation au Temple, entre les mains du prêtre. Offrande privée aurait suffi.

De Marie à Dieu. Pourquoi cette intervention du sacerdoce ?

Une leçon

L'enfant à Dieu. On le concède, mais on veut régler ce don à sa manière.

Or l'enfant appartient à l'Église aussi ; il ne peut appartenir à Dieu que par l'Église. Le baptême fait enfant de l'Église : droit de propriété sur l'âme baptisée.

Devoirs

a) L'enfant à l'Église *par l'éducation*. Ses droits méconnus aujourd'hui. Situation exceptionnelle ici. Il faut en profiter. L'enfant à l'État : châtiment d'un peuple qui n'a pas reconnu assez les droits de Dieu et de l'Église.

L'école : le catéchisme.

Mères, faites aimer l'Église et le prêtre à vos enfants.

b) A Dieu *par la piété*.— Donner Dieu à vos enfants, pour les donner à Dieu. La prière, la communion, la messe, la parole de Dieu.

c) *Par la vocation*.— Le mariage. La part de Dieu, dans la préparation au mariage. Un état de

vie voulu de Dieu, béni par Dieu. Surveiller fréquentations, liaisons, amitiés.

Vocation religieuse. Le plus sûr moyen de donner à Dieu. Prier ; mœurs familiales propices ; atmosphère mondaine stérilise les vocations.

d) *Par le sacrifice.*— A Nazareth, on va au sacrifice. La croix se dessine.

Joseph meurt avant : c'est la mère qui suivra Jésus au Calvaire. Rôle de la mère. Ne détournez pas vos enfants de la croix. L'idée et la pratique du sacrifice dans l'éducation.

En haut les cœurs ! Voyez et comprenez. De cette fête, emportez le désir de modeler vos foyers sur le type parfait du foyer de Nazareth.

CAUSERIE SUR L'ŒUVRE DE LA CRÈCHE⁽¹⁾

La charité vous rassemble. Je réponds à son invitation. La parole au service d'une œuvre. Plaider une cause.

Il faudrait vous grouper autour des berceaux. Sourires ou pleurs gagneraient le procès.

Situer la question : aspect général. Nécessité de se dévouer, et beauté du dévouement. Accord en théorie.

Comment se dévouer ? De toute son âme ! Donc *de son esprit* : *Beatus qui intelligit super egenum*. Savoir que c'est une obligation, un précepte. Ensuite comprendre les besoins de l'œuvre qui appelle dévouement. Préjugés et ténèbres : *tenebræ eum non comprehenderunt*. On raisonne pour se dispenser de donner.

De son cœur. Donner sans amour est un contre-sens étrange mais bien fréquent. Amour de Dieu, et du pauvre qui le représente. Amour d'une œuvre ! Puissance de l'homme d'un livre, d'un amour, d'une œuvre. Concentration de cette puissance d'aimer.

De sa volonté : ferme contre les obstacles du dedans et du dehors ; active, qui ne s'arrête pas aux sentiments et aux paroles ; persévérante, qui ne se fatigue point ; patiente, qui ne se rebute point. *Caritas patiens est, non inflatur, non quaerit quæ*

(1) Causerie faite le 2 décembre 1909.

sua sunt—omnia suffert—omnia sperat. Nunquam excidit.

Se dévouer en s'unissant aux autres. La charité puise sa force et son efficacité dans l'union. Le groupement, la discipline. Le sacrifice de ses vues personnelles. Le dévouement est plus impersonnel, un peu anonyme, mais atteint plus sûrement le but. Il est plus méritoire : deux ou trois rassemblés au nom de Jésus.

Quoi sacrifier? Son temps. L'emploi du temps ; la part de Dieu et des œuvres de Dieu. Fléau de l'oisiveté dans classe aisée.

Son argent. Dépositaires de la Providence. La part du pauvre.

Item obligatoire du budget familial.

Son luxe : toilettes, aménagement, confort. Le magasin.

Ses plaisirs : visites, théâtres, promenades, jeux.

A quoi se dévouer. Œuvres personnelles ; œuvres générales recommandées par l'Église.

Œuvres locales. Québec n'en manque pas. Les plus utiles et les plus nécessiteuses : Sœurs de la Charité, Sacré-Cœur, Patronage, le Bon Pasteur. Trait particulier. Ailleurs on accueille la misère du corps, ici la misère de l'âme. La charité et le vice. Erreur qui voudrait les séparer : c'est mal comprendre le Cœur de Jésus. Joie dans le ciel à la conversion d'un pécheur. Charité double : sauve le corps et l'âme. Jésus et la Samaritaine, la femme adultère, Madeleine. Le contact de la charité est bienfaisant au vice. Les filles relevées ici, à la Maternité. Les enfants : baptême de charité, réparation du crime : elle se fait

ici. Détourne les châtements, purifie l'atmosphère. Les anges de ces pauvres petits. En les aidant vous attirez sur les vôtres des bénédictions. L'Église approuve, et son autorité en cela est indéniable.

Situation de l'Œuvre. Sans ressources. Berceau pauvre.

Que faire ? Un groupe de femmes apôtres ; important, actif. Dissiper préjugé ; créer courant de charité. Les courants : endiguer l'argent gaspillé. Il y a de la charité à Québec : chez le riche et chez le pauvre. Intéresser le public à l'Œuvre, faire l'opinion, créer des sympathies. Puis, utiliser tout cela pour faire vivre l'Œuvre. Trouver moyens pratiques. Goutte de lait. Il s'agit d'organiser : tout est là. Vous ferez l'œuvre du Bon Pasteur. Il laisse quatre-vingt-dix-neuf brebis en sûreté, et court après la centième égarée. La voie qui mène au pécheur est la bonne. Il s'y mêle l'idée de pardon : comme Jésus, vous pardonnez : c'est le don le plus parfait de la charité.

MISÈRE ET CHARITÉ

A PROPOS DE L'ŒUVRE DE LA CRÈCHE(1)

Vous venez d'entendre, en quelque façon, la lecture de l'ordre général de la bataille, car c'est bien une bataille que vous allez livrer. La bataille est à l'ordre du jour ; nous sommes en temps de guerre. Mais si la guerre depuis trois ans prend un caractère particulièrement affligeant, l'autre guerre, la grande guerre, la guerre perpétuelle qui se livre sur le champ de bataille de la vie chrétienne, celle-là a des aspects autrement consolants. C'est la bataille entre la misère désespérée et la charité qui lui apporte l'espoir.

C'est comme cela que la Providence a voulu que le monde se partageât : d'un côté, la misère, et sous combien de formes ; parfois avec quel accompagnement de détresse, quel abandon ! La misère enrégimentant sous son drapeau une portion notable de chaque génération qui se lèvera au cours des siècles. La misère, qui ne manquera jamais de recrues. C'est, entre les deux armées, celle qui est la plus sûre de ne jamais manquer de combattants. La misère, com-

(1) Discours prononcé par Mgr Roy, à une réunion des Dames patronesses de l'Œuvre de la Crèche, au Couvent du Bon-Pasteur de Québec, le 23 janvier 1918.

prenant les régiments et les bataillons interminables dont les lignes de bataille vont d'un bout du monde à l'autre. La misère, qui prosterne sur terre un si grand nombre d'enfants du bon Dieu et qui met sur leurs lèvres, comme une sorte de mot d'ordre, le cri de la pitié qui supplie : *Miserere!* Ayez donc pitié de nous ! Voilà l'une des armées qui couvre le champ de bataille de la vie chrétienne.

En face, l'autre armée bienfaisante, féconde, intarissable, généreuse de la charité. L'armée de tous ceux dont le cœur s'est fait sensible à l'exemple du Cœur de Jésus. L'armée de tous ceux qui, ayant reçu quelque bien, comprennent qu'une part de ce bien appartient à la pauvreté et à la misère ; l'armée de ceux qui, ayant reçu de Dieu des dons de nature et de grâce, d'une qualité exceptionnelle, comprennent que l'usage qu'ils doivent faire de ces dons du bon Dieu, c'est un usage de bienfaisance. L'armée des charitables qui, depuis qu'elle est sortie du côté transpercé et des plaies béantes de Jésus-Christ mourant par compassion et par pitié pour le genre humain, n'a jamais cessé de répandre sur le monde ses bienfaits toujours renaissants. Armée qui n'a jamais manqué de combattants non plus ; armée qui recrute ce qu'il y a de meilleur dans chaque génération qui se lève ; armée qui, elle, a pris son mot d'ordre sur les lèvres mêmes de Jésus-Christ, son modèle et son maître, et ce mot d'ordre est celui-ci : *Miserere!* J'ai pitié !

C'est ainsi qu'au cours des siècles l'on voit se partager le monde ces deux armées, et c'est ainsi que dans le monde sans cesse l'on entend, du fond de

cet abîme où la misère est prosternée, monter le cri, le mot d'ordre : Ayez donc pitié de nous ! Et des hauteurs bienfaisantes, d'où descend la charité compatissante, tombe sur la misère d'autres mots : " J'ai pitié et je viens." Et c'est dans la rencontre de ces deux mots d'ordre, le mot de l'appel suppliant et le mot de la réponse compatissante, c'est dans la rencontre de ces deux armées, de ceux qui souffrent et qui espèrent et de ceux qui sont plus heureux et qui donnent généreusement, que se trouve le plus beau spectacle offert par la terre au ciel. Il n'y a rien de plus beau que cela, en dehors du spectacle qui les domine tous, en dehors du spectacle de l'action admirable de Jésus-Christ : action divine comme la source d'où sont sorties la compassion et la pitié : car ce spectacle-là auquel le monde assiste depuis vingt siècles, il a commencé avec la vie de Jésus-Christ. Depuis quatre mille ans, le monde était prosterné, et le monde attendait, et le monde criait : *Miserere!* Ayez pitié ! et ce mot-là remplit l'histoire de l'humanité souffrante des temps anciens.

Elle est venue, la pitié, avec Jésus-Christ. C'est lui qui, à l'heure marquée dans les desseins de la Providence, à l'heure choisie par lui-même, c'est lui, le Christ, qui enfin est descendu du haut des cieux ; et il est descendu pour venir rencontrer ceux qui souffraient, pour venir surtout consoler ceux qui avaient besoin de lui. Il est venu pour guérir toute infirmité. Lui, la richesse même, il a voulu s'anéantir jusque dans les humiliations de la crèche ; il est venu petit enfant misérable, afin de ne pas effrayer ceux dont le cri de misère était monté jusqu'à lui et l'avait

profondément ému ; il est venu tout petit, humble, afin de mieux faire comprendre les desseins de sa miséricorde. Et étant venu là, dans cette crèche, dans cette étable, il a commencé par appeler à lui les pauvres. De pauvres bergers quittèrent leurs troupeaux et vinrent l'adorer dans la crèche : c'était la première attirance de la miséricorde vers la pitié, et quand il eut ainsi noué, en quelque façon, ses relations extérieures avec la pauvreté, il appela, du fond de l'Orient, des riches : trois mages, trois princes qui représentent ce qu'il y avait de grand à cette époque ; et ces mages, comme les bergers, se prosternent : ils adorent comme les bergers, mais seulement ces riches, ils ouvrent leurs trésors, ils les répandent sur les pieds du petit Enfant-Jésus abandonné dans sa crèche ; et par ce double appel, par cette double adoration faite devant sa crèche, Jésus marque désormais quel sera le sort de l'humanité ; il marque bien que Lui, s'il est venu pour apporter au monde la pitié dont le monde avait besoin, il est venu aussi pour répandre sur ce monde l'espérance et le salut. Et, s'il a réconcilié l'humanité entière avec Dieu, il est venu pour donner à ces deux armées qui devaient peupler la terre : les pauvres et les riches, ceux qui pleurent et ceux qui rient, ceux qui souffrent et ceux qui jouissent, il est venu pour donner leur mot d'ordre. Il s'est fait lui-même tout petit et tout pauvre, afin de pouvoir nous dire plus tard : " Ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le ferez." Par conséquent, le verre d'eau que vous donnerez au pauvre qui passe, ce verre d'eau, c'est moi qu'il désaltère,

et c'est moi qui le récompenserai. Il est venu donc afin de bien montrer que lui, le Maître absolu de toute chose, dans la grande bataille qui allait se livrer sur le champ fécond de la charité, il prenait d'abord la part du petit, il se rangeait du côté de ceux qui souffrent ; et que toujours, à travers les siècles, quand on entendrait tomber des lèvres de quelqu'un le cri qui appelle la compassion : Ayez pitié ! on put bien croire que ce cri-là, il partait du Cœur même de Jésus-Christ. Et ensuite il fait venir les grands, afin de leur donner, dès son berceau, la mission qui sera la leur, la mission d'utiliser leurs biens pour accomplir la grande tâche de la charité. C'est comme cela que marche le monde chrétien, le monde baptisé dans le sang de Jésus-Christ.

Ah ! Mesdames, c'est un spectacle auquel nous ne réfléchissons pas assez, et peut-être que c'est une bataille dans laquelle nous ne mettons pas assez tout notre cœur. Comprenez bien que ce qu'il y a de grand dans l'acte de quiconque s'en va vers la souffrance pour la consoler ; comprenez bien que la vraie noblesse du cœur, c'est la pitié. La pitié ! pitié qui, après avoir bien travaillé le cœur, monte ensuite jusqu'à la volonté pour la déterminer aux actes généreux dans lesquels s'épanouit et se montre la vraie charité. La pitié ! vous avez remarqué déjà que l'un des titres que l'Église a le plus consacrés parmi tous les titres qu'elle donne à la Mère de Jésus, à la femme par excellence, à celle qui a réparé si largement et si surabondamment la faute initiale de la première femme, le titre que l'Église

a voulu consacrer chez elle, c'est celui de Notre-Dame de Pitié.

Notre-Dame de Pitié ! et cela c'est tout d'abord parce que sa pitié fut immense, quand elle vit son petit enfant réduit à la pauvreté et aux misères de la crèche ; parce que cette pitié fut toute chargée d'alarmes maternelles, quand elle comprit qu'on en voulait partout à la vie de son petit enfant, et que pour l'arracher aux barbaries qui s'acharnaient contre lui, elle dut prendre le chemin de l'exil. Pitié qui restera toujours dans son cœur, sans doute, et qui se mêlera au grand amour qu'elle avait pour son enfant divin ; pitié qui débordait sur ce Dieu devenu charpentier, se faisant l'enfant obéissant de la maison, se montrant serviable à son père et à sa mère, et n'ayant pas même, semble-t-il, le souci de manifester sa divinité autrement que dans la pratique des plus humbles vertus domestiques. Pitié qui ouvrit de grandes blessures dans son cœur quand arrivèrent les jours de la Passion ; quand Marie, sur la pente du Calvaire, rencontra pour la première fois son Fils tel que l'avaient fait les péchés des enfants des hommes ; son Fils, plié sous son fardeau, courbé sous sa croix ; son Fils, ayant déjà répandu presque tout son sang ; son Fils, portant comme les esclaves l'instrument de son supplice, et qu'elle le vit suspendu entre le ciel et la terre, et qu'elle assista, elle, la mère si tendre, à l'épouvantable agonie de cet Homme-Dieu, et qu'elle entendit sortir de la bouche du Divin Maître ces paroles qui révélaient toutes les tortures, tous les martyres qu'il avait dans son cœur : paroles merveilleuses qui sont tout un

monde. Et la sainte Vierge recueillait toujours, comme le disent les Écritures, toutes ces choses dans son cœur pour les méditer. Elle, qui avait déjà reçu tant de choses en son cœur, elle, la sainte Vierge, fut encore capable de recueillir les dernières douleurs de Jésus. A ce moment béni, Marie ouvrit ses bras pour étreindre une dernière fois son Fils mort pour le genre humain. Marie avait le résumé de toutes les misères, de tous les abandons de l'humanité, et c'est dans ce moment-là qu'elle mérita le titre de Notre-Dame de Pitié.

Eh bien ! cette pitié, elle est la gloire du christianisme ; cette pitié pour les pauvres, pour la souffrance, elle n'est pas possible, pas compréhensible en dehors du mystère de la Croix. Elle ne serait jamais entrée dans le cœur humain si, d'abord, Dieu ne se fût fait lui-même un cœur humain pour y loger la pitié qui est divine par sa nature. Cette pitié, elle est donc le plus bel héritage que l'humanité ait cueilli sur l'arbre de la croix ; et cette pitié, Mesdames, il faut vous en faire honneur, il faut remercier Dieu qui vous a fait comprendre son utilité. Il faut remercier Dieu qui a fait de vous, par cette pitié, les apôtres de prédilection de la misère humaine et il faut comprendre l'œuvre admirable que vous accomplissez dans cette tâche toute de charité.

La pitié, c'est elle qui jette entre la fortune et la pauvreté, entre la jouissance et la souffrance, c'est elle qui jette le pont admirable qui rétablit l'équilibre entre les deux grandes classes de l'humanité. C'est à cette œuvre que vous êtes appelées à travailler. Vous y travaillez de bien des façons, sans doute,

vous y travaillez, parce que vous savez qu'il est bien difficile de se sauver sans pratiquer la charité. Vous avez entendu le commandement de la charité : "Aimez-vous les uns les autres." C'est la loi de la vie chrétienne, et vous avez compris que pour ceux qui ont des biens, il n'y a qu'une façon de les bénir et de les consacrer : c'est d'en faire la part aux pauvres. Malheur à tout bien de la terre qui ne reçoit pas cette consécration de la charité ! C'est là qu'est le salut du riche, quel qu'il soit ; et d'autre part, comment voulez-vous que les pauvres, les misérables puissent apprendre à se résigner, puissent apprendre à marcher avec un peu de courage sur le chemin du ciel, s'ils ne voient pas rayonner autour d'eux la charité divine ; s'ils ne voient pas se pencher sur leurs misères Notre-Seigneur lui-même ; si chaque génération n'entend pas tomber sur elle ces mots que Jésus prononça sur les misérables de la Galilée : "J'ai pitié de cette foule."

Et vous autres, Mesdames, avec le sentiment de pitié qu'il y avait dans votre cœur, vous vous êtes penchées sur les petits enfants : ces petits enfants ! les créatures les plus abandonnées qu'on puisse imaginer, les plus innocentes qui se puissent voir ; petits enfants baptisés, devenus des anges, devenus si purs que les mères qui les ont donnés à la terre ne méritent pas de les toucher ; petits enfants dont la pureté attire et appelle autour de leurs berceaux d'autres mères que les malheureuses qui leur ont donné le jour ; petits enfants qui, à leur appel, ont vu venir, en effet, ces mères que la charité même de Jésus leur avait préparées ; petits enfants sur le

berceau de qui se penchent des femmes qui méritent d'élever de tels enfants, qui constituent autour d'eux d'autres mères dont la pureté est capable de rayonner sur cette pureté du berceau ; petits enfants qui n'ont rien, absolument rien, mais à qui tout de même il reste tout, puisque la charité les enveloppe et que la charité, c'est le dernier mot du vrai bonheur.

Nous, qu'est-ce que nous sommes ? Rien. Nos biens sont pure misère et néant, et cependant, un jour, nous serons enveloppés de toutes les munificences de la charité divine dans un grand royaume que nous n'aurons pas mérité, mais vers lequel nous aura conduit la charité ; et donc, la charité c'est le dernier mot du bonheur, puisque ce sera le mot de la charité dans le ciel. Eh bien ! ces chers petits enfants à qui en apparence tout manque, ils trouvent le commencement du vrai bonheur dans la charité qui se penche sur leurs berceaux ; et ces mères qui se font si douces et si remplies de pitié en face de cette misère et de cet abandon, ces mères, elles ont besoin qu'on les aide ; car sur un tel abandon tout le monde n'est pas capable de se pencher. A l'appel d'une misère comme celle des enfants d'une crèche, tout le monde n'est pas capable de répondre ; il faut que, entre cette misère si complètement abandonnée et la charité publique, se dresse un groupe, une armée, un bataillon d'élite, capable d'entrer dans le secret de cette misère, capable d'en comprendre toute la profondeur et capable aussi de savoir que la charité chrétienne, bien loin d'être détournée par les circonstances qui ont créé cet abandon, la pitié chrétienne doit se porter là, par un mouvement plus

compatisant, puisqu'il s'agit d'une misère enveloppée d'innocence dans le petit sujet qui souffre.

Et voilà ce qui fait la grandeur et la beauté particulière de cet acte de compassion qui vous a fait vous lever et former auprès de ces berceaux, qu'on appelle si bien des crèches, le bataillon sacré de la compassion chrétienne ; de la compassion qui suppose dans le cœur, des délicatesses dont seules vous êtes capables ; compassion qui suppose une profondeur de charité qu'on ne rencontre guère sur la terre que dans le cœur de la femme chrétienne, cœur façonné sur le type de Notre-Dame de Pitié. Charité qui suppose aussi un désintéressement exceptionnel, qui demande que l'on ne se contente pas d'apporter sur les pieds de ces petits enfants quelques présents passagers, mais qui demande qu'on se constitue les avocates de ces petits enfants ; qu'on s'interpose entre ces pauvres crèches où gisent les misères humaines et le grand public qui ne peut pas comprendre le secret de cette misère et de ce grand abandon. Charité qui vous grandit aux yeux de Dieu et des hommes. Vous prenez là une place où une élite seule est capable et mérite de se rendre. C'est votre honneur de l'avoir prise, cette place-là.

Et vous, Mesdames, après avoir contemplé une pureté si grande dans sa misère, vous ramassez dans votre cœur toute la compassion que mérite cet abandon, et vous allez par les chemins, par les rues de nos villes, vous frappez de porte en porte, vous vous faites les missionnaires admirables de l'innocence qui souffre et qui est abandonnée, de l'innocence et de la pureté sous la forme la plus pitoyable

où l'on puisse les trouver : la forme d'un petit enfant qui ne peut se défendre contre qui que ce soit.

Interprètes de cette misère, vous allez porter aux chrétiens le cri suppliant de leur infortune. Vous dites à la place de ces petits : *Miserere!* Ayez pitié de tant de détresse, de tant de pauvreté ! Alors vous recueillez, sur vos chemins, les fruits bénis de votre charité : c'est votre consolation d'entendre tomber de presque toutes les lèvres de ceux à qui vous adressez l'appel : *Misereor*, la réponse pleine d'espoir : " J'ai pitié ". Et alors, la pitié qui donne se mêle à votre pitié qui supplie, et tout cela retombe en fruits de grâces et de bénédictions sur ces berceaux. Et si vous saviez ce que Jésus pense de tout cela ; si vous saviez jusqu'à quel point ce courant porte la joie au Cœur de Jésus, au cœur de l'enfant abandonné de la Crèche de Bethléem, si vous saviez par quelle tendresse il répond au geste miséricordieux que vous faites, vous le remerciez tous les jours de vous avoir appelées à cette belle tâche et vous vous appliqueriez davantage à en retirer des effets admirables. Par votre charité, vous devenez les mères de ces petits enfants ; ils tiennent de vous la vie qu'ils ont, et ces petits enfants, vous ne l'ignorez pas, ils vont très vite au ciel ; cette Crèche, mais, c'est un vestibule du ciel, et il n'est pas étonnant que ce vestibule soit en même temps le vestibule de la pauvreté, de la misère, de l'abandon ; c'est le meilleur vestibule pour entrer au ciel : on est bien plus près du ciel quand on est abandonné de tous, que quand on est entouré de tous et dans la jouissance de tous

les biens. De sorte que cette Crèche, ces berceaux sont très proches du ciel. Quand ces petits anges ont trouvé enfin leur maison, eux qui n'ont pas connu ici-bas les enveloppements de tendresse de nos foyers chrétiens, eux qui se sont vus jetés dans l'isolement, eux qui en arrivant au monde ont été obligés, tout de suite, de jeter à la terre ce cri : Ayez pitié de moi ! quand ces chers enfants entrent dans la grande maison de l'éternité, quand ils se trouvent là *chez eux*, quand ils trouvent sur son trône de gloire le petit enfant qui a voulu être pauvre dans sa crèche, quand ils retrouvent celle qui a voulu être surtout Notre-Dame de Pitié, ah ! quelle joie, quel enivrement, quelle reconnaissance ! car dans le ciel, avec la charité pénètre la reconnaissance.

Et ces petits anges aujourd'hui ne vous connaissent pas, et c'est peut-être l'une des ingratitude de cette charité : on donne pour des enfants qui n'ont pas conscience de ce qu'on leur donne ; on donne à des petits enfants qui ne sont pas capables de dire merci, qui ne vous connaîtront jamais ; oui, jamais au point de vue humain, mais dans le ciel, là, leurs yeux s'ouvrent. Là, ils savent qui leur a donné ; ils savent qui a eu pitié d'eux ; ils savent qui a excité pour eux la pitié des autres ; ils savent de quel cœur est sortie la compassion et de quelle main est tombée l'offrande charitable. Quand ils sont là, ces petits enfants, qui occupent dans le ciel un rang égal à celui des anges, ils ont en main la richesse, enfin. Eux, qui n'ont jamais rien eu sur la terre, ils ont dans le ciel la possession de tous les biens, de tous les trésors ; et alors, ces petits enfants, devenus

riches à leur tour, écoutent les prières qu'on leur adresse.

Quand ces pauvres petits, pour lesquels vous vous dépensez, seront au ciel, les rôles seront changés : c'est vous qui devrez crier vers eux : Ayez pitié de nous ! Et ce sont eux qui feront descendre sur vous leur cri de compassion et qui diront : J'ai pitié de vous ! Et alors ces petits enfants vous sauveront. Oh ! Mesdames, il y en a déjà pour qui vous avez travaillé qui sont dans le ciel ; ces enfants seront les meilleurs gardiens de vos maisons, de vos foyers et de vos intérêts domestiques ; ils étendront leurs ailes pour envelopper de leur puissance bienfaisante vos foyers : vos foyers si menacés aujourd'hui, peut-être plus que jamais menacés. Si c'est la guerre aujourd'hui qui les menace, il y a bien d'autres guerres qui les menacent d'autre façon, vos foyers autour desquels vous sentez rôder la tentation et le danger, vos foyers que vous avez parfois tant de peine à défendre contre certaines profanations.

Eh bien ! ces petits enfants à qui vous demandez protection, ils seront les gardiens de vos foyers. Et alors, vous comprendrez dès cette vie tout le bien que vous vous êtes fait à vous-mêmes, en faisant du bien à ces petits enfants. Vous comprendrez la part considérable qu'aura eue dans l'œuvre de votre salut, la compassion que vous aurez eue pour ces petits enfants. Vous vous serez faites avocates entre leurs berceaux et le monde dont ils ont besoin ; ils seront, eux, vos avocats entre Dieu et vos âmes avides de bien. Ainsi, l'équilibre sera rétabli ; ainsi, quand vous entrerez dans le ciel, vos comptes seront

en règle et parfaitement équilibrés et, s'il y a un déficit quelque part, Mesdames, le déficit sera peut-être de votre côté. Vous vous apercevrez que ces petits ont fait pour vous plus que vous aurez fait pour eux. En tout cas, faites ce que vous pouvez faire, et ils vous rendront tout ce que vous leur aurez fait.

TABLE DES MATIÈRES

APÔTRES

1° Ozanam et la Société Saint-Vincent de Paul.— (1888).....	11
2° Le Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle et son œuvre.— (1888).....	31
3° Départ de trois Sœurs Franciscaines pour le Japon.— (1905).....	47
4° Un Ancêtre ; discours pour la bénédiction du Monument Trudelle à l'Ange-Gardien. (1911).	57
5° L'Investiture des Apôtres ; sermon pour la Con- sécration épiscopale de S. G. Mgr O.-E. Ma- thieu, premier évêque de Régina.— (1911). . .	65
6° Louis Hébert ; notes pour le 3e centenaire.— (1917).....	77
7° Un grand patriote catholique : Carl Lueger, bourgmestre de Vienne.— (1912).....	81

APOSTOLAT

8° Apostolat par l'Éducation ;	
a) Éducation dans la famille.— (1895).....	103
b) Éducation dans la société et par la société.— (1896).....	115
c) Instruction sur l'Éducation.	129
d) Notes pour la bénédiction du Collège de Saint- Raymond.— (1909).....	135
9° Rôle social de la Charité. Aux membres d'une Société de secours mutuel.	139
10° Ce que doit être l'âme d'une société de bienfai- sance. Aux Artisans canadiens-français.....	149

11°	Nécessité d'un catholicisme social. Notes d'un sermon prononcé à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, à Beauport.— (1907).	155
12°	Le Chrétien soldat et conquérant. Aux Étudiants de l'Université Laval.— (1910).	159
13°	Notre Catholicisme est-il ce qu'il doit être ; éclairé, vivant, militant ? — (1915).	171
14°	Faire triompher le Christ en soi-même et dans la Société. Aux Chevaliers de Colomb.— (1919).	179
15°	Deux mots d'ordre à des Jeunes.	183
16°	L'Apostolat ; fondements, qualités, moyens d'apostolat. (Notes brèves).	185
17°	La Ligue du Sacré-Cœur.	189
18°	Pour la bénédiction du Séminaire Canadien des Missions étrangères. Notes.— (1922).	193
19°	Où allons-nous ? — (1914).	197
20°	La Piété et l'Apostolat.— (1914).	201
21°	Syndicalisme américain.— (1914).	205

APOSTOLAT DE LA FEMME

22°	La mission de la femme.— (1912).	211
23°	Influence, devoirs, ressources morales de la femme.	219
24°	L'Action Sociale et la femme.— (1907).	229
25°	L'apostolat de la femme. Plan.	235
26°	La vocation de la femme : régner par le dévouement. A l'Ouvroir chez les Sœurs de la Charité.— (1909).	241
27°	La femme dans la famille. Aux dames de la Sainte-Famille, à la Basilique.— (1913).	245
28°	Causerie sur l'Œuvre de la Crèche. Notes.— (1909).	249
29°	Misère et Charité ; aux dames patronesses de l'Œuvre de la Crèche.— (1918).	253

